

COURTS

La revue qui prolonge l'échange



No. 4





COURTS

Fondateur
Rédacteur en chef
Laurent Van Reepinghen

Secrétaire de rédaction
Lorent Corbeel

Design éditorial
Mona Habibzadeh

Ont collaboré
à ce numéro

Algy Batten
Mathieu Canac
Rémi Capber
Gianni Ciaccia
Charlémie Couture
Antoine Couvercelle
Giovanni Curtopassi
Hugues Dumont
Jean-François Fournel
Sébastien Gubel
Matthias Persson
Frank Ramella
Julien-Paul Remy
Vincent Schmitz
Loïc Struys
Nick Fox Weber

Éditeur responsable
Courts Éditions sprl
Chaussée de Waterloo, 1488
1180 Bruxelles

www.courts-mag.com
info@courts-mag.com

ISSN : 977 2593516 00 8
N°4 - Printemps 2019

Couverture
Charlémie Couture

Impression
Paperland



« Le véritable adversaire, la frontière en déploiement, est le joueur lui-même. C'est toujours et seulement le moi, là sur le court, qu'on rencontre et affronte, avec qui on négocie cartes sur table. L'adversaire de l'autre côté du filet, ce n'est pas l'ennemi : c'est plutôt un partenaire dans la danse. Il est ce qu'on peut appeler un « prétexte » ou une « occasion » de rencontrer le moi. Et réciproquement. La racine de l'infinie beauté du tennis est l'autocompétition. Vous vous battez contre vos propres limites pour transcender le moi en imagination et en acte. Disparaissez dans le jeu ; franchissez les limites ; transcendez ; progressez ; gagnez. Voilà pourquoi le tennis est essentiellement une entreprise tragique. (...) On cherche à vaincre et transcender les limites du moi, limites qui rendent le jeu possible. C'est tragique, triste, chaotique, magnifique. »

SOMMAIRE

8

MATS WILANDER
Le troubadour de la balle jaune
Franck Ramella

14

INDIAN WELLS
Le cool du spectacle
Loïc Struys

20

Désert et des aces
Vincent Schmitz

25

CHARLÉLIE COUTURE
**« Les vrais sportifs sont
des artistes-guerriers »**
Julien-Paul Remy

32

**Les paradoxes
du tennis italien**
Sébastien Gubel

39

SERGIO TACCHINI
Comme un boomerang
Vincent Schmitz

46

COACH
Un métier électrique
Mathieu Canac

53

Not Just a Sport We Play
Nicholas Fox Weber

67

MONSIEUR GUY FORGET
Rémi Capber

74

**« À gauche de la chaise,
Albert Camus... »**
Rémi Capber

79

**C'est beau un stade
au jour naissant**
Jean-François Fournel

86

**Des hiéroglyphes
sur mon carnet**
Franck Ramella

94

**Les arts de la table
(et de la raquette)**
Vincent Schmitz

102

Peinture fraîche
Loïc Struys

106

BRÈVES DE COURTS
Giovanni Curtopassi



Éditorial

Paroles de Charlélie Couture
Champions Tennis métaphore
Extrait du disque Casque Nu
enregistré à Chicago, 1997
Éditions Flying Boat

Athlètes dans leur sphère concentrés sur eux-mêmes,
Champions solitaires, pleins de mystère,
Ils visent une même cible qui semble inaccessible,
Ils se dépassent dans l'effort pour un fantasme en or.

Aller retour, de long en large sur les courts,
Ils poursuivent un même rêve qui rebondit sans trêve,
Dévoués à leur passion, ils s'entraîneraient nuit et jour,
Par fierté ou pour leur nation, ils se motivent encore et toujours.

Les uns parlent du plaisir de gagner une compétition,
D'autres additionnent les points, ou recomptent le pognon,
Ils sont que ce qu'ils sont, tantôt merveilleux,
Tantôt un peu cons ou très ambitieux...

Attachés à l'attaque, ou défoncés en défense,
Volleyeurs naturels, ou joueurs de conscience,
Sur terre battue, sur gazon, sur la moquette, ou le goudron,
Ils incarnent les idoles, tantôt ange ou démon.

Un jour l'un d'eux m'a dit: « *C'est comme la vie en général
Garde à l'esprit la balle dans le cœur du tamis
Toujours en mouvement, vers l'avant, respire à fond et serre les dents
Respecte l'autre et n'oublie pas: depuis Mathusalem, ton pire ennemi c'est toi-même.* »

Grands oiseaux en short, migrateurs sans escorte,
Jeunes filles aux poignets de fer qui parfois se laissent faire par des amis-entraîneurs ou drôles
de managers, qui remplacent leur famille,
Qui les rassurent ou les étrillent.

Adolescents exigeants ou capricieux souvent, ils se videraient de leur sueur pour être le meilleur

Donner tout ce qu'on a, se sortir les entrailles, tant de sacrifices, pourquoi?
Pour gagner une médaille?
Non, plus que la gloire, au-delà de la victoire, la plus belle récompense que chacun espère en
silence, c'est pouvoir un jour lever les bras devant son pays, devant les médias, ou simplement...
Devant son papa!

mais d'ici là...

Un jour l'un d'eux m'a dit: « *C'est comme la vie en général
Garde à l'esprit la balle dans le cœur du tamis
Toujours en mouvement, vers l'avant, respire à fond et serre les dents
Respecte l'autre et n'oublie pas: depuis Mathusalem, ton pire ennemi c'est toi-même.* »

MATS WILANDER

Le troubadour de la balle jaune

Par Franck Ramella



© Hugues Dumont

Il était assis là, au Duplex, en plein milieu des noceurs parisiens tout occupés à s'enivrer pour cet incroyable athlète qui avait su faire tourner la tête au métronome suédois en le bluffant au filet. Le robot-renvoyeur aux cheveux frisés, c'était lui, Mats Wilander. Tourmenté par Yannick Noah dans cette journée magique du tennis français de juin 1983. Mais trop content de l'avoir été. Il sirotait son verre, seul au bar, vaincu mais déjà conscient d'avoir été un acteur d'un moment de sport qu'il préférerait à sa propre légende. Mats Wilander regardait la fête. Il l'analysait. Il la décortiquait en faisant *tchin* avec ses neurones. « *Si j'avais gagné, je n'aurais rien appris, dira-t-il. En perdant, j'ai emmagasiné plein de choses.* »

Il n'était déjà plus ce simple lifteur qui avait tout copié de Borg dans cette façon rébarbative de ne rien rater en enfouissant toutes les émotions. Il avait déjà mué en penseur de ce jeu et de toutes ses variantes psycho-sociales. On le croyait chiant, au point qu'un éditorialiste avait contré l'irréelle précocité de son succès à Roland en 1982 à l'étouffée face à Vilas, à 17 ans, en évoquant « *la consternation sans bornes devant le second souffle qu'il (venait) de donner au jeu de fond de court* ». Mais il allait devenir passionnant. On l'imaginait flegmatique ou impavide (« *un ouvrier du tennis qui essayait de ne pas faire plus de fautes que (sa) mère n'en faisait en perçant des trous* », disait-il), sans autre mode d'expression que le court, mais il allait se révéler comme le plus extravagant moulin à paroles de ce sport.

Il faut le voir désormais quand l'œil taquin s'agite au milieu de son visage fatigué. Quand le corps sec se détend, à grand renfort de moulinets du bras, pour dérouler sa pensée. Mats Wilander use du geste pour convaincre. Frappe de la main sur la table. Trépigne s'il le faut, les poings serrés. Sort de sa bouche des « *Waouh!* » pour exacerber le trait. « *Je m'impressionne moi-même en parlant des heures sans m'embêter une seule seconde. J'ai cette chance d'être habité par la passion du tennis, sourit-il. J'ai toujours quelque chose à dire, même quand il pleut.* » Il peut en parler aux télés ou au quidam. John McEnroe distille ses mots souvent caustiques sans renier le buzz qui pourrait s'en

dégager. Patrick Mouratoglou adopte le ton analytique de *The Coach*. Mats Wilander, lui, vibronne avec l'air d'un lutin et les mots d'un conteur qu'un presque rien plonge dans l'euphorie.

Lors du dernier Open d'Australie, rien n'avait été plus beau pour lui que le match Federer-Evans rempli de gourmandises. « *Quel match incroyable! Je n'en ai pas vu un comme ça depuis des années. Pas de fautes. Un jeu en angle, des slices et des volées. Si vous n'avez pas grandi avec ma génération, vous ne pouvez pas comprendre ce tennis. Et cet Evans, quel fieffé rusé...* » Nicolas Escudé, son compagnon d'Eurosport, a partagé son temps sur site ce mois de janvier. Wilander revenait parfois d'une espionnade matinale au bord d'un court de juniors malgré l'heure tardive, parfois, de ses couchers. Et avait toujours l'esprit très clair de certaines séquences qu'il ne cesse d'imprimer dans son cerveau. « *Mats ?, sourit Escudé. Je l'apprécie énormément. Au-delà du personnage qu'il pourrait incarner avec son seul palmarès, c'est aussi une voix incontournable. J'adore parler tennis avec lui. C'est réfléchi, ça fait réfléchir. Il est apaisant parce que ses analyses sont posées.* »

Ceux qui recueillent ses chroniques anglées pour le journal *L'Équipe* savent qu'il arrive sans filet – comprendre sans préparation. Un coup de fil pour prendre rendez-vous et définir le thème, et le voilà. Une inspiration, et il dégaine en agitant les bras pour convaincre, toujours avec le sourire. Quand il est assis au bar de la presse, ou posé sur une rambarde dans le stade, tout le monde peut venir lui parler. Il se fond dans tous les milieux, bien loin de la caricature d'anciennes gloires plus ou moins défraîchies qui se prennent encore pour des stars, qu'il faut supplier pour un autographe ou un commentaire, quand elles ne demeurent pas muettes ou hautaines.

Wilander est tant shooté au tennis qu'il aime le commenter, le désosser, le jouer, l'apprendre, pour et avec n'importe qui. On l'a personnellement vu un jour à midi, sous un soleil de plomb irradiant le court bosselé d'un camping américain, jouer de la main gauche avec une raquette en bois pour tapoter la balle avec un ami photographe bien





© Hugues Dumont

piètre pratiquant. Et pas question de lâcher l'affaire. Pas question de ne pas respecter le moindre contact balle-raquette. Une incroyable simplicité se dégage de lui. Il fait oublier qu'il a été n°1 mondial, puisqu'il ne se sert de sa carrière que pour mieux faire comprendre ce qui arrive aux générations suivantes. Il n'aime pas parler palmarès, préférant retenir comme le coup le plus important de sa carrière le service-volée sur la balle de match en finale de l'US Open face à Lendl en 1988.

Qu'ajoute à la gloire un titre de plus, aussi fameux soit-il, alors que la mémoire collective, selon lui, ne retient que les grands matches ou les moments de grâce ? Un soir qui dit autant de son côté festif que de son matérialisme minimaliste, il avait même échangé avec son ami Sting son trophée de Roland-Garros contre un disque de platine de ce dernier. C'est quand il s'était rendu

compte plus tard que la coupe servait de corbeille à fruits chez le chanteur qu'il avait repris son bien. Le goût des choses, non. La tradition, oui.

Embarqué dans la grande histoire du tennis pour plaire à son père, Mats Wilander n'a jamais renié ses origines ouvrières. Sa mondanité n'a pas dépassé la frontière des loges où il allait parfois recevoir un trophée. Happé par la lumière, il a aimé replonger dans l'ombre de tournées confidentielles dans les bars suédois avec son groupe d'une musique incertaine. Il n'aurait rien eu contre vendre des hot-dogs, si l'affaire n'avait périclité. Il ne connaît pas grand-chose aux ordinateurs ou à Internet. Loin du tumulte des tournois du Grand Chelem où il réapparaît quatre fois par an, son modèle de vie est de s'asseoir au coin du feu en écoutant Bob Dylan ou Dire Straits, une revue de géologie pas trop loin du fauteuil.



© Hugues Dumont

Son autre grande passion ? Les Indiens. Il en sait un rayon sur leur histoire, et pas qu'à travers les westerns qu'il lui arrive de regarder les rares fois où il se met devant un écran de télévision. Comme eux, il a le goût des grands espaces pour fuir les grandes villes manucurées. Depuis des années, il s'est réfugié à Sun Valley, tout là-haut dans l'Idaho, USA. Son fils Erik, qui souffre d'une maladie de la peau à l'exposition du soleil, y trouve un climat adéquat. Et lui se complait dans cette nature qui doit en plus lui rappeler sa jeunesse à Vaxjö. Ski, hockey sur glace, analyse du silence. Il se sent dans son élément à East Fork River ou Cove Creek. « Là-bas, j'écoute, a-t-il raconté un jour. Le bruit du vent, le bruit de la rivière, le bruit de la nature... Pour moi, tout part du bruit. Le tennis en est rempli. Les applaudissements des gens, puis le silence. Le bruit de la balle qui rebondit, le bruit de la balle qui frotte le cordage. Le bing, le bang des frappes. »

Le son d'une balle sortant de la raquette lui fera apprécier un joueur plus qu'un autre, puisqu'il ajoute à son expertise technico-stratégique l'analyse de la mélodie.

Mats Wilander aurait pourtant pu détester le tennis, qui ne lui apportait jamais de points faciles. Cette machine à gagner qui, dès ses 10 ans, l'avait un jour poussé à ne perdre aucun point d'un set face à un jeune rival pour sciemment l'humilier et ne jamais le revoir, lui ressemble tellement peu qu'on se demande comment il a tenu si longtemps. Il avait presque tout gagné jusqu'en 1988, mais « sans jamais jouer un seul point relax ». L'étude qu'il ne portait alors qu'à son seul cas le poussait à réfléchir à chaque trajectoire en anticipant chacun des coups, jusqu'à l'écoeurement, avant un break de deux ans (blessure au genou) finalement salvateur. Cloué par un burn-out, il s'en était sorti par la

refonte du logiciel. Le crocodile renvoie-tout avait fini par s'aérer l'esprit, parfois, à la volée. Il avait réappris à aimer son sport. Presque en anonyme du circuit, une posture qui ne lui allait pas si mal, finalement.

Avant de divulguer ses ressentis à la terre entière, Mats Wilander aurait pu aussi se poser des questions sur sa capacité à transmettre son savoir en tennis. Comme coach, il n'avait pas amené grand-chose à Marat Safin (lui la glace, l'autre le feu), à Tatiana Golovin, à Madison Keys (durant... huit jours de collaboration) ou Paul-Henri Mathieu. *«Durant un Roland-Garros, se souvient ce dernier, il était venu me voir pour me dire: "J'ai une bonne et une mauvaise nouvelle. La bonne, c'est qu'on va aller faire du shopping. La mauvaise, c'est parce que je viens de me faire voler ton VTT..." Tu parles, c'était un vélo flambant neuf. Il me l'avait emprunté et laissé toute la nuit devant l'hôtel sans cadenas! C'est tout Mats, ça. Un peu rêveur, innocent. Sur le court, il avait une approche intéressante. Il fallait se concentrer sur l'adversaire, voir comment il réagissait durant les premiers jeux pour s'adapter. C'était extra, aussi, de partager les dîners avec lui. Il est passionné de tennis, il a plein d'anecdotes ou d'histoires et il les raconte bien!»* Plus qu'acteur direct dans le quotidien des choses, le Suédois avait sûrement vocation à devenir partageur universel de ce sport.

En vrai, on retrouve le pur Mats au volant de son Ford Thor Daybreak, un camping-car géant de douze mètres bariolé de jaune et de bleu, dans

le rôle de sa vie. Routard du tennis, ou troubadour de la balle jaune, lancé à fond sur les *highways* américaines pour évangéliser les pratiquants américains. Une aventure de dingue, réservée à ceux qui cumulent l'art de l'ascétisme, la gestion des efforts, la passion des mots et l'amour immodéré du jeu. On n'en connaît qu'un au monde. Mats Wilander. Depuis qu'il a fondé WOW (*Wilander on Wheels*) voilà près de dix ans, lui et sa petite bande ont lancé leur conquête de l'est à ouest, de la Californie au Connecticut, en passant par l'Illinois, l'Indiana, l'Ohio ou le Massachussets. Une à deux fois par ans pendant quelques semaines, ils débarquent dans les clubs US, huppés, *vintage* ou pourris, pour des séances de 1 h 30 fréquentées par huit personnes sur deux courts. Les amateurs, qui paient 300 dollars la séance, rêvent de voir un champion. Mats Wilander jubile de replonger dans le tennis amateur, dupliquant au fil des jours des séances à l'identique, très rigoureuses et physiques, avec des ateliers exigeants. Après le cours, il raconte des histoires à n'en plus finir dans des repas ou des meetings improvisés, file dormir dans son van, se lève à l'aube, reprend le volant du monstre et repart à l'effort au club quel que soit l'état de ses articulations. Et il ne s'en lasse pas. *«Rentrer à l'hôtel en voiture de location, plutôt mourir,* raconte-t-il à ceux qui s'étonnent de cette routine rigoriste. *Pourquoi je fais des séances dures? Car je veux que les gens s'en souviennent. De nos jours, on n'est pas assez concentrés. Ce que je veux, c'est inspirer les gens. Et si chacun d'entre nous arrive à inspirer une personne, le monde ira beaucoup mieux.»* —

INDIAN WELLS

Le cool du spectacle

Par Loïc Struys



© Stephan Würth / Tennis Fan / Damiani 2019



© Stephan Würth / Tennis Fan / Damiani 2019

Ses infrastructures et son plateau lui assurent la carrure non-officielle d'un Grand Chelem. Le BNP Paribas Open lance chaque année, début mars, la première tournée américaine de la saison. Durant 12 jours, la crème de la crème du tennis masculin et féminin pose son sac aux portes du désert californien. Une oasis où se mêlent, sans se heurter, haut niveau et *coolitude*, où se croisent, sans se bousculer, journalistes du monde entier, passionnés de tennis et retraités mi-cuits, mi-dorés. Ruée vers le tournoi le plus détendu du calendrier.

« Tout, ici, est first-class: le site, les infrastructures, en passant par la météo et les fans. Il y a une réelle ambiance détendue, les tribunes sont proches du terrain. Les fans peuvent suivre les matches au plus près. En tant que joueur, c'était un plaisir de participer à ce tournoi et je me réjouissais chaque année de venir ici. J'ai vraiment gardé d'excellents souvenirs. » C'est par ces mots que Tommy Haas, l'actuel directeur du BNP Paribas Open d'Indian Wells – plus communément appelé Indian Wells – nous répond à quelques semaines du lancement du tournoi.

L'ancien n° 2 mondial prend son rôle à cœur. Et pas seulement en chemise bariolée à manches courtes. En 2017, suite au forfait de Nick Kyrgios

quelques heures avant son quart de finale face à Roger Federer, il enfile sa tenue, monte sur le court et joue un set d'exhibition contre Vasek Pospisil, vainqueur d'Andy Murray plus tôt dans le tournoi. Pour amuser le public et atténuer la déception de loupé l'affiche de la soirée. Être directeur de tournoi impose le don de soi.

Super Mario

«Alors que ma fin de carrière était proche, j'ai commencé à réfléchir au nouveau chapitre à écrire dans mon aventure tennistique. Il m'était impensable de tourner complètement la page et de me distancier de ce sport. Je ne pouvais pas rater cette occasion unique de rester impliqué à un tel niveau et d'apprendre une nouvelle facette du monde du tennis. J'adore par-dessus tout mon rôle de directeur de tournoi», nous dit-il lorsqu'on évoque cette soudaine reconversion.

«En jouant pendant presque vingt ans sur le circuit, j'ai pu côtoyer les tournois du monde entier et je sais parfaitement ce qui fonctionne ou pas quand on est joueur. Le fait d'avoir pu vivre cette expérience de l'intérieur m'aide à améliorer le BNP Paribas Open année après année. À la fois pour les joueurs, mais également pour les fans et les sponsors.»

En succédant en 2017 à Raymond Moore, licencié avec effet immédiat un an plus tôt pour des propos sexistes¹, Thomas Mario Haas (son nom complet) a hérité de l'un des plus beaux bijoux du circuit mondial. À Indian Wells, le gratin du tennis débarque dans l'opulence, même si, dans l'absolu, il met rarement les pieds dans l'indigence.

Mais l'Indian Wells Tennis Garden, le nom du club dont le tournoi est résident depuis 2000, offre ce petit plus de confort à la hauteur du niveau de vie de cette localité de la vallée de Coachella, dont la moitié de la population dépasse les 65 ans et qui concentre la plus grande proportion de millionnaires du pays.

Sinatra et Liberace

L'arrivée massive de plus de 400 000 spectateurs, venus du monde entier, perturbe à peine la quiétude de cette bourgade de 5 000 âmes, réputée pour

¹ Ray Moore avait suscité l'indignation en stigmatisant le tennis féminin : « si j'étais une joueuse, je me mettrais à genoux pour remercier Dieu que Roger Federer et Rafael Nadal aient vu le jour, car ils ont porté notre sport », avait-il déclaré.
² « At Indian Wells, Tennis Comes With a Generous Serving of Opulence », Ben Rothenberg, New York Times, 18 mars 2017.

son ensoleillement permanent, ses parcours de golf et l'ambiance « wax museum » de ses salons à cocktails sur-climatisés, où se retrouvent les sosies plastiques de Dolly Parton, Sinatra ou Liberace. « L'Indian Wells Tennis Garden est l'une des meilleures infrastructures sportives au monde, et pas seulement en tennis (plusieurs matches de NBA s'y sont déroulés, ndlr). Nous sommes chanceux de voir notre propriétaire, Larry Ellison, investir dans les installations et le tournoi pour assurer aux fans et aux joueurs une expérience de classe mondiale une fois entrés dans l'enceinte », se félicite Haas.

En 2009, Ellison, cofondateur et ancien PDG d'Oracle, repoussait la menace d'un déménagement du tournoi à Doha ou Shanghai en signant un chèque de 100 millions de dollars. Fêrue de tennis – qu'elle pratique cinq fois par semaine –, l'icône philanthrope de la *tech US*, troisième fortune du pays, dépense sans compter et a porté, en 2014, la superficie de son jardin à 31 hectares (contre 21 auparavant). Onze de plus qu'à Melbourne et plus du double de l'US Open et de Roland-Garros nouvelle version.

Un souci de la démesure et du détail à l'image des installations, qui comptent vingt terrains d'entraînement et neuf de compétition. Le *Stadium 1*, le central, avec ses 16 100 spectateurs, est le deuxième plus vaste de la planète derrière l'Arthur-Ashe de Flushing Meadows. Le *Stadium 2*, sorti de terre en 2014, dispose de 6 000 places et se trouve ceinturé par de nombreux restaurants (le site en compte 21 au total) et concessions. Parmi eux, le mondialement connu *Nobu*, dont le Wagyu steak à 140 dollars les 100 grammes se savoure à une table dominant le terrain. « D'autres peuvent s'essayer au hot-dog, avec l'assurance de goûter les meilleurs hot-dogs préparés par Josiah Citrin, deux étoiles au Michelin². » Rien de moins. À Indian Wells, on se sustente pendant que d'autres se dépensent.

Ruée vers l'or

Pendant, il serait caricatural de réduire l'assistance à ses seules expériences culinaires haut de gamme. Les spectateurs du BNP Paribas Open, comme on le dénomme depuis 2009, possèdent une réelle culture du tennis et suivent avec attention et



© Stephan Würth / Tennis Fan / Damiani 2019

ferveur les exploits des champions. Si, au milieu du XIX^e siècle, les chercheurs d'or y faisaient étape avant de reprendre leur ruée vers les mines du Colorado, désormais les visiteurs d'*Indio* viennent admirer d'autres pépites, masculines et féminines.

Le tournoi, qui se dispute sur douze jours, est l'un des rares du circuit à réunir joueurs et joueuses au même moment. En dehors des quatre Majeurs, il est le seul avec Miami à proposer un tableau principal de 96 joueurs.euses dont 32 têtes de série exemptées de premier tour. Comme en Grand Chelem, le candidat à la victoire finale doit passer sept tours au total pour espérer décrocher un chèque de 1,34 million de dollars. Chez les hommes, le format en deux sets gagnants accélère la succession des rencontres, à l'inverse des trois sets en Grand Chelem. De quoi suivre attentivement le défilé des stars de la raquette.

Last Action Hero

Le tout dans une ambiance de club de vacances, où les spectateurs du jour troquent lunettes, casquette et crème solaire contre une petite laine pour assister aux rencontres du soir. Cette atmosphère se ressent jusque dans la salle de presse où le décalage horaire permet aux journalistes d'aménager un temps de travail flexible. D'ailleurs, contrairement aux tournois du Grand Chelem, accrédités et joueurs.euses partagent le même espace. À Indian Wells, le détenteur du précieux

³ Les sœurs Williams ont boycotté le tournoi de 2002 à 2014, après que le public, persuadé que leur père Richard avait décidé à l'avance du sort de la demi-finale opposant les deux joueuses, eut conspué Serena Williams pendant toute la finale et encouragé son adversaire Kim Clijsters. Les Williams avaient qualifié cette attitude de « raciste ».

laisser-passer peut patienter à la cantine à côté d'un Rafael Nadal en plein étirement pour combler l'attente d'un plat de pâtes.

Cette promiscuité vous immerge dans un remake de *Last Action Hero*, dans lequel un jeune garçon plonge dans les aventures de son héros grâce à un ticket magique. Dans la vallée de Coachella, la fiction côtoie la réalité. En définitive, rien d'anormal : Hollywood n'est – en théorie – qu'à deux heures de route et la toute proche Palm Springs est le lieu de villégiature préféré des stars du showbiz. Il est commun, dès lors, de croiser dans les travées de nombreuses vedettes du septième art, Steve Carell, Will Ferrell ou Ben Stiller, régulièrement poings serrés et lunettes vissées sur le nez. D'autres, comme John McEnroe ou Bill Gates, prennent place aux côtés de Larry Ellison, le maître des lieux, heureux d'avoir pu voir, en 2015, Serena Williams tourner la page de douze années de boycott³.

Un autre défi attend Larry Ellison : organiser la finale de la Coupe Davis. Investisseur et fervent défenseur de la nouvelle formule controversée de la compétition, le milliardaire a posé sa candidature pour accueillir la phase finale en 2021. Une façon, s'il le fallait encore, de positionner davantage Indian Wells sur l'échiquier mondial. Et qui sait, d'amadouer par la promesse du soleil et des palmiers, les plus réfractaires à cette nouvelle compétition. —|—



GARBIÑE MUGURUZA 2017



SLOANE STEPHENS 2017



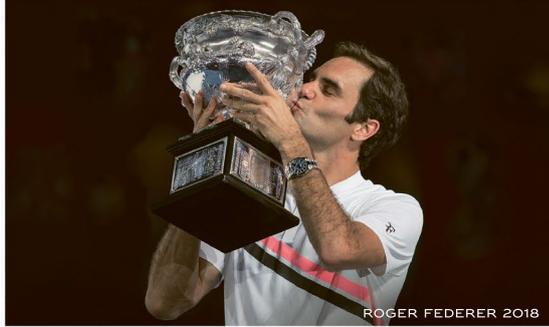
LI NA 2011



CHRIS EVERT 1980



ROD LAVER 1969



ROGER FEDERER 2018



ANGELIQUE KERBER 2018



JUAN MARTIN DEL POTRO 2016



JUSTINE HENIN 2004



CAROLINE WOZNIACKI 2018



BJORN BORG 1980

ROLEX ET LE TENNIS

Le monde de Rolex se raconte à travers des histoires d'excellence perpétuelle. Entre Rolex et le tennis, tout a commencé à Wimbledon en 1978. Cette relation s'est ensuite renforcée à travers les iconiques tournois du Grand Chelem® et les événements prestigieux du monde entier. Rolex célèbre les légendes qui ont marqué l'histoire du sport, ainsi que les champions d'aujourd'hui et de demain. Année après année, cet engagement en faveur du tennis continuera de se développer. C'est une histoire d'excellence perpétuelle. L'histoire de Rolex.

*#Perpetual**



OYSTER PERPETUAL DATEJUST 41



* Perpétuel

Désert et des aces

Par Vincent Schmitz



© thecourts.net

« Ce qui embellit le désert, c'est qu'il cache un puits quelque part », nous rappelle le Petit Prince, à qui il faut toujours accorder sa confiance. Aussi, quand deux New-Yorkais s'égarèrent entre Palm Desert et San Diego lors d'une visite familiale en Californie du Sud, le temps perdu se transforme en oasis. Mais point de mirage quand le couple traverse longuement le désert d'Anza-Borrego (accessoirement le plus grand parc d'État de Californie), pour finalement débarquer par hasard dans la petite ville de Borregos Springs: c'est un vrai club de tennis qui l'attend, replié derrière une lourde porte noire en métal.



© thecourts.net

Leah et Adil, joueur occasionnel, espèrent au mieux un club impersonnel. Ils découvrent un lieu secret et hors du temps : à peine quatre courts dans un endroit intimiste et ensoleillé avec vue sur les montagnes de San Ysidro, un clubhouse avec voûtes au plafond et cheminée en brique, et, évidemment, une piscine. Et comme rien n'arrive par hasard dans le désert, les propriétaires leur expliquent vouloir vendre l'endroit, prisé par les amateurs depuis la première balle frappée en 1978, de préférence à « un jeune couple ».



© thecourts.net

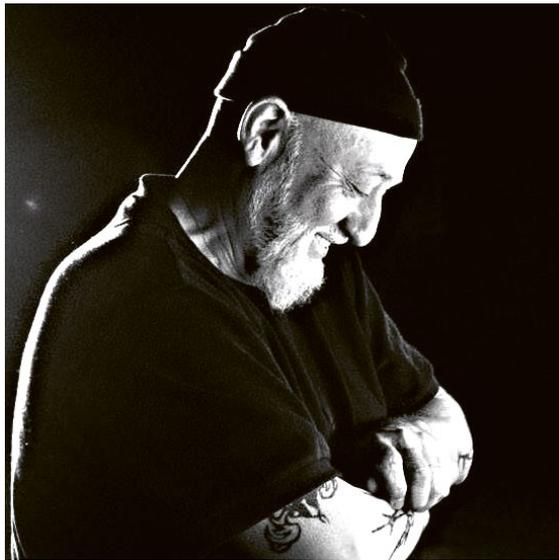
Après un bref retour à l'agitation new-yorkaise, Leah et Adil ne peuvent se résoudre à oublier ce club atypique. Ils en reprendront finalement les clés en 2018 afin de poursuivre l'histoire de *The Courts*, voisin du *visitor center* au cœur de la réserve naturelle d'Anza-Borrego et proche d'endroits à voir absolument dans la région, comme la Salton Sea et la Salvation Mountain ou encore la ville de Palm Springs et le célèbre parc national de Joshua Tree. —





« Artistes, parce qu'au-delà du résultat lui-même, les grands champions se doivent de faire le vide, pour laisser filer des gestes. Or, pour être parfaits, ces gestes ont été rejoués des milliers de fois, répétés dans l'Absolu, sans tenir compte de l'adversaire ou de quoi que ce soit. C'est bien le même Absolu qui attire les artistes. »

CHARLÉLIE COUTURE
« Les vrais sportifs sont des artistes-guerriers »



Par Julien-Paul Remy

Rencontrer Charlélie Couture, c'est oublier le rôle de l'intervieweur et de l'interviewé. C'est rencontrer un artiste complet, qui réunit le corps et l'esprit par le prisme de divers modes d'expression artistique : sons et musique, mots et écriture, images et arts plastiques. Actuellement en tournée pour son 23^e album, *Même pas sommeil* (sorti en janvier), il expose également au musée Paul Valéry, à Sète, une série de 27 peintures (*Passages*) inspirées de sa vie new-yorkaise.

Charlélie Couture est un *décloisonneur* d'horizons, un briseur de murs, un bâtisseur de ponts non seulement entre les différentes disciplines artistiques mais aussi entre le monde de l'art et d'autres domaines tels que le sport. Sa passion pour le tennis a notamment accouché d'un livre intitulé *Beaux Gestes*, ode à la beauté du tennis sous la forme de dessins empreints de poésie. À l'occasion du vingtième anniversaire de cet ouvrage paru en 1999, *Courts* saisit la balle au bond pour donner la parole à un artiste *tout-terrain*. Il nous reçoit à son domicile parisien, immeuble-atelier à son image : authentique, *habité*, inclassable.

Courts : À quel moment vous-êtes vous mis à dessiner le tennis ?

Charlélie Couture : J'ai développé un rapport artistique au tennis après l'avoir moi-même pratiqué. Auparavant, en tant que spectateur, je l'envisageais plutôt comme un sport bourgeois fermé sur lui-même et visant plus à favoriser l'image sociale qu'à atteindre le dépassement de soi ou toute autre considération élevée.

En fait, j'ai vraiment découvert ce sport, désormais mon préféré, de manière accidentelle et tardive, à 33 ans, dans le cadre de ma carrière de chanteur et lors d'un événement politique majeur, la chute du Mur de Berlin, le 9 novembre 1989. Ce jour-là, alors que j'avais les yeux rivés sur un reportage en direct depuis une chambre d'hôtel, un musicien de l'équipe m'a invité à échanger des balles sur le terrain d'à côté. Je l'ignorais à l'époque mais cette expérience a changé ma vie. Sans faire de jeu de mots, cet événement a ouvert une brèche dans mon existence. Le mur de mes préjugés s'est écroulé et un nouveau monde s'est offert à moi.

J'ai surtout dessiné pour rendre au tennis ce qu'il m'a apporté, et pour le montrer autrement. Jusqu'alors, les illustrations dans les magazines et les journaux se bornaient soit à la glorification d'idoles, soit à des dessins-caricatures uniquement destinés à susciter l'amusement. Dans les deux cas, il manquait de l'émotion, de l'humain et de la poésie.

C : Pourquoi cette passion pour le tennis ?

C.C. : J'ai principalement été séduit par la simplicité des règles, par le défi d'apprendre à apprivoiser *l'instrument à cordes* tennistique, la raquette, par la beauté des gestes et par l'opportunité de penser des enjeux philosophiques : dépassement de soi, rapport à l'autre comme adversaire et condition de notre réalisation, gestion des émotions, mort, survie.

Prenons les gestes principaux en tennis, au nombre de sept dans mon livre (coup droit, revers, service...). De la même manière, la musique repose sur sept notes (do, ré, mi, fa, sol, la, si). À partir de cette base simple, de ce dénominateur commun, on peut créer son propre style et complexifier son jeu.

J'ai également aimé ce sport pour son impact positif sur mon hygiène de vie, puisqu'il me protégeait de certains périls de la vie nocturne.

À défaut d'atteindre le beau geste parfait moi-même sur le terrain, je m'escrimais à reproduire celui des autres par le dessin. Je réalisais sur le papier ce que j'étais incapable de faire sur le terrain. Ce rêve d'amateur – au sens d'*amato*, *amare*, «aimer» – du geste parfait m'a toujours accompagné et poussé à me dépasser.

C: En quoi votre pratique artistique a-t-elle influencé votre pratique tennistique ?

C.C.: Ma sensibilité artistique m'a permis de voir ce sport au-delà de sa dimension sportive, en explorant sa relation à l'esthétique, à l'image, à la poésie, à l'art et à la philosophie. En tant qu'artiste et joueur, j'accordais autant d'importance à la manière qu'au résultat, à la beauté de la forme qu'à l'efficacité.

J'ai néanmoins voulu combiner ces deux aspects par le dessin. D'une part, je dessinais les *bons* gestes enseignés par mes professeurs et coaches, dans une visée didactique et *scientifique*. J'utilisais l'art comme un artisan: ce savoir-faire ne se mettait pas au service d'un idéal artistique mais bien d'un idéal d'apprentissage afin d'améliorer ma technique. D'autre part, je dessinais les *beaux* gestes que m'inspiraient, subjectivement, les autres joueurs. Je cherchais, par l'art, à représenter le sentiment de poésie et de vitalité qu'ils me procuraient.

Enfin, je dessinais aussi pour jouer au tennis de manière fictive lorsqu'il m'était impossible d'y jouer réellement. Raison pour laquelle les personnages représentés dans le livre sont toujours en mouvement, libres de toute contrainte, comme si je les rêvais.

C: Tout bon geste est-il un beau geste ?

C.C.: Oui, même s'il ne s'agit pas de dire que le plus beau geste se confond avec le geste le plus correct. Prenons les deux principales conceptions du jeu: le technicien et le tacticien. Le premier se fixe pour but d'apprendre le bon geste technique, en

se concentrant avant tout sur lui-même. Tandis que le second agira davantage en fonction de l'adversaire, privilégiant l'efficacité. J'étais pour ma part un technicien manquant de tactique! J'imaginai pouvoir concilier rigueur technique, beauté et efficacité.

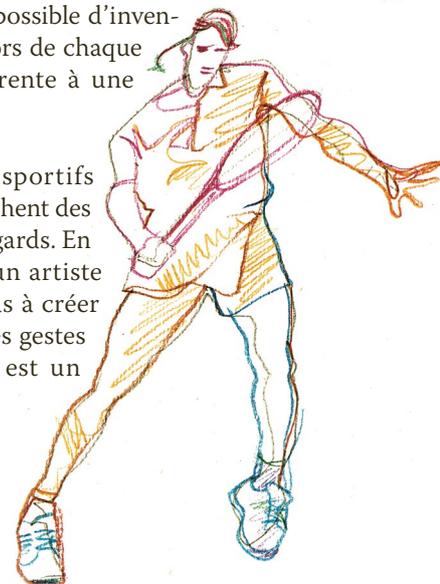
Dans le livre, je pars du principe que jouer au tennis signifie *jouer beau*. Que la pureté du geste garantit sa beauté, que la beauté garantit sa fluidité, que la fluidité garantit son aérodynamisme, et que l'aérodynamisme garantit l'efficacité. Selon moi, tout geste efficace possède une part de beauté.

C: Quelle distinction faites-vous entre un geste artistique et être un artiste ?

C.C.: Le sportif, contrairement à l'artiste, n'a cure de la portée poétique ou esthétique de sa manière de faire, elle n'est qu'une conséquence. En raison des enjeux propres au sport: montants financiers, productivité, responsabilité de l'individu envers la collectivité, le groupe – l'individu s'inscrit non seulement dans une structure, une équipe lui donnant les moyens de réaliser son choix de vie, mais il porte aussi parfois sur ses épaules le poids des aspirations de toute une nation – et nécessité de gagner contre le rival. En art, la concurrence existe mais pas de manière aussi frontale: pour réussir, l'artiste n'éprouve pas le besoin de vaincre un autre artiste. En sport, réussir signifie gagner et donc faire perdre, tandis que, pour un artiste, réussir signifie se réaliser.

Une autre différence de taille concerne la relation aux règles. En art, le but consiste à sortir des règles, à s'en libérer et à les réinventer. La règle se réduit à un moyen. En sport, la réussite passe par le respect des règles. Impossible d'inventer de nouvelles règles lors de chaque match! La règle s'apparente à une finalité en soi.

Néanmoins, les sportifs professionnels se rapprochent des artistes à de nombreux égards. En un sens, un sportif est un artiste dont l'art ne consiste pas à créer des œuvres mais bien des gestes artistiques. Un sportif est un



artiste involontaire, dépassé par la portée artistique de ce qu'il accomplit.

Être un athlète de haut niveau, c'est aussi se lancer des défis à soi-même, en raison d'un trop-plein d'énergie. Un biathlète, un tennisman ou un rugbyman se définit avant tout comme une personne débordant d'énergie qui éprouve le besoin radical de la canaliser par le corps. On retrouve le même besoin à l'origine de la démarche des artistes : ils créent pour extérioriser et exploiter leur abondance d'énergie et d'émotions. On limite trop souvent le sport et l'art au divertissement, éclipsant par là même leurs dimensions de catharsis, de nécessité et de dépassement de soi. Le sport et l'art ne relèvent pas seulement d'une activité ou d'un métier, mais bien d'un mode de vie qui engage l'être de celui qui les pratique.

D'un point de vue personnel, je recours souvent à une métaphore sportive pour illustrer ma philosophie de vie en tant qu'artiste exerçant plusieurs arts (l'art des mots à travers l'écriture, l'art des sons à travers la musique, et l'art de l'image à travers la peinture et la sculpture) : le triathlon. Je me sens triathlète au sens où j'allie plusieurs disciplines parallèles correspondant chacune à une dimension de moi-même.

C: Vous portez un intérêt tout particulier à la question de la mort. On dit souvent que « philosopher, c'est apprendre à mourir » : pensez-vous qu'au tennis, « perdre, c'est apprendre à mourir » ?

C.C.: Absolument. Au tennis, ce n'est pas la victoire qu'il faut apprendre à domestiquer et à gérer, mais bien la défaite. On perd plus un match qu'on le gagne. Si on gagne, on a seulement réussi à atteindre l'objectif voulu. La victoire se mue en conséquence logique et naturelle d'un processus de travail et de préparation. Au contraire, la *vraie* victoire consiste à surmonter un échec. Quand on gagne, on gagne un match alors que quand on perd, on perd plus qu'un match, on se perd temporairement. On perd le goût de la vie et la confiance en soi. Un vide immense nous envahit, semblable à une mort. Comme si la vie nous quittait. On éprouve une blessure intérieure car, non seulement

on n'a pas obtenu ce qu'on voulait, mais quelqu'un d'autre l'a obtenu à notre place.

Par-delà le paraître et la diversité au niveau du langage corporel des joueurs (les mimiques guerrières de Hewitt et Nadal, la nonchalance de Kyrgios, la *swing samba* de Kuerten...), un même conflit entre la vie et la mort se joue. Sur le terrain, chacun veut tuer l'autre pour rester vivant. Même Federer s'apparente à un gentleman *serial killer*, un tueur tout en élégance et en beauté qui a *assassiné* des carrières (exemple : Roddick, Safin...). Les vrais sportifs sont des artistes-guerriers.

Ce qui m'intéresse profondément dans le tennis et le sport en général, c'est la relation à la mort. Un match met en scène une lutte entre deux corps et deux sources d'énergie, au gré de laquelle l'un, le gagnant, va prendre l'énergie de l'autre, le perdant, en le *vampirisant*. Le tennis fait d'ailleurs partie des sports où l'issue d'un match se solde nécessairement par une victoire et par une défaite, où toute perspective d'égalité est exclue.

Perdre, c'est être éliminé, rayé d'une liste, d'un tableau. C'est une négation existentielle. Ceux qui gagnent en finale sont ceux qui existent jusqu'au bout. Chaque combat est un combat pour exister. Jouer n'a rien d'un jeu si on prend l'exemple du carnage lors des tournois majeurs tels que Roland-Garros. Après une semaine, la moitié des participants est reléguée aux oubliettes. Qu'est-ce qu'un joueur qui ne joue plus ? Jouer, c'est être, exister, et donc survivre.

D'ailleurs, le langage utilisé pour parler du sport est très révélateur : « tuer », « massacrer », « anéantir », « liquider », « sauver », « survie », « mortel », « atomiser », « décapiter »...

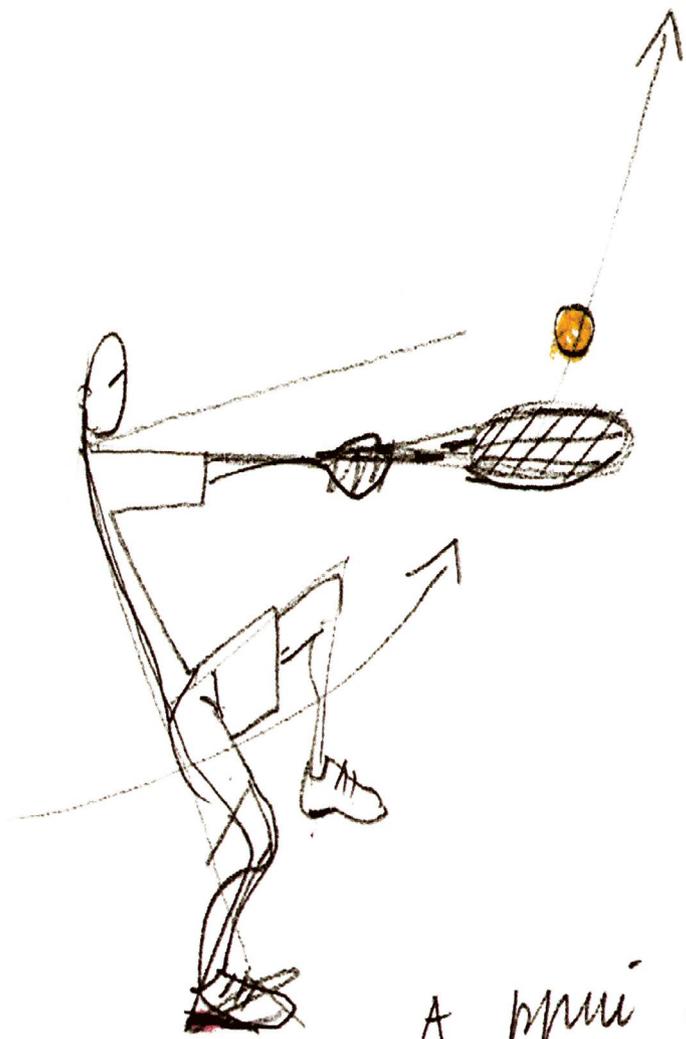
Le sportif incarne potentiellement un gladiateur dépositaire des affects injectés en lui par le public, qui s'identifie à un héros porteur de valeurs et d'attentes aux échelles familiale, locale, régionale, nationale, prêt à *mourir pour la patrie*, à se *sacrifier* pour le bien de la communauté. Il y a parfois une logique sacrificielle.



Les Fusées
ou



Les crêpes
au ciel



égal

Frapper la Balle
par en dessous

égal
Danger
légers BRE

A ppui arrière

C : En parlant d'échec et de défaite, en quoi la culture de l'échec aux États-Unis diffère-t-elle de celle en France ?

C.C. : Le fossé qui sépare ces deux pays au niveau du rapport à l'échec résulte d'un autre fossé, dans leur rapport au temps. Aux USA, on envisage le présent comme une base pour le futur, tourné vers les possibilités offertes par l'avenir. L'essentiel réside dans l'objectif qu'on se fixe. Par conséquent, on bénéficie de la *liberté d'échouer*, car on n'est pas enfermé dans les échecs du passé. L'échec est une étape sur le chemin de la réussite. On a le droit de perdre. La perception de l'échec ne dure pas plus longtemps que l'échec lui-même. En France, par contre, le présent est la conséquence du passé, de toutes les expériences vécues. Le présent est le produit du passé, au lieu que le futur soit le produit du présent.

C : Quel est l'impact de la culture de l'échec dans ces pays sur leur culture tennistique ?

C.C. : Immense ! Aux USA, on a tendance à favoriser le point fort d'un joueur, indépendamment de ses points faibles. Si un joueur est doté d'un bon coup droit, on travaillera ce coup en priorité. L'accent est mis sur le positif. On cherche à rendre plus fort le point fort. En France, on choisit souvent de travailler et corriger les défauts, on se concentre plus sur le négatif, le point faible.

C : Quelle distinction faites-vous entre les notions d'artiste et d'artisan ?

C.C. : Un artiste doit savoir faire confiance à son instinct. Il est porté par son geste, un geste qui le dépasse. L'artisan, lui, est réfléchi, il analyse la situation avant d'agir et applique un protocole. Il met tout son talent dans la précision de sa réalisation, possède une méthode, une certaine façon d'agir, et il s'y conforme.



L'artiste invente, improvise, se remet en cause et prend des risques, juste pour le plaisir de se faire peur. Il considère qu'il est face à un absolu et tente de résoudre une énigme.

C : Comment ces notions s'appliquent-elles à des joueurs tels que Federer et Nadal ?

C.C. : Nadal s'assimile à un colosse qui applique une charte, obéissant aux conseils de celui qui le guide. À l'instant où il entre sur le court, sautillant sur place, il impose sa présence comme il impose son jeu. Il a l'autorité des puissants qui peuvent tétaniser leurs adversaires. Endurant, courageux, Nadal est un exemple de constance dans l'application d'une technique. Si sa balle tourne très vite, ses coups sont pourtant rarement brillants. Néanmoins, ils s'avèrent terriblement efficaces.

Federer, en revanche, représente un artiste qui a plusieurs fois changé l'esprit de son jeu : tantôt défenseur, puis retourneur en embuscade. Aujourd'hui, il se trouve plus souvent en attaque au filet. Au fur et à mesure des époques, on l'a vu se réinventer, essayer des choses parfois au cours d'un même match. Parfois ça passe, et parfois il se prend les pieds dans le tapis et se perd à son propre jeu. Mais parfois il réussit, et, quand il se surprend lui-même, le public se régale de le voir sur le fil, parce que sous ses allures de héros capable de tout, on sait aussi qu'il n'est pas infaillible. Cela fait aussi partie de son charme, parce qu'il peut avoir perdu sans mériter de perdre, ou parfois gagner alors qu'on le croyait à la dérive.

C : Enfin, si vous en aviez eu la possibilité, auriez-vous envisagé une carrière dans le tennis ?

C.C. : Bien sûr ! Si j'avais connu le tennis plus tôt, j'aurais probablement canalisé mon énergie dedans. Pas en tant que joueur, faute d'être un athlète digne de ce nom, mais bien en tant qu'entraîneur! —



Soutenons
dès aujourd'hui
les talents
de demain

Madelief Hageman s'entraîne à la Justine Henin Academy.

Madelief a 15 ans. Son rêve est de devenir joueuse de tennis professionnelle. Et de peut-être, un jour gagner un Grand Chelem... comme Justine, son exemple. Pour y arriver, elle devra faire de nombreux sacrifices. Elle le sait. Mais son ambition est grande. Rien ne peut l'arrêter dans sa quête. Pour l'aider à atteindre son rêve, Madelief peut compter sur le soutien professionnel, humain et financier de l'ASBL Hopiness, qui oeuvre chaque jour aux côtés de talents tennistiques à haut potentiel et ce, dans le respect de leur développement personnel.

Plus d'info sur hopiness.eu

Avec le soutien de :





L'Italie est rarement à la une de la presse spécialisée internationale. À tort. Derrière le flamboyant leader naturel, Fabio Fognini, l'arrivée d'une pléthore de brillants joueurs se dessine. Des récents triomphes en Grand Chelem ont également fleuri le palmarès transalpin. L'Italie est indéniablement l'une des nations les plus en vue sur les courts du tennis mondial.

Les paradoxes du tennis italien

Par Sébastien Gubel

Le maestro de l'étonnement

Forzaaaa!!! Vaiiiii!!! Les clameurs de la foule se font entendre. Nombreuses, répétitives, et à sens unique, elles laissent pourtant le joueur qui en fait l'objet étonnamment indifférent. Le court n° 2 de la Porte d'Auteuil résonne de ces multiples encouragements prodigués au virevoltant Italien. Le public, tant français qu'international, assiste au spectacle avec délectation et ne se prive pas de manifester sa préférence pour l'un des « chouchous » de Roland-Garros. Les places disponibles en tribune se comptent sur les doigts d'une main :

quel spectateur, amateur averti de tennis ou non, voudrait manquer les arabesques de Fabio Fognini ? Celui-ci étale toute sa panoplie sur la terre battue : coups droits fouettés sans effort, revers caressés mais percutants, amorties élégamment distillées, vista saisissante... *Le Fabio show* ne serait toutefois pas aussi incandescent sans les habituels rictus, colères et discussions du personnage avec l'arbitre, mêlés à une apparente nonchalance déconcertante qui le quitte rarement. Ce cocktail de tennis chatoyant et d'attitude fantasque en fait un des joueurs les plus populaires de la planète tennis.

Fognini dispose d'un des plus beaux palmarès du tennis italien. Les huit titres dans son escarcelle¹ le placent en deuxième position, derrière Adriano Panatta², en nombre de trophées remportés par un joueur transalpin dans l'Ère Open. Son meilleur classement, 13^e à l'ATP, est également digne d'un joueur de tout premier plan. Cependant, les victoires contre le top 5 sont rares et un triomphe en Grand Chelem relèverait d'un exploit inattendu. À l'US Open en 2015, il réalise une performance titanesque pour surprendre Nadal en cinq sets, après avoir été mené 2 manches à 0. Mais qui ne le sait ? La roche Tarpéienne est proche du Capitole, et retombant dans ses travers, Fabio s'incline en 3 sets au tour suivant contre Lopez. Un scénario presque classique pour lui. Des résultats parfois en dents de scie qui contribuent à cette impression de génie sur courant alternatif. Ce grain de folie qui le rend si attachant semble l'empêcher de franchir un palier. Ou pas.

Le joueur de Ligurie, cette douce Riviera italienne, est capable de se transcender, de maîtriser ses émotions et de gagner un titre du Grand Chelem... en double. La conquête de l'Australian Open en 2015 avec son compatriote Simone Bolelli est mémorable. Le duo joue un tennis prodigieux tout au long du tournoi et devient la première paire 100 % italienne à brandir un trophée du Grand Chelem en double messieurs.

La Coupe Davis l'inspire également. Cette fibre collective le pousse dans ses derniers retranchements et l'amène à se surpasser. Ainsi, il domine haut la main Andy Murray en trois sets à Naples en 2014. Fabio, on le pressent aisément, n'est pas indifférent à la ferveur des rencontres de Coupe Davis. Les tifosi peuvent être survoltés lorsque l'équipe nationale est à l'œuvre. Une ambiance patriotique, festive, voire même euphorique envahit alors le stade.

D'où la question épineuse, peut-être : un joueur de simple à succès, virtuose et intrinsèquement individualiste, peut-il se réaliser davantage encore dans les épreuves collectives ? La force du groupe, l'esprit stimulant de l'équipe ne viennent-elles pas insuffler motivation et constance malgré la désinvolture ambiante ? Ou est-ce l'élan national qui permet à Fabio de se dépasser ? Fognini effleure

¹ Au 7 février 2019

² Panatta a remporté 10 tournois au cours de sa carrière.

³ « Quella classifica ATP in cui comanda l'Italia » de Marco Caldara, *Tennisitaliano.it*, 30 octobre 2018. Les 20^e joueurs français et américain occupaient, respectivement, la 231^e et la 234^e place mondiale à cette époque.

⁴ En février 2019.

ces questions par un coup droit court gagnant croisé venant se déposer délicatement sur la ligne, tandis que bien d'autres paradoxes apparents semblent recouvrir le tennis italien.

Le clair-obscur de l'armada italienne

L'Italie est rarement considérée comme une des nations phares du tennis. La Botte n'a pas la même aura que d'autres nations, plus tennistiques, sous un angle historique ou contemporain. Tant à l'égard du nombre de grands champions ayant marqué les annales du sport que sur le plan de l'émergence d'une nouvelle génération, l'Italie ne semble pas jouer dans la même catégorie que la France, les États-Unis ou l'Espagne. Le pays devrait se contenter du prestigieux Masters 1000 de Rome, ou *Internazionali BNL d'Italia*, situé dans le magnifique site du Foro Italico, et des lointains exploits de Panatta et Pietrangeli à Roland-Garros, pour rêver à une gloire prochaine.

L'état des lieux actuel est en vérité beaucoup plus lumineux et ravive le tricolore du drapeau italien. En octobre 2018, le classement ATP révèle qu'aucun autre État ne dispose d'un 20^e joueur aussi bien classé à l'échelle mondiale : Gian Marco Moroni occupe la 227^e position et l'Italie devance ainsi légèrement la France et les États-Unis³. Plus récemment⁴, la péninsule place cinq joueurs dans le top 100 et douze entre la 101^e place et la 200^e place à l'ATP. Le vivier tennistique national est, contrairement aux a priori, particulièrement dynamique et une pléthore de joueurs de talent font progressivement leur apparition dans l'élite de notre sport. Cette densité est spectaculaire.

Par ailleurs, et à contre-courant de la tendance sociétale transalpine où la jeune génération nécessite *de facto* beaucoup de temps avant de percer, cinq joueurs dans le top 200 ont moins de 25 ans : Berrettini, Sonogo, Quinzi, Baldi et Napolitano ont tous 23 ans. De belles promesses pour l'avenir qui, à l'exception de Berrettini, devront traverser les Futures et les Challengers avant de rejoindre le top 100. Les tournois du circuit ATP World Tour sont quasiment inaccessibles pour ces joueurs tandis que les qualifications en Grand Chelem sont des méandres à l'issue incertaine.



Le parcours laborieux de Gianluigi Quinzi illustre la difficulté d'arriver au plus haut niveau. Repéré très tôt par Nick Bollettieri, il s'entraîne aux États-Unis et conquiert à 17 ans le titre à Wimbledon en simple juniors. Il domine notamment Kyle Edmund et Hyeon Chung sur le gazon londonien. Désigné rapidement comme le digne héritier des figures historiques du tennis italien, Gianluigi se morfond ensuite dans les tournois de seconde zone. Défaites prématurées, changements d'entraîneurs à la chaîne, blessures à répétition... la carrière du joueur de Vénétie prend un tournant cauchemardesque. Après des années de déboires, Quinzi remonte *piano piano* la pente et occupe aujourd'hui la 153^e place mondiale. Il aborde dorénavant les tournois avec davantage de sérénité et sans cette pression étouffante.

Mais l'Italie reste dans l'attente d'un grand champion qui pourrait se démarquer. Si les jeunes espoirs sont nombreux, tous les yeux sont désormais rivés sur un phénomène : Lorenzo Musetti, vainqueur de l'Australian Open 2019 et finaliste de l'US Open 2018 chez les juniors. À 16 ans. Doué, très doué même, revers à une main, combatif, la nouvelle pépite du tennis italien semble également avoir la tête sur les épaules. Coaché par son entraîneur de toujours, Simone Tartarini, il dispose du soutien de la fondation de Patrick Mouratoglou, la Champ Seed Foundation.

Sous la houlette de Musetti ou d'autres champions en devenir, le tennis italien rêve de jouer à nouveau les premiers rôles. À l'aune du crépuscule du légendaire trio Fed-Nadal-Djoko, une période de flottement pourrait s'installer au sommet du tennis mondial au profit des *Azzurri*. Au-delà de ce scénario à moyen terme, un autre versant du tennis italien a récemment atteint des résultats exceptionnels.

Le dépassement des paradoxes

Deux titres du Grand Chelem, quatre joueuses dans le top 10 mondial, de multiples victoires en Grand Chelem en double, trois championnes différentes à la place de numéro 1, toujours en double : ces dix dernières années, les joueuses italiennes ont trusté quelques-uns des plus prestigieux trophées.

⁵ « *Roberta Vinci Ends a Career Defined by One Match* » de Ben Rothenberg, *The New York Times*, 14 mai 2018.

Francesca Schiavone est tout simplement inoubliable. Le titre à Roland-Garros en 2010, une finale l'année d'après et 4^e mondiale la même année. Véritable lionne sur le court, habitée par une rage de vaincre de tous les instants, Francesca a su conquérir le public parisien à coup de volées gagnantes et de revers à une main de toute beauté. Schiavone est d'ailleurs actuellement la dernière joueuse au revers à une main à glaner un titre en Grand Chelem.

Dans un style plus posé, Flavia Pennetta a inscrit son nom en majuscule dans les plus belles pages du tennis national. Première Italienne à entrer dans le top 10 en simple dames (2009) et à atteindre la place de n° 1 en double (2011), elle couronne sa carrière d'une victoire à l'US Open en 2015. À l'issue d'une émouvante cérémonie au Foro Italico, en compagnie de Fognini, son mari, et d'une multitude de championnes, elle met un terme à sa carrière en mai 2016.

À l'US Open, Pennetta s'impose face à Roberta Vinci qui avait dominé Serena Williams au terme d'un match d'anthologie en demi-finale. Vinci était parvenue à faire déjouer Serena, grâce à une combinaison de slices rasants et de montées à la volée déroutantes. Elle empêchait ainsi l'Américaine de réaliser le Grand Chelem en 2015. Le journaliste Ubaldo Scanagatta soulignait à juste titre : « *On se souviendra davantage de Vinci remportant son match face à Williams que de la victoire de Pennetta à l'US Open*⁵. » Victorieuse de tous les titres du Grand Chelem en double dames, Vinci monopolisa la première place mondiale avec sa compatriote Sara Errani. Terrienne dans l'âme, Errani fait à nouveau flotter le tricolore italien sur le central de Roland-Garros en atteignant la finale en 2012.

Discrètes, les championnes italiennes ont, avec calme, régularité et abnégation, placé la barre très haut pour leurs homologues masculins. Le glorieux quinquennat du tennis féminin ne peut qu'inspirer leurs alter ego à l'affût de coups d'éclat. Afin que la Porte d'Auteuil vibre aux sonorités italiennes, non plus sur le court n° 2, mais bien sur le Philippe-Chatrier, par un beau dimanche ensoleillé du mois de juin. —|—

icureazionies

G Carrara
ni@alice.it

CHIESA
GRUPPOIMMO

CHIESA
WINDOWS &

Studio le



SOUS LE HAUT PATRONAGE DE S.A.S. LE PRINCE SOUVERAIN DE MONACO

ROLEX MONTE-CARLO MASTERS

ATP
MASTERS 1000



13-21 AVRIL 2019



www.mcm.mc - Illustration - Andrew Davidson www.theartworksinc.com

Créé en l'an 1897, c'est l'un des 10 plus anciens tournois de l'histoire

Ses 112 éditions ont accueilli plus de 30 champions n°1 mondiaux

Les 110 trophées du Simple Messieurs (2 éditions inachevées) n'ont été remportés que par 62 joueurs

Les Prizes Money ont atteint en 2018 la somme globale de 4 750 295 € (dont 935 385 € au seul vainqueur du Simple)

Rafael Nadal détient le record des victoires en Simple avec 11 titres

L'ATP a décerné 11 Awards of Excellence au tournoi de Monte-Carlo, dont : Best Marketing and Promotion for Europe 2016; Best Fan Experience for Europe 2015; Best Players Services 2010; Best Masters Series de l'année 2007; Sustained Excellence 2004...



Réservation* : www.rolexmontecarlomasters.mc
Information : Tél. (+377) 97 98 7000

*Seul site officiel garanti

MONTE-CARLO
SOCIÉTÉ DES BAINS DE MER



FEDCOM

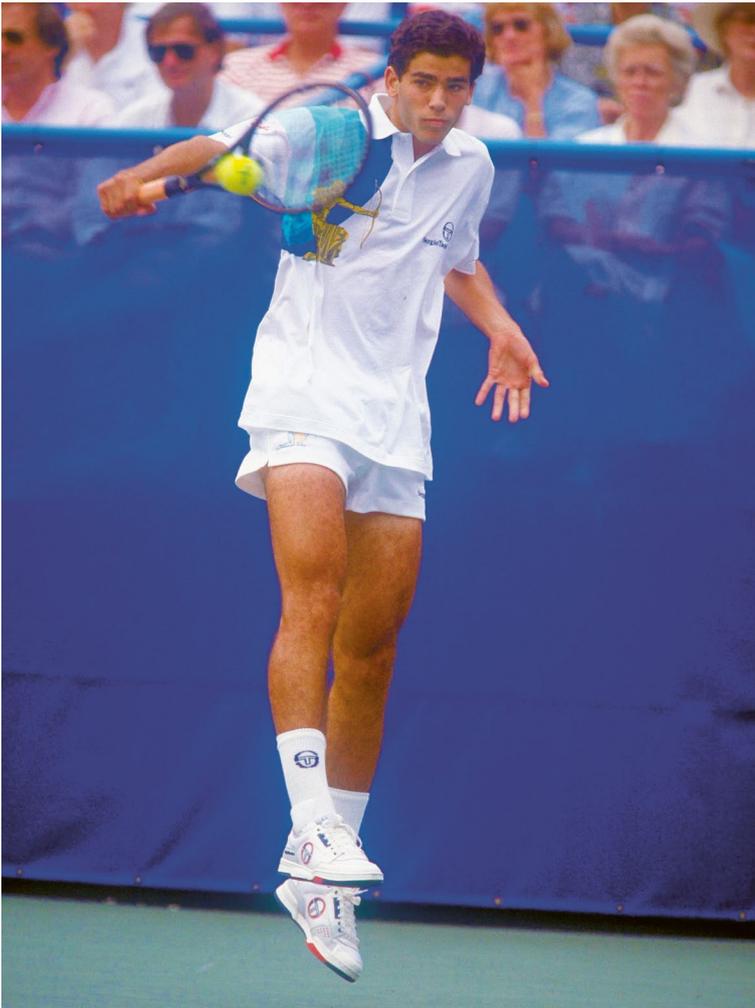


SERGIO TACCHINI

Comme un boomerang

Par Vincent Schmitz





© Jean Marc Pochat / Presse Sports

Dans le sillon de Fila, Champion ou Ellesse, la marque Sergio Tacchini bénéficie aujourd'hui d'un retour en grâce inattendu. Le sportswear vintage est à la mode, chez les hipsters et dans la rue, où les survêtements barrés du célèbre « T » ont connu autant de succès que sur les courts de tennis. Mais du polo à double bande de McEnroe aux « capsules » branchées d'aujourd'hui, la route de la marque italienne a été sinieuse, entre la Chine et l'Italie, flair visionnaire et effet boomerang.

Jadis niché dans la piémontaise Bellinzago Novarese, le fleuron italien louvoie aujourd'hui dans la mode depuis Milan, sous pavillon chinois. Pourtant, Sergio Tacchini est à l'Italie ce que Lacoste est à la France et Fred Perry à la Grande-Bretagne. Il avait même contribué à briser l'hégémonie de ces derniers en matière de tenue tennistique, avant l'arrivée en force des colosses Reebok, Nike et Adidas.

Durant ses plus belles années, la société italienne a compté jusqu'à 200 magasins mono-marques et employé des centaines de personnes en Europe, sous le haut patronage des plus grandes stars du tennis mondial. Aujourd'hui, Sergio Tacchini est une *brand company*, une marque distribuée uniquement sous licence, qui ne gère plus la distribution ni la production de ses vêtements. On ne croise plus de magasin dédié mais les collections restent imaginées depuis le « bureau du style » milanais, avec huit personnes employées à cet effet, en plus des cinq personnes qui se consacrent au pilotage marketing et communication. Tacchini peut capitaliser sur son image et sa riche histoire dans le tennis : une quarantaine de titres en Grand Chelem ont été gagnés avec ses polos, et même certaines défaites en tenue ST restent mythiques.

Le flair et la couleur

Avant de broder ses initiales sur des polos, Sergio Tacchini jouait plutôt bien au tennis. En 1966, à 28 ans à peine, papa et retraité de la compétition, celui qui fut trois fois champion d'Italie (une fois en simple, deux fois en double) rêve d'amener style et couleurs sur les courts. Il crée la société Sandys, pour rapidement préférer son propre patronyme en guise de marque de vêtements « sportifs mais élégants », d'abord portés par ses anciens collègues et amis.

Outre son célèbre logo, avec le S qui englobe le T pour évoquer les lignes de fond du terrain et la forme de la balle de tennis, la vraie touche Sergio Tacchini se concrétise en 1970 : de la couleur, dans un monde où l'on court toujours en blanc. Une intuition géniale, bientôt suivie par un flair devenu légendaire.

Depuis 1968, le tennis se « professionnalise¹ » et les années 1970 voient la télévision diffuser de plus en plus de matches, avec des stars qui crèvent l'écran. Après Ilie Nastase, c'est sur un jeune Américain fougueux de 19 ans que mise Tacchini dès 1978, une rock star en short qui posera les fondations du culte à venir. Vainqueur en junior de Roland-Garros l'année précédente, un certain John McEnroe signe en effet l'un des premiers contrats de sponsoring professionnels dans le tennis, après une bière et une promesse partagées dans *quelque pub anglais du coeur de Londres* entre le père du joueur et Sergio en personne².

Big Mac et des patates

John McEnroe deviendra le champion que l'on sait et le trublion que l'on adore ou exècre. Dans les années 1980, McEnroe est dans tous les esprits et symbolise malgré lui l'arrivée du sponsoring à coup de millions de dollars. Les marques jouent la surenchère pour se payer le jeune Big Mac, qui restera finalement fidèle jusqu'en 1986. « *McEnroe est payé environ 400 000 dollars par an pour porter du Tacchini, l'une des marques italiennes les plus chères* », écrivait le *New York Magazine* en 1983³. Pionnière en marketing sportif, la marque « mène aussi des recherches agressives de nouveaux joueurs. En plus de fournir des vêtements – qui peuvent valoir jusqu'à 1 000 dollars – à plus de 200 professeurs et jeunes prometteurs, la compagnie a sous contrat 25 autres joueurs du tour ».

Dans le même article, Robert Kaplan, un consultant pour la marque italienne concurrente Ellesse (qui avait refusé de participer à la chasse au McEnroe), précisait : « *Vous ne payez jamais trop pour la publicité que vous obtenez quand un joueur incroyable porte votre marque. Mais parfois, ça devient hors de contrôle. Nous vendons des polos à 70 dollars... vous ne pouvez pas faire ça à moins de cultiver une certaine image. Nous avons l'impression que Vilas correspond mieux à cette image que McEnroe. John est un peu plus bordélique. Guillermo Vilas, à mon avis, a fière allure dans nos vêtements. Tout comme Vince Van Patten. Je pense que les gens ont plus envie d'imiter Vilas ou Van Patten que McEnroe.* »

¹ Voir Courts n°1, « L'ère Open »

² « Sergio Tacchini, il tennis italiano in licenza cinese », Linkiesta, 9 août 2013

³ « McEnroe's millions on the golden treadmill of supertennis », *New York Magazine*, 14 mars 1983

⁴ « McEnroe's millions on the golden treadmill of supertennis », *New York Magazine*, 14 mars 1983

Mauvaise pioche. Ellesse marque les esprits, Fila fait figure de rival mais McEnroe en Tacchini reste sans doute le symbole stylistique de l'époque par excellence. Avec, en plus, une maîtrise totale de son art, s'emparant de l'année 1984 pour un record encore inégalé de 82 victoires pour 3 défaites seulement (et 13 tournois remportés sur 15).

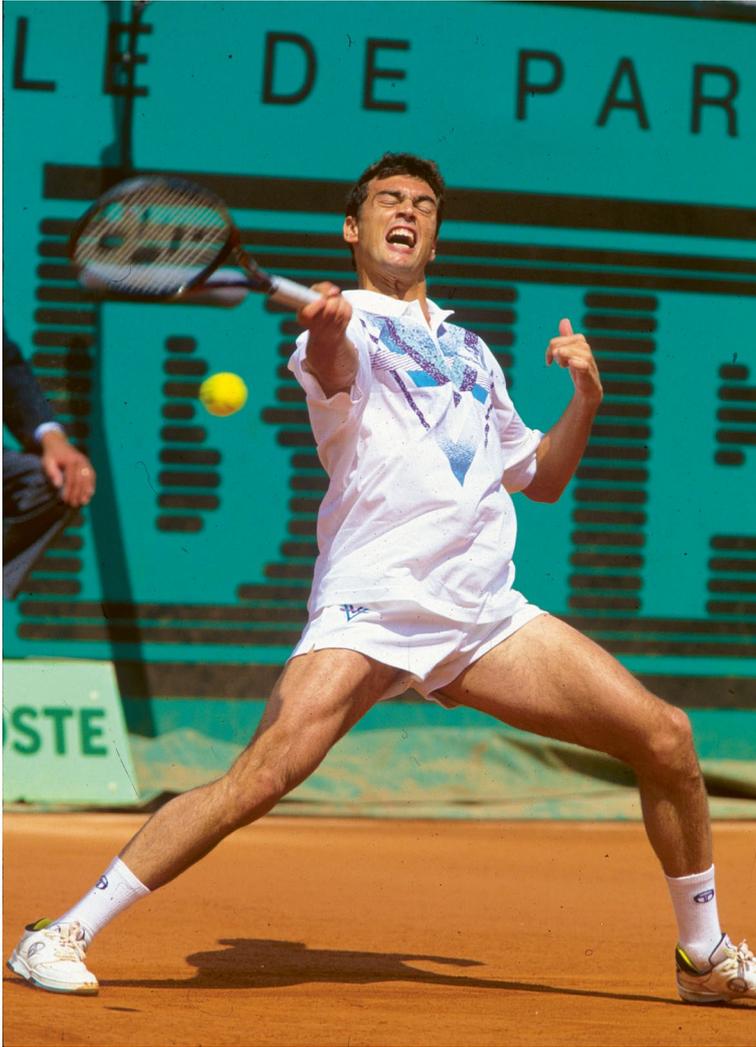
Du style

Dépasant son statut de champion de tennis, McEnroe le rebelle est devenu un personnage de la pop culture. À tel point que le film *Borg/McEnroe* retrace en 2017 la confrontation avec son grand rival lors de la finale mythique (et perdue) de Wimbledon 1980. Un personnage indissociable de sa tenue, certains voyant même dans ce match légendaire un duel Tacchini - Fila au sommet. Car si la tenue est décontractée, monsieur Tacchini ne plaisantait pas avec l'élégance raquette à la main. Les polos « Young Line » et survêtements « Taramindo » débarquent cette même année avec leur double bande d'épaisseur différente pour devenir des modèles iconiques de la marque et des best-sellers encore aujourd'hui.

« *Nous avons quatre personnes qui parcourent le monde au gré des tournois, pour fournir 30 à 40 tenues différentes à nos joueurs* », expliquait Fernando Flisi en 1983, alors directeur des licences internationales pour Tacchini. « *Nous voulons que nos joueurs soient toujours heureux et qu'ils puissent aussi faire plaisir à leurs amis. Et je peux vous assurer qu'ils en ont beaucoup. Pour nous, le problème, c'est que ces gars ne pensent qu'à gagner; ils se fichent de porter, par exemple, un t-shirt bleu et un short rouge. Ils prennent ce qu'ils trouvent. On essaye donc de s'assurer qu'ils soient coordonnés en couleur et en style. On ne veut pas de vêtements mal assortis. Sergio explose quand il voit ça*⁴. »

Country club et Soprano

Alors que les collections se multiplient, dont du prêt-à-porter plus éloigné du sport, Tacchini réussit si bien à s'assortir avec à peu près tout qu'il est adopté dans les années 1980 et 1990 par une jeunesse plus populaire. Qui arpente rarement les *country clubs* mais raffole de streetwear aux logos qualitatifs, en crocodile ou en T. Par-dessus



© Gianni Ciaccia

les *sneakers*, on voit du Fila, Kappa, Adidas, Nike, Ellesse, Lacoste... « la génération Fonky Tacchini », résumait le groupe NTM, entre autres nombreuses références dans le hip-hop français depuis plus de vingt ans. « *Le survêtement Tacchini est un signe de réussite dans les banlieues* », affirmait même *L'Express* en 1998, qui notait que « *le chiffre d'affaires de l'entreprise est passé de 400 millions à plus de 1 milliard de francs en trois ans*⁵ » (soit environ 61 à 152 millions d'euros, ndlr). On peut aussi croiser du Tacchini dans les textes des rappeurs américains Pusha-T, Nas ou Jay-Z, ou encore sur le dos XXL des gangsters du New Jersey dans la série *Les*

⁵ « *Le made in Italy fait de l'or dans les banlieues* », *L'Express*, 5 novembre 1998

⁶ *L'Amour du tennis*, Patrice Dominguez, Plon, 2011
Voir également page 107 de ce numéro : *Les Gestes blancs* Gianni Clerici Viviane Hamy Paris, 2000

Soprano. Encadrant la chaîne en or de Don Eladio dans *Breaking Bad* et sur les épaules tendues des hooligans dans le film *The Firm*. Ou, encore moins recommandables et pourtant bien réels cette fois, dans de nombreuses descriptions des vrais mafieux new-yorkais de l'époque, grosses bagouzes, voiture cinquante et classique « Orion Track Top ».

Par une boucle dont la mode a le secret, le streetwear qui avait récupéré le « luxe » sportif est aujourd'hui de retour chez une jeunesse avide de vintage, mais aussi prisé par les créateurs les plus tendance. Depuis quelques années, Tacchini multiplie les « capsules » qui revisitent ses collections avec des noms pointus de la mode actuelle. Ces six derniers mois, la marque italienne s'est entre autres associée avec le collectif français Andrea Crews, le label californien STAMPD ou encore Self Made, projet du jeune designer italo-philippin Gianfranco Villegas.

Scouts et trimaran

La décennie 1990 s'annonce donc pour le mieux sur tous les terrains. En 1991, la première boutique ouvre à Turin. Des parfums, sous-vêtements, lunettes, sacs et accessoires divers étoffent le catalogue. Le sponsoring aussi s'est diversifié : on peut se souvenir de l'équipe de basket italienne, d'Ayrton Senna et des skieurs Pirmin Zurbriggen et Marc Girardelli, ou encore du golfeur Ian Woosman, avant la voile avec le trimaran de Karine Fauconnier au début des années 2000.

Et surtout, le flair de Sergio Tacchini se répète. Il y avait déjà eu (rien de moins que) Jimmy Connors, Ilie Nastase, Vitas Gerulaitis, Pat Cash, Martina Navratilova, Mats Wilander... mais à l'aube des années 1990, l'argent continue de pleuvoir dans le sponsoring. Les enchères montent pour enrôler les stars du tennis. Pour éviter de vider le tiroir-caisse, il faut viser le futur : repérer les espoirs encore accessibles mais promis à la gloire. Des « scouts » parcourent donc les tournois pour Tacchini, dont Gianni Clerici, ancien tennisman et journaliste italien⁶. Ils sont les yeux du boss, chargés de déceler la pépite encore brute. Alors qu'il perd en junior face à Chang, Pete Sampras est ainsi repéré par Clerici en 1988. Une défaite plus tard



© Gianni Ciaccia

contre le même Chang à Roland-Garros, Tacchini est sceptique mais garde confiance. Moins de deux ans plus tard, Sampras gagne l'US Open en battant Agassi : le début d'une carrière exceptionnelle.

Des cailloux dans les chaussures

Tout *bénéf* pour Tacchini, avant que *Pistol Pete* ne change de maison pour Nike en 1993, le symbole d'une nouvelle ère qui s'annonce. Avec Adidas, ces multinationales du sport sont des rouleaux compresseurs qui cannibaliseront les concurrents italiens, comme ces derniers avaient écarté Lacoste et Fred Perry des courts. Gabriela Sabatini ou Sergi

Bruguera porteront fièrement le « T » mais Martina Hingis devient rapidement un autre caillou dans la chaussure piémontaise. « Découverte à 8 ans » par ST, les deux parties sont liées depuis 1997. Mais les relations sont houleuses et se terminent par l'entremise de lettres d'avocats en 1999, après plusieurs refus de porter tenues et chaussures à grand renfort de déclarations peu aimables. La Suisse portera même plainte en 2001 contre son équipementier pour une blessure « chronique causée par les chaussures de tennis manufacturées par Sergio Tacchini ».

Qu'importe, en 2000, Tacchini, et plus précisément sa maison-mère Sandys SpA, décide une entrée en bourse pour « donner un avenir garanti au groupe, même si je ne peux plus apporter ma contribution personnelle⁷ », dicit son patron. Celle-ci est plusieurs fois repoussée, à cause « de conditions de marché peu favorables⁸ ». Côté court, Goran Ivanisevic et Juan Carlos Ferrero font vivre les polos. La société adopte parallèlement le nom de Sergio Tacchini SpA. Malgré les délocalisations (sur le modèle de Nike et c^{ie}), les chiffres baissent. En 2006, la faillite est proche et l'année suivante, les Chinois de Hembly concluent le rachat. Sergio n'a plus aucun rôle à jouer dans l'entreprise qui porte son nom. Aujourd'hui, à 80 ans, il joue non seulement encore au tennis mais aussi au golf, à Milan (où il réside), nous explique-t-il dans un impeccable français. Quant aux tournois, il préfère désormais les regarder à la télévision que depuis les tribunes.

Le boomerang Djoko

Les nouveaux propriétaires promettent plus de 200 magasins en Chine et un focus sur le tennis, sous le signe d'un « luxe abordable » après des années de baisse des prix dévalorisant la marque. Ce qui se concrétise en 2009 avec Tommy Robredo (toujours sous contrat), Flavia Pennetta, ou encore les Belges Steve Darcis et les frères Rochus. Et surtout par un contrat de 10 ans avec Novak Djokovic, ravi de suivre les traces de ses « idoles *Pete Sampras et John McEnroe*. Ils ont gagné presque tous les titres... en portant le logo Sergio Tacchini⁹ ». Le Serbe de 22 ans est alors 3^e au classement ATP et a « seulement » gagné l'Open d'Australie. Deux ans plus tard, il est n^o 1 mondial et remporte en une saison l'Open d'Australie, Wimbledon et l'US

⁷ « Sergio Tacchini, il tennis italiano in licenza cinese », Linkiesta, 9 août 2013

⁸ « Sergio Tacchini repousse l'introduction en Bourse de l'italien Sandys », Les Échos, 5 avril 2001

⁹ « Djokovic switches sponsor to Sergio Tacchini », AP, 21 novembre 2009



© Gianni Ciaccia

Open avec, pour la presse du pays, « *une marque, appartenant à une société chinoise, dont beaucoup de fans de sport n'ont jamais entendu parler alors que Nike et Adidas dépensent des millions de dollars par an pour les services des meilleures athlètes mondiaux*¹⁰ ». Tacchini est à nouveau au sommet du tennis. « *Le pari avec Djokovic a payé* », peut-on encore lire.

Des lignes de vêtements, des campagnes entières, un site web dédié, Djoko tient la baraque (italo-)chinoise au bout de sa raquette. Le seul hic, c'est que si le montant du contrat était relativement bas, les primes en cas de victoires l'étaient beaucoup moins. Le champion était également intéressé aux ventes en Chine et aux ventes mondiales de ses collections. Finalement, le « pari gagnant » semble avoir pris de court même les nouveaux patrons. La distribution aux États-Unis prend l'eau¹¹, privant la marque d'un énorme marché. Pire, au fil des nombreuses victoires de son poulain, les primes ne sont plus honorées dans les temps et pèsent trop lourd pour la boîte. La collaboration prend fin en mai

¹⁰ « *Djokovic dominance boosts Sergio Tacchini* », Marketwatch, 11 septembre 2011
¹¹ « *How Did Uniqlo Manage To Sign Novak Djokovic To An Endorsement Deal?* », Forbes, 11 septembre 2014

2012, le Japonais Uniqlo profitera du gâchis pour récupérer le Serbe.

Depuis, Sergio Tacchini reprend des couleurs et se concentre sur son récent QG milanais pour concevoir de nouvelles collections. Riche d'une « histoire dans le tennis que peu d'autres peuvent égaler », la marque surfe sur la vague du rétro. En 2016, pour son 50^e anniversaire, elle proposait une « série limitée du mythique polo Young Line porté par John McEnroe ». Sa gamme « Archivio » est d'ailleurs dédiée à des rééditions de pièces anciennes. Parallèlement, d'autres lignes proposent des nouveautés, en plus des capsules précédemment évoquées. Si les joueurs sponsorisés actuellement ne tutoient pas le haut des classements, Tacchini reste aussi partenaire pour la 11^e fois du prestigieux tournoi de Monte-Carlo et a vendu plus d'1 million de vêtements en 2018. Soit une augmentation de plus de 40 % par rapport à l'année précédente... Même dans le sport, la mode est un cycle continu. Tout le talent consiste à attraper le boomerang avant qu'il ne vous frappe de plein fouet. —|—

LA CHARTE DU JOUEUR DE TENNIS



**J'ADOpte
UNE ATTITUDE
POSITIVE**

**JE RESPECTE LES
RÈGLES DU JEU,
LES OFFICIELS
ET LE MATÉRIEL**



**JE SUIS EXEMPLAIRE
SUR ET EN DEHORS
DU TERRAIN**

**JE RESTE
MODESTE,
MÊME EN CAS
DE VICTOIRE**



**JE DONNE LE
MEILLEUR DE
MOI-MÊME**

**JE RESPECTE
MON ADVERSAIRE
JE JOUE AVEC PLAISIR
EN TOUTE CIRCONSTANCE**



PAS DE TENNIS

sans Fairplay



**EN INTERCLUBS,
L'INTÉRÊT
COLLECTIF
PRIME**





COACH

Un métier électrique

Par Mathieu Canac

Accroupi sur le court, devant sa joueuse, Philippe Dehaes la regarde droit dans les yeux : "Tu connais la muraille de Chine ? Maintenant, tu vas être la muraille russe. C'est totalement nouveau sur le marché. C'est solide, extrêmement solide et ça ne donne aucun point gratuit." Menée d'un set et un break par Alizé Cornet au deuxième tour du tournoi de Moscou fin 2018, Daria Kasatkina, galvanisée, renverse la situation. Quelques jours plus tard, en larmes, elle tombe dans les bras de son entraîneur. Grâce, en partie, à nouveau speech brillant de ce dernier, elle vient de remporter le titre. Chez elle, devant son public. Si les coachings gagnants du Belge font régulièrement le buzz sur internet, ils ne représentent qu'une petite partie de son métier. Le reste se fait dans l'ombre.

Bien que rarement en salopette, l'entraîneur est une sorte d'électricien. Il n'a qu'un but : aider le joueur à briller. Fort. Le plus intensément possible. Tout mettre en œuvre pour que son protégé puisse « *atteindre son plein potentiel* », nous explique Philippe Dehaes. « *Je ne parle pas de classement, mais de trouver les clefs pour ouvrir toutes les portes de la performance* », poursuit celui qui est aux côtés de Daria Kasatkina, jeune joueuse russe au style créatif, lumineux.

Pour atteindre cet objectif, rien n'est laissé au hasard. « *J'aime répéter que le Diable se cache dans les détails* », confie-t-il. « *Tous les aspects sont importants : nutrition, physique, tactique, technique, mental, récupération, matériel, programmation des compétitions... J'aime chercher à améliorer chaque point avec les différents*

intervenants (préparateur physique, mental, etc.). C'est ce qui rend le métier passionnant. Une phrase d'Albert Einstein dit : 'La folie, c'est de faire toujours la même chose et s'attendre à un résultat différent.' Il faut en permanence chercher à faire évoluer son travail, il faut se réinventer chaque jour pour arriver à rester performant et garder le joueur en alerte. » Pour tirer le maximum d'un joueur, l'astuce magique n'existe pas. Personne ne peut prétendre connaître le conducteur universel capable d'apporter l'étincelle à n'importe quel apprenti. « *Je n'ai pas de méthode spécifique, je ne vais pas écrire un livre sur 'ma méthode de coaching* », précise Philippe Dehaes. « *On nous fait croire qu'il y a des trucs, mais il n'y a pas de trucs* », nous confirme Ronan Lafaix, connu notamment pour avoir accompagné Stéphane Robert du monde amateur jusqu'au 50^e rang mondial.

L'astuce magique n'existe pas

Néanmoins, certains axes de travail semblent être communs à de nombreux entraîneurs. L'un d'eux consiste à recréer les conditions de match durant les entraînements. Afin de pouvoir garder les idées claires en toutes circonstances durant les matchs de compétition. Ne pas avoir les fils qui se touchent quand la tension est palpable. Sinon, impossible de prendre les bonnes décisions. D'appuyer sur les bons interrupteurs aux bons moments. « *La principale difficulté du tennis, c'est de rester concentré* », confie Björn Borg dans une interview publiée par *l'Express* en mai 2011. « *Maintenant, tu joues les cinq sets les plus importants de ta vie* », lui rabâche constamment Lennart Bergelin, son mentor, à l'entraînement. Au début, le grand blond sans chaussure noire parvient à fixer son « *attention pendant une demi-heure, voire une heure.* » Puis « *pendant deux heures* ». Après plusieurs années il tient « *trois, quatre heures.* » Habitué à péter les plombs durant sa jeunesse, à exploser ses raquettes, l'ancien sanguin devient « *Iceberg* ». L'homme impassible. Il prend les séances comme « *s'il s'agissait de finales majeures* ». Jusqu'à toucher du doigt une réciprocité aux allures de Graal. « *À Roland-Garros ou Wimbledon, je jouais comme à l'entraînement* », affirme-t-il. « *Du coup, je ne ressentais aucune pression particulière.* »

Ronan Lafaix base, entre autres, son travail sur cette fameuse concentration. La gestion des temps morts, des émotions, entre les points. « *Il m'est arrivé de faire des entraînements où on joue cinq balles, puis on discute pendant 10, 15 minutes* », prend-il le temps de nous raconter. « *Pour savoir ce que le joueur ressent. Pour suivre le fil conducteur du match. Parce qu'en match, tu passes ton temps à t'arrêter. Un point dure de 1 seconde, parfois moins, à quelques secondes maximum. Tu prends un ace, et tu as 25, 30 secondes pour réfléchir jusqu'au point suivant. Et puis après, on te donne 1 min 30 pour t'asseoir au changement de côté.* » Résultat, en compétition, ça surchauffe dans la boîte à fusibles. Livré à lui-même, seul avec ses pensées, le joueur cogite. « *Et là, dès que tu commences à rater, tu te dis que tu es nul, que tu n'as jamais aussi mal joué, etc.* », poursuit celui qui est aussi sophrologue, praticien en hypnose et



© Sindy Thomas



programmation neuro-linguistique. « *Tu te mets des coups dans la tronche, et l'estime de soi chute. Un match de tennis, c'est un combat d'estime de soi. Au départ, les deux concurrents sont à 100 %. Et puis, à force de se donner des coups, l'estime de l'un des deux diminue. Jusqu'à ce qu'il y en ait un qui abdique.* »

L'entraînement comme miroir de la compétition

Pour travailler cette « *estime de soi* » qu'il diffère d'une « *confiance en soi* » pouvant s'estomper dès le moindre revers, le Français « *propose un travail mental* ». Lorsqu'un joueur réussit pour la première fois « *un truc dont il ne se sentait pas capable, il est fier* ». Pour pouvoir retrouver cette lumière, « *il faut retenir le chemin qui a mené à cette sensation* », détaille-t-il. « *Le piège dans lequel beaucoup tombent est de se dire: 'O.K., aujourd'hui j'ai bien senti mon coup droit, donc demain ça va bien se passer'. Non, ça ne va pas bien se passer. Je peux te le dire que ça ne va pas bien se passer. En revanche, si tu es capable de savoir par quel chemin tu es passé pour arriver à cette sensation, alors tu es un vrai champion. Une fois que tu te sens souvent capable à l'entraînement, tu vas t'en souvenir en match avant de réaliser quelque chose de compliqué. Tu vas te rappeler que tu as été capable de le faire. Avant l'action.* » Créateur de la méthode « *Soyez P.R.O. (Poser, Respirer, Observer/Oser)* » et auteur de deux livres, Ronan Lafaix est une oreille pour ses joueurs.

À l'instar de Philippe Dehaes. Aux yeux du natif de Waterloo, « *il y a deux écoles dans le coaching* ». L'une est celle du « *coach qui décide de tout, impose ses choix avec autorité, fait de longs discours sur ce qu'il faut faire et ne pas faire car il semble connaître beaucoup de choses. L'humilité n'est pas son point fort. Il fait régner une certaine peur dans la relation. Le résultat est son moteur.* » L'autre, à laquelle il appartient, est basée « *sur l'écoute. Avec un entraîneur qui a la performance comme moteur et fait preuve de beaucoup d'empathie, de psychologie. Il va chercher à comprendre pourquoi les choses ne tournent pas comme il le voudrait et se remet toujours en question. Il s'interroge, met son joueur face à ses responsabilités et n'hésite pas, par*

exemple, à sacrifier des matchs en le laissant perdre sans l'aider à rebondir. Dans le but de le faire évoluer, d'enseigner les prises de décisions ». L'an passé, dans la foulée d'un tournoi d'Indian Wells où, survoltée, Kasatkina atteint la finale, le relâchement survient. « *Dasha* » enchaîne plusieurs résultats moyens. Après une nouvelle défaite, les larmes coulent. Pourquoi pleurer ? Cette baisse de régime n'est pas une surprise, mais la conséquence de ce qu'elle fait depuis un mois. Voilà ce que lui explique Philippe Dehaes. Telle est sa façon de travailler. Il laisse parfois sa joueuse mettre les doigts dans la prise. Quitte à ce qu'elle prenne un gros coup de jus. Ensuite, il va « *la chercher, la console, la rassure et construit* ».

« Trop d'entraîneurs ont une grande gueule et de petites oreilles. » - John Kessel

Selon Ronan Lafaix, la première catégorie évoquée plus haut, plutôt « *à l'ancienne* », tend à s'éteindre. « *Aujourd'hui, je pense que les meilleurs coachs ont des relations d'écoute* », constate-t-il. « *C'est en train de changer, c'est l'évolution de la vie. Le coach ne peut pas tout faire. Pour aider le joueur à croire en lui-même, à performer, il a besoin de lui. C'est le joueur qui fait le job.* » Toutefois, il faut savoir poser certaines limites dans la relation. Certes, le courant doit passer, mais sans excès. Philippe Dehaes n'est pas « *pote* » avec Daria Kasatkina. « *Elle ne me tape pas sur l'épaule et on ne va pas boire des bières ensemble* », déclare, sur le site de la RTBF, l'ancien entraîneur de Xavier Malisse, Christophe Rochus ou encore Yanina Wickmayer. « *Ça, c'est hors de question. Mais je suis très proche d'elle. Je compare cela avec une autre forme de relation. Je suis très proche de mes enfants, mais je ne suis pas leur copain. Pour moi, cette frontière-là est absolument capitale.* » La difficulté étant de savoir « *être proche tout en gardant un peu ses distances* », mais pas trop. Sinon, elle risque de ne pas oser lui « *confier des choses qu'il va pouvoir 'utiliser' – même si ce n'est peut-être pas le bon terme – pour la rendre plus forte* ».

Un avis que partage Ronan Lafaix. « *Quand j'entraîne, je suis là pour le joueur. J'ai besoin de connaître une grande partie de lui, mais lui n'a*



© D.R.

pas besoin de connaître ma vie», nous détaille le Parisien de naissance. «Il s'en fout, le joueur. Je suis à son service pour mieux le comprendre, mais moins j'en dis sur moi, mieux c'est. En fonctionnant comme ça, il n'y a pas d'amitié possible. C'est là que c'est un travail.» Autre connexion entre Dehaes et Lafaix: la volonté de responsabiliser. «C'est, je pense, le point commun de chaque entraîneur», précise le Belge. «Gagner un match de tennis, c'est oser prendre des décisions. Assumer des choix qui peuvent ne pas être payants. C'est prendre ses responsabilités. C'est pour cela qu'il faut construire l'autonomie chez le joueur. C'est lui qui décide s'il va frapper la balle et aller chercher le point, ou attendre en espérant que l'adversaire rate.» Pour le Francilien, un match de tennis est «une partie d'échec». Il faut savoir réagir à ce que propose l'adversaire. «'Responsabiliser', j'aime bien ce mot», ajoute-t-il. «Parce que le joueur est tout seul. Si tu as un schéma de jeu initial et que tu te bases dessus sans être capable d'en changer, ça va créer des problèmes. Il faut que le joueur soit en mesure de

s'adapter.» Qu'il puisse court-circuiter la tactique adverse lui-même. Pour illustrer cette «responsabilisation», Toni Nadal raconte une anecdote assez épastrouillante.

La « responsabilisation » comme dénominateur commun

Lors d'un tournoi, son neveu, un certain Rafael alors âgé d'un peu moins de 15 ans, est en panne, mené 5/0. «Tío Toni» regarde cela d'un œil. De loin. Il préfère observer un autre de ses protégés. Là, un ami arrive pour lui dire: «*Je crois que Rafa joue avec une raquette cassée.*» L'oncle s'approche alors du futur ogre de l'ocre pour lui faire passer le mot. Le jeune homme regarde son outil de travail d'un air «*Ah oui, en effet*», et en prend un autre dans son sac. Finalement, il s'incline 6/0 7/5. «*Comment un garçon qui joue au tennis depuis tant d'années peut-il ne pas remarquer que sa raquette est cassée?*», lui demande Toni à la sortie du court. La réponse est lourde de sens. «*Tu m'as tellement appris à ce que je sois le seul responsable, qu'à aucun moment je n'ai pensé pouvoir être en train de perdre à cause de ma raquette*», l'éclaire l'adolescent. Depuis, bien aidé par l'enseignement de son tonton, il ne cesse de plonger bon nombre de ses adversaires dans l'obscurité. Parce qu'à «*haut niveau*», comme «*les joueurs n'ont plus de points faibles et s'entraînent tous énormément, la différence se fait au mental*», nous fait remarquer Philippe Dehaes.

Malheureusement, «*tout ne s'enseigne pas*», confie humblement le Wallon. «*Pour réussir parmi les tout meilleurs, il faut avant tout avoir du 'talent de terrain'. Talent qui est souvent inné. Ensuite, c'est le travail qui fait la différence, et rien d'autre. Mais il n'existe pas de grand coach sans grand joueur!*» En somme, quelques soient leurs degrés d'expertises, nos électriciens sans salopettes ne sont pas des magiciens. Ils ne peuvent pas créer l'électricité. Seulement la conduire vers le joueur pour l'aider à s'illuminer le plus possible. —

W
vieux jeu



Hit the court with Vieux Jeu

Available in selected stores and online

www.vieuxjeu.be

Not Just a Sport We Play

Par Nicholas Fox Weber

Despite staggering challenges in some of the poorest parts of Africa, tennis can be the root to joy. Consider this story of an amazing tennis player who started as a shoeless ball boy in Cameroon. After a chance encounter in Paris, he is now making a difference for countless young people.

Tennis is not just a sport we play, a game with rules, someone else's performance we watch; it is an intensely personal issue, and part and parcel of our lives.

We coerce our bodies to perform as well as possible. For most of us, there is a gap between our notion of what we want them to do and what we actually execute. But athletic prowess is not the main thing. There is something far deeper about this hitting of a ball over the net, using the racket as the tool to exercise our will, rethinking what we are doing with every single shot. It is vital to our innermost beings, central not just to our identities but to our relationship with everyone else in the world who plays tennis.

Yes, there is a wealth of associations with earlier time periods and other places we have been, a gazette of our lives over the course of time. During a game when we only have an allotment of an hour on the court and our bodies, in their eighth decade, can't go much longer, anyway, we remember those summer afternoons long ago, when nothing else beckoned us, and we could play until we had finally had enough. More comfortable, finally, in our own boots, we recall the tournament when we clutched, and mentally have a second chance as calmer, more resolute beings. We think of the game when we could not speak the same verbal language of the person on the other side of the net, but the rules and smiles and congratulatory gestures said more than any words. And then there was the time we played the cocky full-of-himself bastard whom we simply had to beat, David versus Goliath. At the same time that the court is always the same exact size and proportions, the scoring and rules constant, the basics so sublimely universal, tennis exposes us to the variables of human existence.

And so a hulky, powerfully athletic man born to poverty in Cameroon and an over-privileged, over-educated American aesthete thirty years his senior developed, nearly twenty years ago, a fantastic friendship that only grows stronger with time. And my African colleague, as generous of heart as he is masterful in his cannonball serves and impeccable groundstrokes and surefire volleying,



Pierre Otolo and Nick Weber in Paris

© Matthias Persson

remains someone whose sheer courage, as well as his moxie, are heroic to me. We are there for each other as the most unlikely brothers in spirit in moments good and bad, at celebrations and hospital visits. But mainly, Pierre Otolo is the exemplar of triumph over adversity, of the will to make the most of life no matter how violent the assaults on us from outside as well as within, and tennis is the means of his triumph.



Some of us always need a next goal in life. I had gone past the age of fifty, was ready for a half-year sabbatical, decided that a term in Paris might put my sixteen-year-old daughter on an ideal educational path, and was starting to write the biography of the architect Le Corbusier, whose papers were all in an archive in the French capital.

And wasn't Paris the city of my dreams, and the perfect meeting point for the rest of the family to welcome the new century as 1999 ended and 2000 arrived with the lights on the Eiffel Tower performing as never before?

Still, more objectives were needed; it has always been that way. I would get my French from okay to a higher level, and progress beyond the plateau my tennis game had been on for decades. Now or never!

In Paris, when people learn that you live in the 6th or 7th arrondissement, they ask if you don't "just love" the tennis courts in the Luxembourg Gardens. They are, after all, one of the most splendid public amenities in this most beautiful of neighborhoods in this most heavenly of cities. The only problem is that to get half an hour playing time on them is harder than it would have been for someone who was not Protestant to be admitted to the West Side Tennis Club in Forest Hills in the 1950s. In the royal gardens of a country rumored to have had a revolution, you—presumably—can get a court if you find exactly the right moment to reserve one via the Internet. Regardless, most of the time none are available because of mysterious systems where a group of insiders, allegedly not able to book as often as they do, manage to get just the court they want. Oh, once or twice I have snarled a half hour on a drizzly day at 8 a.m., but otherwise those wonderfully positioned courts remain like some sort of magic kingdom. Only for Members.

On the other hand, one of the many wonders of tennis is that it can take you to parts of a city you would not know otherwise. Did you realize that almost on top of the Gare Montparnasse, in an urban plaza that looks like one of the invented cityscapes of the Italian artist Giorgio De Chirico, there are a bunch of nice courts, set pleasantly amidst trees, at a place called Tennis Atlantique? *And* you can book them. I phoned, initially to ask if there was anyone who would be a partner for someone new in town, or else give me a lesson. Pierre was working at the reception desk that day, and answered the phone. "Il n'y a pas de souci." We scheduled a lesson for the next day.

Pierre still remembers the details vividly. He came out with a basket of balls. "Je ne t'ai pas favorisé, même si tu étais plus âgé. Comme la plupart de mes élèves. J'ai donné ma leçon comme si tu étais un garçon de quinze ans. Tu étais venu pour jouer,

suivre ton cours, et même s'il faisait extrêmement chaud, je ne t'ai pas fait de cadeaux : je t'ai même vraiment fait souffrir. Je n'ai rien dit, mais tu as bien tenu une heure, malgré les trente degrés !"

I wanted some sort of eye-opening change in my life as well as greater athletic skills. But I had not anticipated tennis as the source of such profound transformation. It became my introduction to sub-Saharan Africa in a way that has changed my life beyond all imagining. This was not just because I had to tough out the heat during an unusually hot Parisian summer—I had been brought up never to complain about the weather; if I said it was hot on the tennis court, my mother told me to know how lucky I was not to be a postman or traffic cop in uniform out in the sun all day long. It was because, through Pierre, I learned a lot of realities of African life: an essential first exposure to the sort of place where today I run a non-profit that works in the fields of education, medicine, and making life better for people who have relatively little.

That is the power of tennis: it can alter you to the core. It can happen if you are born in a world of privilege where the nearby club with its lovely striped awnings is at your beck and call, but it can occur equally, and far more miraculously, if you discover the sport in a world where others do not even know that this game exists.

So it was with Pierre. He was born in Yaoundé. In a country where French and English are both official languages, depending on who colonized a given region, they speak of "le tennis" or "tennis," but there is no equivalent term in the local Beti. Beti is Pierre's maternal language, one of the eighty dialects spoken in Cameroon. While, as with Wolof, you can find "return" as in cricket, or "serve" as in putting a platter of couscous on the table, "tennis" is not sufficiently known to have its own word.

Pierre discovered that tennis existed when he was fourteen years old. On the first day of class in a new school, everyone was supposed to assemble in the courtyard to sing the national anthem. Pierre and two friends had not heard the announcement

that they were supposed to join the gathering and stop talking. It was not what we would call a criminal offense, just some normal teenage clowning around. Still, Pierre and his two friends each received "vingt coups de fouet devant les trois cents autres élèves"—a mighty price for not lining up and being silent. "Ce soir-là, je suis rentré chez moi et j'ai dit à mon père que je n'avais plus envie d'aller à l'école."

Pierre's father, a policeman, was tough and demanding with his eight daughters and two sons, but he said nothing about what had happened that day. To Pierre's surprise, his normally strict father was not angry. Instead, he found a solution to his son's woes. Now that his father is no longer alive, Pierre will never know what prompted his father to take the action he took, but in effect he exemplified the will to solve problems that is inbred in Pierre to this day. The day following Pierre's humiliation, his father took him, not by accident, to meet a friend who lived 200 meters from their house. The neighbor was Yannick Noah's uncle, and immersed in the sport of tennis. This still does not explain precisely why the father of the wounded teenage boy, amiable and responsible but not a good student, introduced him to a person in the world of tennis, but Noah's uncle spotted an athletic lad who could do what was asked of him, and made him a "ramasseur de balles"—a ball boy.

Pierre had been brought up in a household where his father got up at 4 a.m. and the children cleaned the house and fetched wood for the fire before walking five kilometers to school, so he was used to doing what was expected of him. He was a nimble, alert ball boy. And in chasing those balls and throwing them precisely to the player who needed them or to another of the ball boys who was part of the relay, he yearned to try the game those people with the rackets in their hands were playing.



The people playing tennis in that small private club in Yaoundé—a bustling city, the second largest in Cameroon, most of its population of 2.5 million people native Africans too poor even to consider the idea of recreation—were expats. They were all

white, many of them diplomats, mostly French, Canadian, American, or English. They considered the midday heat insufferable for being on the tennis court.

At those times when the club members were lingering over their lunches of seafood platters or chefs' salads (Cameroonian food is among the best in Africa, but club menus are the same everywhere, and specialties like the indigenous ndolè and nkui and tchap and eru and nfiang owonda were not the choice of expats, even if taro and cassava made their way onto the table,) and then cooling off in the pool, the ball boys were able to use the tennis courts. Pierre did not have shoes with which to play, and was too poor to buy a pair, but he began to play with bare feet. It did not occur to him to be bothered by the effects on the skin as he ran bare-foot all over the court "le quick"—synthetic that was hot enough to fry an egg in the midday sun.

Pierre got "un petit peu d'argent" for his daily hours of service as a ball boy. The pay enabled him to eat and stay correctly dressed. For the first few months, he continued to attend school—at night—but mainly he exalted in the chance to play the game. A white player gave him a pair of tennis shoes he was about to chuck into the garbage can. They were cracked, and their soles had holes in them, but, as we all know, footwear feet is almost as important a piece of tennis equipment as the racket, and those crumbling shoes enabled Pierre to progress at this sport he was growing to love. "Tout de suite, j'étais très doué." Pierre says this matter-of-factly, not boastfully, as if it was just something that happened to him.

He could not play for long during those midday sessions in the brutal sun—the white people would return to the courts as soon as the temperatures began to cool—but when he could play, Pierre played well. "A gentleman from Washington"—Joseph Ingram (Pierre easily recalls the name, but does not know exactly what "Mr. Ingram" did, except that it had to do with finances and diplomacy—asked him to play. He admired the remarkable Pierre, his seriousness of purpose and affable manner as well, as his top-notch tennis strokes. When Mr. Ingram

was going back to the US, he gave Pierre a racket. It was not a discard, but a brand new one, of good quality: Pierre's first. By the time he was sixteen, the boy who had started the sport only two years earlier was playing tournaments.

I have heard the name "Joseph Ingram" from Pierre for years now, and once tried, without success, to get in touch with him. But I have now discovered that he is a lucid, insightful writer for "iPolitics," a Canadian on-line publication, and that, during his thirty years of working with the World Bank, was Director of the Bank's office in Cameroon. He was at one time Special Representative to the UN. These are major positions, one might say of global significance, but Joseph Ingram's acquisition of that racquet for Pierre—a brand new one—is an example of the form of human action celebrated by William Wordsworth in his 1798 *Tintern Abbey*, one of Wordsworth's many poems that evoke universal and timeless values. Wordsworth writes of

feelings too

Of unremembered pleasure: such, perhaps,
As have no slight or trivial influence
On that best portion of a good man's life,
His little, nameless, unremembered acts
Of kindness and of love.

Whether or not Joseph Ingram recalls going to a pro shop or sporting goods store, selecting, and buying that racket for Pierre—the grip still wrapped in its tight plastic—one feels certain that it was one of quality, the type suited to a player with powerful groundstrokes and a lacing serve. And that Pierre remembers it vividly, and always will.



The other day, hitting a tennis ball in London with my grandson, I saw a superb young player—probably about twelve years old—being trained intensely by a pro. The child was being nurtured for greatness. Based on the quality of his topspin forehands whipping crosscourt, the backhands that soared wherever he aimed them, and the serves which improved by the minute with his own impatience if his toss was a couple of inches off the correct trajectory or if he sent the ball beyond the service box, he may be a future Wimbledon star, or captain of



The cultural center Thread, in the Senegalese village Sinthian, hosts an annual soccer tournament that draws thousands of people to the village. Soon there will also be a tennis court.

© Giovanni Hänninen

the team at Oxford, or reach another of the tennis pinnacles open to children of talent who have the advantage of devoted parents and pros and the chance to play all they want. I thought of Pierre. I have already bought, with deepest pleasure, a second racket, four centimeters longer than the previous one, for my four-year-old grandson, whose delight in hitting forehands with the cushy practice ball and whose determination are among the thrills of my life; I have nothing against privilege when we have it. But my mind flashed to thoughts of Pierre yearning just to get on the court and play, starting at age fourteen with those bare feet.

Pierre's success in tournaments was rapid. The father of Yannick Noah, brother of Pierre's family neighbor, was in charge of the club. Pierre became number two of the junior team, and they played all over Cameroon. The eight talented young players were sponsored by the Fédération Camerounaise de Tennis. For the first time, Pierre took a plane—to play in a tournament in Côte d'Ivoire. He got to semi-finals, a major achievement for someone whose name was new on the circuit. He played in Benin, Mali, and Burkina Faso as well.

While Pierre began to flourish as a young tennis player, any thought of further traditional education went down the tubes. He has never continued his academic studies, or received a school diploma. Yet when he goes back to Cameroon, he encounters friends who went the traditional educational route—but today cannot get jobs of any sort worthy of them.

Meanwhile, when he was back in Yaoundé, Yannick Noah would come and give all the kids rackets, clothes and shoes. He rallied with all of them. "Il nous a beaucoup aidés," Pierre recalls warmly.

Pierre and one other boy were the two best players. Gilbert Kadji, the owner of a chain of brasseries as well as the breweries that made of Cameroon's most popular beers, sponsored them for three-month internships in Paris. Then Pierre did a second one. But then Gilbert Kadji turned his sights more to football, the sport that so often takes precedence over tennis. Pierre, meanwhile, saved up enough money to return to Paris.



Pierre Otolu teaching in Cameroon.

© Pierre Otolu

He left his visa application and all the requisite papers at the consulate at Doula so he could get his visa. A week later, returned to the consulate to pick it up, only to learn that it was refused. His round-trip air ticket and deposit money made no difference; he would have to wait for three months before he consider re-applying.

A week after the miserable rejection, Pierre was staying inside on a rainy afternoon. His spirits were down, but he decided to go outside for a walk in the rain. A white woman parking her car looked oddly familiar. Then Pierre realized that she was the same person at the consulate who had told him in no uncertain turns that his visa application was turned down. She was heading into the hairdresser's.

Pierre could not decide whether or not to speak to her. It was one of those moments of indecision when what we determine, in a flash, can change our lives forever. "Bonsoir, Madame," Pierre offered as she headed into the coiffeur's. She looked at him without recognizing him, and he explained that he was Monsieur Otolu, and that she had turned down his visa.

This lady whose name he did not know asked him a few questions, and before rushing into her appointment told him to get a letter from Gilbert Kadji and then return to the consulate. He should forget her stern advice that he not even considered returning for three months, that to reapply sooner

would cost him dearly. Five days later, Pierre got his visa to go to France.



In Paris, Pierre found meager digs in an apartment owned by a Cameroonian. At least it was near a tennis club where he could play, and he could enter tournaments in France. The neighborhood, which near the club, was nice; the living conditions miserable. His rent money only allowed him a mattress on the floor in a corridor. His landlord periodically changed the lock on the door if one of the residents had failed to pay his rent, forcing the lot of young people to stay out in the cold. He did the same if someone had failed to cover the cost of hot water he had used and that was recorded on the meter of the heater.

Pierre, meanwhile, realized that as a young African man alone in Paris he was perpetually asked for his papers by the police. His solution worked. He went everywhere in jogging clothes, always carrying his tennis racket. Now he was perceived as an athlete, and left alone.

The time period allowed on his visa was running out. Still, he did not want to leave Paris. Regardless of not having the right papers, he stayed. Six months after arriving, he got his job at Tennis Atlantique. For nine months, he worked at the desk at the tennis club, gave lessons when he could, and

played in French tournaments. The club management had him sleep in the office, on the floor, as a sort of night watchman; there were showers for the players, so he had most everything he needed. The park was technically closed at night, so he had to turn off the lights before the police did their rounds; not only should he not have been staying there, but he no longer had viable papers to be in France. But his kind boss declared him an employee regardless, and so he got his *carte Vitale*. The difficulties of how he was living did not bother him—“Ça ne me dérangeait pas”—and he persisted. This was 2002, the year we met after I telephoned looking for a teacher.

obligation aujourd’hui, c’est d’aider ceux qui en ont besoin.” For the past year, he has built up an amazing association not just for teaching children tennis, but for providing them with a roof over their heads and food, and emotional support.

Yes, I have had a role in this. Having started, over ten years ago, a non-profit that works in the fields of education and medical care and the improvement of everyday life in sub-Saharan Africa, we have funded a lot that Pierre does. But the money is nothing compared to the devotion and generous spirit of a man whose life would have made others bitter or furious.

What has happened since has been a sequence of immense hardships, personal victories, and, better still, a time when Pierre has found the means of helping other young African tennis players—over forty of them, day and night, back in Yaoundé.

Now living in France, he has surmounted obstacles, and devotes his energy to both his family and to children whose lives he is changing. He still plays and teaches at the club in Montparnasse. A few years ago, he fell in love with one of his tennis students, Axelle Dupontreue. She has been his greatest support, and her parents, white people living in the suburbs, the most devoted of families to him. Today, Pierre and Axelle are parents of a five year old daughter and a baby boy.

It was starting about two years ago that Pierre, on one of his trips back to Cameroon, decided to provide opportunity, through tennis, not just to children like him, but to street kids who truly had nothing. Rarely has an individual’s existence been so fraught with hurdles and obstacles as Pierre’s; rarely has someone managed so beautifully to have a life-changing impact, through tennis, on so many other people. “Dans la vie, il faut s’appliquer à ce qu’on fait,” Pierre explains matter-of-factly. He does not have a hint of sanctimoniousness. He is who he is and does what he does, and that’s that. Even as he has had to put gargantuan energy into simply surviving, it is not all about him. “Mon

On the surface, we do not appear to be the most likely of bosom buddies. But Pierre remains one of the people in the world to whom I feel most akin. And he is a model: an exemplar of the will to triumph, to overcome obstacles, to revel in the glories of life and make safety and pleasure integral to the existence of others.

We come from different continents, were born in opposite circumstances, and, on the surface, could hardly be less alike. But from the day we met, it was clear that we shared something essential to our lifeblood. Since you are reading this magazine, you know exactly what it is. The passion for tennis as tennis—the sheer pleasures of the game—and the belief in tennis as a vehicle for human greatness.

Pierre is built like an American football player, heavy-set without being fat. He is black; his children are half-white, but Pierre is a hundred percent native African. When we initially met, he had dreadlocks and often wore a wool stocking cap—often even on days when to me it seemed hot out. He sports brightly-colored tennis clothes that you might expect on a basketball player. It is harder for me to describe myself—except to say that I am quite bald, relatively trim, blue-eyed, with my pale skin always reddened by the sun, and inclined to wear traditional tennis whites—since I still have so many of them that remain from the places where I have

played over the years and where they are requisite. Some people say I look slightly like Tom Okker, and when I had a mop of curls in the 1970s I was mistaken (off the court) for John McEnroe, but I play tennis no better than your average advanced intermediate player, addicted to the game but just never great.

When Pierre first agreed to give me those lessons back in 2002, we tried to do an hour twice a week. American pros compliment you on everything. If you miss the ball completely, they may suggest that you watch more closely, but then they assure you that your grip and swing were exactly right. If your toss hardly goes over your head, they gently allow that you should aim to make it higher, but, “Wow!,” the way you arch your back, and the fit of your Sergio Tacchini shirt, are glorious sights to behold. In places like Palm Beach and in bucolic resort hotels, you hear the pros acting as if, above all else, they are being paid to make their clients feel good about themselves.

Pierre was, from the start, gentle in manner, but he never looked quite satisfied with the way I executed his sparse but apt suggestions. I needed to hit the ball more in front of me. I had to follow through more consistently. I should speed up my footwork. If I rushed net, I had better volley with a real punch and not a swing. It was only after three months of tough training, no thought that I might be tiring during any of those intense lessons, no suggestion that I had done anything well, that he let out two words of praise. I had hit over a hundred forehands in a row over the net and within the lines on the opposite side. This garnered me a “Pas mal, Nicholas.” He said it almost taciturnly, but it was like winning a shining trophy. I remembered a moment in junior high school when I finally climbed the rope to the high gym ceiling; I became aware that the whole class had formed around the bottom, and when I practically slid down free-style, the ropes burning my legs, the gym teacher shook my hands and said “Good job.” The intellectual who always wanted to be a jock; the person who has published a fair number of books and done other things that look good on a c.v., but for whom nothing equals the sense of athletic accomplishment.

Some of us never outgrow the need for approval; Pierre’s pleasure in my new-found consistency meant the world to me. Pierre was and is a great teacher, a dedicated human being, someone who keeps his word about everything, a man with the courage of a titan and an ability to cope with difficulty and make situations that would kill most people into just another challenge he will surmount.



Early on, our personal connection strengthened over a sadness I well understood. One day, not so long after we met, Pierre told me that his beloved grandmother had died back in Cameroon. Here I cannot dissemble about the money factor. It became clear that Pierre, who was essentially alone in Paris, then sleeping in the office, lacked the funds either to buy an air ticket or to fund a funeral for which no one else would pay. I had a small bit of money left from my father’s estate. Dad has started life peniless, caddying thirty-six holes a day so that, as sunset approached, he could afford the greens fees to play nine himself. Dad and I had been together buying, first, my mother’s casket—she died at seventy—and, subsequently, his mother’s (she died a few years later, at ninety-four; Dad never told his own mother that Caroline, my mother, had died: “I didn’t want her to have the victory.” It seemed fitting that money from Dad should fund Pierre’s getting to a funeral in Cameroon and to giving his grandmother a casket and whatever else was needed so that she could have a decent funeral of the sort my father had funded for a wife he adored and a mother he liked far less. The point is: you take care of family.

After Pierre returned, our routine began again. I do not live in Paris all the time, but whenever I was there, and weather permitted, he gave me a lesson. He was the best sort of teacher—his words few but entirely apt—and anything he taught got reinforced with drilling, then more drilling, then more drilling. The lessons invariably ended with a set where this tournament champion could have reduced me to mincemeat but played me at just the right level so that, if I were at the top of my game, I might win some points, even a game or

two, but never a set. I found myself playing better tennis than I had ever before, and enjoying it totally. Approaching the age of sixty did not have to feel like a downward slide.



Pierre, meanwhile, had a son in Cameroon. He would often return to visit Chris, and the pictures he showed me were superb. They were in touch on the telephone all the time.

But, in 2014, when Chris reached the age of fifteen, he developed a mysterious illness. Pierre rushed to be at his son's side in Africa, and when the doctors in Cameroon were unable to get him better, he brought him back to Paris.

Three weeks later, the boy died in France.

This time, the grief-stricken Pierre had not only to organize and fund a funeral, but to take his son's body back to Cameroon. It was nice to be able to relieve some of the financial burden—you cannot deny the importance of money in human relationships, which is why I mention it—but a drop in the bucket given Pierre's suffering.

Then, the day after Chris's funeral, the boy's maternal grandmother reappeared. The police were with her. They were arresting Pierre for having taken Chris out of Cameroon and ultimately been responsible for his death in France.

Pierre, as always, knew how to fend for himself—miserable as it all was. The insult and prison itself were more than most human beings could have survived. Pierre had the street smarts to bribe a prison guard to allow him to keep his mobile phone. Miraculously, he had held on the fifteen Euros as well as the phone even when he had been stripped of all other possessions.

He was one of fifty men packed into a prison cell so tightly that they had to sleep standing. There were no toilets; all human needs had to be dealt with in public. But the cell phone enabled Pierre to call his lawyer and to call me. A flurry of action. One of Pierre's brothers brought him a baguette, which



Tennis is a great way for girls and boys to improve health and practice the values of sport.

© Pierre Otolo

he shared with others. By the time all those phone calls and wire transfers had succeeded in achieving our goals, and Pierre was released, he had become such a hero, uplifting the other prisoners, that they cried when he left.

A couple of years ago, on one of his return trips to Yaoundé, Chris's grandmother arrived from her village, a substantial distance away. She explained: "I made this long trip because I heard that you were in Cameroon. I have come to ask pardon. I was badly advised." She could hardly forgive herself not just for his ten days in prison but also for the



Pierre Otolo and Nick Weber in Paris

© Matthias Persson

cruelty of having accused him of being responsible for his son's death.

"Il n'y a pas de problème," he assured the remorseful woman in tears. Even before she came in, just knowing she would be arriving, he had forgiven her.

The visitor cried all the harder. Pierre simply assured her that she could always count on him. In his resolute, cheerful voice, he simply said they were still in the same family.

●

Life was on the up and up. But then, just two years ago, Pierre got word from Cameroon that his older brother, a soldier, and his sister, a teacher, had both been killed by Boko Haram in the north of the country.

He rushed back to Cameroon, and ended up returning to Paris with his brother's son, little Pierre, and his sister's daughter, Gloria. Axelle's splendid parents took the children in. Pierre raised money

for the kids' winter clothes and school lunches. The children were happy once they adjusted.

The misfortune did not let up, however. Little Pierre was hit and killed by an automobile when he left school. Anguish beyond anguish. Gloria had to adjust to feeling on her own. Big Pierre developed mysterious illnesses and ended up in long-term hospitalization, at first undiagnosed. He required surgery. Since then, he has been diagnosed with diabetes, forced to lose a lot of weight, give himself constant blood tests, take a massive amount of medicine. Only a year ago, there was a time when he looked so unwell that I wondered if he would make it.

But underlying the brutal hardships, Pierre has clung to his love for his family, his passion for sport, and now the wish to provide immeasurable service. He has stuck to the diet and exercise regimes, and is now nearly as healthy and vigorous as when we first met.

"J'ai pris une décision. J'étais en vacances au Cameroun." He saw children sleeping in the street.



Thread is a cultural center and artists's residency program located in Sinthian, a rural village in Tambacounda, the southeastern region of Senegal.

© Giovanni Hänninen / The Josef and Anni Albers Foundation

“Qu’est-ce qui se passe ? Pourquoi sont-ils là ?” He made a decision to do something.

This was back in Yaoundé. Pierre started with six or seven children, homeless ones who would collect and sell empty bottles for something to eat.

“On peut toujours trouver une solution, avec moyens ou sans moyens,” Pierre explains. He introduced the children to tennis. He gave them food. He found a place where they could play tennis three times a week. Yet, while the children were happy to go play tennis and have a meal, Pierre had no idea where they spent the night, except that it was basically in the gutter.



There was a man Pierre taught in Yaoundé who had a private tennis court at home. He let Pierre use the court for the kids. But then the man died, leaving the court to his son, who, after seeing that the kids had new rackets and balls, decided to charge him for their time on the court.

Now the joy of tennis is taking a great leap forward in Africa. Pierre Otolo has been the inspiration. Le Korsá, an approved n.g.o. in US and France, is building a court in one of the most poverty-stricken parts of Senegal. Next to the cultural center Thread, near the field where local children play football, there will be the first tennis court in the region; the nearest to it is about 400 kilometers away. One of the first teachers there will be Pierre Otolo; another will be the septuagenarian art historian who founded Le Korsá and wrote this article. Two years ago, Pierre sent some racquets and balls to the village doctor, and boys and girls were quickly hitting first-rate groundstrokes in the parking lot of a medical center, supported by Le Korsá. Whether one of them becomes the next Yannick Noah, or simply has a new pleasure in his or her life, the marvels of the court and the joy of taut strings hitting the ball will become part of life's experiences to people who never knew it before.

Le Kors, our organization that works in rural Africa, was able to help Pierre pay for a long term lease for the court. He persuaded the man that these were street kids. The children who sometimes walked four miles to get there were now able to play even more than the two hours every Monday, Wednesday, and Friday for which Pierre had initially paid for court time. Some children even came from the countryside.

Pierre decided that he had to find a way to take even better care of the children. He was with the kids from 8 in the morning to 7 at night. Kids became happy. They were “dans un cadre.” There were two girls who still lived at home, while the others still slept wherever they could, but everyone was welcome: “Il n’y a pas de problème.” This is always Pierre’s favorite expression: what he always says!

Most of the children Pierre is training at tennis do not have living parents, or do not know where their parents were. For a while, times remained tough. But then, with our help, Pierre rented them living space. He put a trainer in charge of rackets and balls. He started going to Cameroon every six months. A year ago, when he was still fighting his own illnesses, Pierre told me that the kids reminded him of himself. He became strong quickly. “Le moyen: c’est moi. Ce n’est pas l’argent, c’est la volonté.”

The children all began to make great progress. We are now completing construction of a dormitory that can house up to twenty of these homeless children who are learning tennis. Pierre is quick to point out that they don’t have to be champions of the world, but they need to develop the will to improve. When he started tennis at age fourteen, he never imagined that he would end up in France; tennis changed his life.

Forty children all in all are at his tennis academy. As usual, Pierre has had to battle to make things work, but he was up to the task. It took a lot of time, and many trips to Cameroon, to get the academy accepted as an official organization. For eight months, Pierre kept failing at his efforts to set up a requisite meeting with the authorities. After one two-month stay, he gave up; then, the day after he

returned to Axelle and family life back in Paris, he got a phone call asking him to have the meeting he had been seeking for all that time in Africa.

Pierre made the official on the other end of the telephone promise him that the meeting was on. He said to Axelle—this was before they were expecting their second child—“There is you. Our daughter. And then the association.” Two days after he arrived back in Paris, he was again on a plane to Cameroon. He had the meeting at the prefecture the following day.

Now he has people helping take care of those forty boys and girls in Yaoundé through his association “*Tennis et au-delà*” (tennisaudela.cf).

They all have places to stay, and square meals. When one fourteen year old girl in his care became pregnant, the father of the future child was killed in a street attack, and the staff in Yaoundé asked Pierre what to do, he replied, “Il n’y a pas de souci. Il n’y a pas de problème.” Any child in their care is like a member of the family.

Children who walked forty kilometers at night to escape Boko Haram are now learning tennis at Pierre’s Academy. The man who started as a ball boy has now become a tennis player who hits against Yannick Noah and Nick Bollettieri; but, above all, he is someone who uses his skill and his experience, and his immense good heart, *to give*.

Nothing ever makes this guy give up. Pierre Otolu lives his life the way that he rushes net. He is all there! He summons his energy where others would drop. And if once the purpose was to win a tournament match or two, now, when he is no longer garnering those trophies for himself, he is giving children not just food and shelter, but hope—through the sport that is so much more than a game. —|—

IMAGINEZ UN COURT DE TENNIS ICI.

Actuellement le court de tennis le plus proche se trouve à 400 km. Aidez-nous à construire un court de tennis dans la région de Tambacounda au Sénégal.



WWW.LAMKO.INFO

PURE DRIVE VS

PURE
DRIVE VS
ABSOLUTE POWER
LEGENDARY PRECISION*

La Pure Drive VS intègre un plus petit tamis, une section plus fine et une rigidité moindre pour les joueurs experts cherchant toujours plus de précision sur des frappes puissantes.

Quoi de plus beau qu'une vie menée avec le souffle singulier que procure l'énergie de la passion? Cette énergie, Guy Forget s'en nourrit depuis des années: lorsqu'il arpentait les courts, sa raquette à la main gauche, élégante, il avait déjà en lui la passion de son sport; lorsqu'il se balade, aujourd'hui, dans les allées d'un Roland-Garros en métamorphose ou, à l'automne, dans les travées de l'AccorHotels Arena, il l'a conservée, cette passion si profondément ancrée en lui. Entretien avec le directeur de Roland-Garros et du Rolex Paris Masters, toujours aussi disponible, chaleureux et intarissable lorsqu'il s'agit de parler de tennis.

MONSIEUR GUY FORGET

Par Rémi Capber

© FFT



Courts: Quelles sont les nouveautés à attendre pour cette édition 2019 de Roland-Garros ?

Guy Forget: Les travaux suivent leur cours, mais cette année va déjà marquer une importante évolution. Parmi les grandes nouveautés, il y aura évidemment le nouveau court Simonne-Mathieu, la livraison du Philippe-Chatrier... Le court n°1 sera également là pour la toute dernière fois, aux côtés du Chatrier et du Suzanne-Lenglen. Le toit du Chatrier, quant à lui, fait partie de la deuxième phase des travaux. Nous sommes très heureux de proposer ces nouveaux courts, c'est un énorme changement pour le public. L'accueil et l'hospitalité sont une de nos grandes forces, mais nous essayons de nous améliorer en permanence dans ce secteur. Il faut que nous restions disponibles et que nous accueillions nos populations dans des conditions optimales. Ne pas changer ce qui marchait bien, mais améliorer tout ce qui peut l'être!

C: Ces travaux étaient nécessaires, mais n'arrivent-ils pas trop tard? Le toit ne sera pas exploitable avant 2021.

G.F.: Nous les avons commencés il y a plusieurs années déjà, car nous étions dans une logique de modernisation. Il nous fallait amender la qualité d'accueil pour les joueurs, les partenaires, le public... Le tout en demeurant sur notre site historique, plus exigu que ne le sont ceux des autres tournois du Grand Chelem. C'est un choix fort, dont nous sommes tous très fiers, qui participe à l'histoire du tournoi, mais qui implique de résoudre d'évidentes problématiques. Nous nous y sommes attelés, en sachant très bien que nous ne pourrions pas tout faire d'un coup. Alors, chaque année, entre les éditions, nous avons travaillé à notre métamorphose progressive, avec la reconstruction totale de ce site historique. Et, en 2021, avec le toit du Chatrier et la mise en place des sessions de soirée, nous aborderons une nouvelle étape qui générera de belles perspectives. Donc non, ces travaux n'arrivent pas trop tard: ils se font au fur et à mesure, mais ils se font – et c'est bien l'essentiel.

C: N'avez-vous pas eu peur de voir Roland-Garros déclassé, dépassé par d'autres tournois qui ont le vent en poupe?

G.F.: Vous savez, les tournois du Grand Chelem font partie des rendez-vous incontournables du calendrier. Incontournables, j'insiste! Ce sont ceux dans lesquels les joueurs veulent briller, les épreuves les plus prestigieuses de l'année... À mon sens, ils sont inattaquables. Et c'est en s'appuyant sur son succès que chaque tournoi essaie de progresser chaque année.

C: On a parfois le sentiment que cette progression passe avant tout par l'augmentation des chiffres du *prize-money*.

G.F.: Non, mais quand les chiffres sont bons, comme c'est le cas depuis plusieurs années, nous faisons évoluer les dotations de bonne grâce! C'est une composante importante de la vie des joueurs, au même titre que la façon dont nous pouvons les accueillir, les infrastructures que nous mettons à leur disposition... Cela étant dit, nous avons aussi nos limites. Et, le jour où la contribution des diffuseurs sera un peu moins élevée, nous serons obligés de nous limiter. Mais je vous rassure, cela se passe très bien en ce moment (rires), nous ne pouvons qu'être optimistes!

C: Daniel Chausse, vice-président de la FFT en charge de la francophonie, du juridique et du nouveau stade, nous le disait (voir page 74): « Roland-Garros est beaucoup plus qu'un tournoi; c'est un style, un esprit, une griffe... »

G.F.: Oh que oui! Moi, je suis venu enfant à Roland-Garros, comme beaucoup d'autres, et c'était déjà un lieu culte. On y allait et on y va encore comme en pèlerinage. Tous les jeunes qui ont suivi le tennis en ont fait l'expérience quand ils ont pénétré dans ce stade... C'est un lieu chargé d'histoire, qui me prend littéralement aux tripes. Mais qui fait aussi rêver des milliers et des milliers de jeunes, des gens du monde entier... C'est un atout essentiel pour les tournois du Grand Chelem: ils génèrent des vocations de joueurs et participent à la création des champions de demain qui auront, à leur tour, le désir de briller dans ces épreuves. Il s'agit d'un modèle véritablement vertueux!

C: La création de clubs labellisés Roland-Garros sur tous les continents va dans ce sens? Une façon d'universaliser votre tournoi



© Antoine Couvercelle

et d'en répandre le parfum un peu partout dans le monde ?

G.F. : Oui, c'est une initiative qui va nourrir la légende de Roland-Garros. Il y a des continents dont le potentiel est à exploiter, des jeunes à aller chercher, qui pourront un jour jouer sur nos terres et porter les couleurs de leur pays... La terre battue est une surface vivante, unique en son genre. Et, pour bien l'appréhender, il faut s'entraîner à la maîtriser. Cela implique d'œuvrer, si je puis dire, à sa diffusion, à la création de clubs terriens qualifiés. On aimerait voir un Chinois ou un Africain gagner chez nous, mais cela demande un apprentissage dès le plus jeune âge. Surtout, nous voulons faire vivre notre tournoi beaucoup plus que trois semaines par an à Paris : tout au long de l'année, sur tous les continents !

C : Le prestige d'un tournoi passe aussi par ses partenariats. Cette année, c'est notamment Rolex qui vous a rejoint et qui poursuit ses investissements dans le tennis.

G.F. : Nous avons la chance d'avoir des z nouveaux et anciens qui ont contribué à faire grandir

la marque et la magie de Roland-Garros. C'est un vrai privilège et nous en sommes conscients ! Les marques sont intéressées à l'idée de s'associer à notre démarche : avec tous les travaux que nous avons mis en œuvre, les perspectives sont convaincantes. C'est important, notre modèle économique en dépend. Face à la demande, nous avons la possibilité de faire des arbitrages, de continuer l'aventure avec des gens motivés et ambitieux.

C : Quand on évoque Roland-Garros, on a souvent des images fortes en tête : l'ocre, la beauté parisienne, une certaine approche artistique... C'est une réalité ou un simple storytelling ?

G.F. : Lorsque vous accueillez sur votre site, à Paris, des dizaines de joueurs, leur famille, les médias, des milliers d'étrangers, vous êtes forcément imprégné de l'esprit d'une des plus belles villes du monde. Paris est un écrin formidable, une ville d'art qui les fait rêver, et cela contribue à notre prestige. Tout comme le fait de rester sur notre site historique, à l'image de Wimbledon : les gens se rendent porte d'Auteuil pour respirer la légende

de ce tournoi, vivre de l'intérieur une épreuve mythique, presque en recueillement. Quand on arpente les allées, on sent cette magie...

C: Les journalistes glosent souvent sur la dimension artistique du tennis: on parle de l'esthétique federienne, de la dramaturgie nadaliennne... En tant qu'ancien joueur, cela vous paraît absurde?

G.F.: Bien au contraire, cela me parle beaucoup. Pourquoi fait-on du sport? Parce qu'on a vécu des émotions en regardant des chocs, des champions qui imposent leur volonté à l'autre, qui créent cette dramaturgie sur le court. Il y a le gentil, le méchant, le feu, la glace, Borg, McEnroe... Cela contribue à nous faire rêver. Et c'est la grande force du tennis: ce côté magique, émotionnel, très fort.

Il se passe toujours quelque chose sur un terrain de tennis et cela vous laisse des souvenirs impérissables, qui bercent ensuite votre vie au quotidien.

Et je trouve que c'est encore plus prégnant à Roland-Garros. C'est un site à l'esthétique puissante, magnifique par son architecture, ses ornements floraux... C'est vraiment un bel endroit, où l'on voit des joueurs extraordinaires. Certains admirent la fluidité de Roger (Federer), toujours aussi efficace à 37 ans passés, d'autres vont venir voir la force brute de Nadal ou le jeu plus fantasque et créatif de Monfils... Cela participe au suc-

cès du tournoi: on sait qu'il va s'y passer quelque chose et on pénètre dans le stade des étoiles plein les yeux, en se disant: « Je vais vibrer. »

C: Je suppose que vous en avez vécu, vous aussi, des émotions... comme n'importe quel fan!

G.F.: Évidemment! La première fois que je suis allé à Roland-Garros, c'était mon CTR (ndlr: Conseiller Technique Régional) de Ligue qui m'y avait emmené. J'ai le souvenir d'avoir franchi les portes d'un lieu sacré! Je me rappelle l'état dans lequel j'étais quand j'ai monté les marches du court central (rires)... Je pouvais me balader, m'asseoir

où je voulais. Je regardais d'un œil admiratif ces joueurs qui glissaient, qui mettaient des effets incroyables... À l'époque, les bancs étaient en béton et il faisait très chaud ce jour-là, alors j'alternais: j'allais me mettre un peu à l'ombre, puis je retournais en tribune. Cela jouait sur tous les courts et, si l'ambiance était plus intimiste, il y avait une effervescence... Un peu plus tard, je suis revenu dans le stade pour jouer les championnats de France chez les jeunes. Voir ce lieu mythique vide, ces grands courts, leur autre vie en dehors du tournoi, j'en garde aussi un souvenir formidable.

C: Vous parlez d'émotion... Quand on est joueur, on comprend cette émotion qu'on provoque chez les fans ou cela paraît un peu fou?

G.F.: Je pense que les joueurs sont assez conscients de ce privilège, oui. Ils ont tous rêvé, plus jeunes, de jouer Roland-Garros et ont eux aussi ressenti ces émotions dont ils sont désormais l'origine. Ils ont appris le tennis, puis ont joué de plus en plus jusqu'à devenir des virtuoses de la raquette... À Roland-Garros, nous avons un vrai public d'aficionados, des fans qui viennent au bord du terrain pour vivre une émotion – et le joueur utilise cette énergie incroyable. Personnellement, quand j'étais sur le court, j'ai toujours senti le public derrière ou contre moi. J'ai toujours eu en tête ce qu'il représentait, lorsqu'il pouvait m'être un atout comme lorsqu'il était plus pénible à supporter. On arrive à l'occulter parfois, mais on la sent, cette espèce de force qui est là, qui respire à nos côtés, qui a vite fait de nous encenser, de nous siffler... Moi, j'ai très souvent quitté ce jeu frustré. Cela fait partie de la vie d'un joueur professionnel et cela oblige à se remettre en question. Vous jouez bien un jour: le public vient voir si vous êtes aussi fort le lendemain... Et, si vous ne l'êtes pas, il repart déçu. Le joueur a toujours un sentiment de devoir vis-à-vis du public.

La première fois que je suis allé à Roland-Garros, j'ai le souvenir d'avoir franchi les portes d'un lieu sacré!

Pourquoi fait-on du sport? Parce qu'on a vécu des émotions en regardant des champions qui créent cette dramaturgie sur le court.

C: Certains ont tout de même une relation très particulière avec le public, on le voit régulièrement avec Nick Kyrgios.

G.F.: Qu'on parle de vous en bien ou en mal, au moins, on parle de vous. C'est sûrement ce que doit se dire Nick. Tout ce qui contribue à vivre des émotions me semble positif, dans les limites du raisonnable. Le rôle de *bad boy*, il le revendique, il en est peut-être fier. Une chose est sûre, c'est un joueur qui ne laisse pas insensible. Il gère la foule hostile à sa façon... McEnroe s'en nourrissait, lui aussi, il transformait l'hostilité palpable en énergie positive, en motivation.

C: C'est le genre de joueurs dont on se rappelle à la fin de leur carrière...

G.F.: Forcément, cela fait parler du tennis, de notre sport... On va dans un stade pour voir le gentil contre le méchant, pour voir quelque chose se passer sur le court. Les confrontations entre Connors et McEnroe, c'était parfois terrible! Pour moi, la limite se situe dans la combativité. Je vais être bien plus dérangé par un joueur qui baisse les bras que par un type qui s'engueule avec le public ou avec son adversaire.

C: Parmi les nouveautés de cette édition 2019 de Roland-Garros, il y a normalement le retour de Roger Federer: c'est une satisfaction de le voir enfin revenir après quatre ans d'attente?

G.F.: À titre personnel, oui, je suis ravi qu'il participe à notre tournoi cette année. Il y avait des milliers de fans frustrés en France, ces derniers temps. C'est une bonne nouvelle pour le tournoi et pour lui également: s'il n'est pas venu les années précédentes, c'est peut-être parce qu'il ne se sentait pas prêt, physiquement, à encaisser des matches en cinq sets sur terre battue. Ce qui me fait surtout plaisir, c'est qu'il évoque toujours son titre à Roland-Garros lorsqu'il s'agit de parler de ses victoires les plus marquantes. Cela montre à quel point cela a été dur, pour lui, de gagner ici et à quel point c'était fort. Je pense qu'il aura toujours un rapport très particulier avec notre tournoi. On imagine quel effort, quelle frustration, quelle dureté et quel degré d'attente ce titre a dû représenter...

C: C'est la fin d'une ère qui se profile doucement avec les joueurs marquants de ces quinze dernières années qui se rapprochent peu à peu de la fin, mais aussi des réformes importantes, celle de la Coupe Davis, celle du circuit secondaire... Êtes-vous inquiet ou impatient de voir ce que l'avenir nous réserve?

G.F.: J'ai beaucoup de curiosité: la nouvelle génération est déjà là, elle pointe le bout de son nez. Savoir lequel de ces jeunes sera le prochain à monter sur la plus haute marche... On se pose la question! Je crois qu'on a eu beaucoup de chance de voir Nadal, Federer, Djokovic et Murray jouer en même temps, gagner tous ces Grands Chelems. C'est prodigieux. Et on assiste déjà à un choc des générations passionnants!

C: Le passage de témoin risque tout de même d'être difficile à gérer pour ces jeunes?

G.F.: Honnêtement, je ne suis pas inquiet. Lorsque Roger Federer a gagné Wimbledon pour la première fois, on avait les mêmes questionnements qu'aujourd'hui. Il était en train de détrôner Hewitt, mais les gens se demandaient déjà s'ils n'allaient pas vivre une période creuse: on évoquait avant tout l'absence ou la fin de carrière de Sampras, Courier, Agassi... quinze ans plus tard, on se dit qu'on a vécu une époque incroyable. Souvenons-nous du regard que l'on portait et des questions que l'on se posait il y a quinze ans: si Thiem gagne à Roland-Garros et Zverev à l'US Open, on aura droit aux mêmes réflexions. L'histoire n'est qu'un éternel recommencement (rires)!

C: Cela chagrine un peu le directeur de tournoi que vous êtes de constater à quel point les joueurs font parfois la pluie et le beau temps sur le circuit?

G.F.: La seule chose qui m'importe, c'est le tennis. Comment le tennis va être perçu par nos fans, par les médias... À partir du moment où les gens ne comprennent plus le circuit, ce qui s'y passe, où les articles négatifs se multiplient, on a des raisons de s'inquiéter. On demande aux joueurs de participer aux tournois et de véhiculer des émotions, aux organisateurs de créer des tournois cohérents et qualitatifs et aux dirigeants de diriger. Ce qui me dérange, c'est lorsqu'il y a amalgame

Être joueur,
ce n'est pas
être direc-
teur ou
promoteur ;
il faut que
chacun reste
à sa place.

entre les métiers. Être joueur, ce n'est pas être directeur ou promoteur. Il faut que chacun reste à sa place afin de créer un calendrier d'épreuves efficace. On doit tous collaborer.

Depuis vingt-cinq ans, l'ATP a quand même réalisé un travail remarquable. Lorsqu'on voit l'évolution des tournois, des *prize-money*, l'accueil des joueurs... Que de progrès, que de belles évolutions!

Et qu'est-ce que j'aimerais avoir 20 ans aujourd'hui (rires)! Je lis parfois des déclarations de joueurs qui ne sont pas satisfaits, qui voient les choses en noir... Alors je leur dis, aux garçons, que c'est au contraire formidable, qu'ils doivent en profiter! Il faut qu'ils se fassent entendre, certes, et je pense notamment à la Coupe Davis: j'aurais aimé qu'ils soient plus nombreux à prendre le taureau par les cornes. Quand on entend, aujourd'hui, certains d'entre eux s'étonner, s'insurger... Il y avait sûrement quelque chose à faire en amont. Mais on a la chance d'avoir un sport médiatique qui se porte bien, des champions qui gagnent les plus grands titres... Les voyants sont au vert!

C: Du côté français également? Certains s'inquiètent de la relève tricolore alors que Tsonga, Gasquet, Monfilis ou Simon se rapprochent de la fin de carrière.

G.F.: On a vécu une période incroyablement faste avec des joueurs dans le top 10 et une belle constance dans les performances. Mais je ne me fais pas de souci: nous avons des jeunes qui jouent bien, qui brilleront et qui, un jour, je l'espère, pourront gagner Roland-Garros. La Fédération et la Direction Technique Nationale travaillent d'arrache-pied pour les aider à développer leur potentiel. Cela dit, il ne faut pas tout mélanger: une fédération a pour devoir d'aider les jeunes joueurs à grandir. Mais la victoire d'un de ses joueurs en Grand Chelem n'est pas vraiment de son ressort. L'accompagnement jusqu'au top 100, oui. Mais la suite, non, cela ne s'apprend pas. Penser que c'est

une formation ou une méthode qui va faire un vainqueur de Grand Chelem, c'est faire insulte à l'inné, à la magie d'un joueur, à ce qu'il a au plus profond de ses tripes. Est-ce que le système suisse est plus performant que le système français? Je ne crois pas qu'on puisse l'affirmer. Ces garçons qui gagnent des tournois majeurs, que nos joueurs battaient parfois chez les juniors, ont un supplément d'âme qui leur est propre. Ce sont des gens qui savent s'entourer, faire évoluer leur structure, qui ont souvent des bases familiales très solides. Cela demande de l'honnêteté et une recherche de perfection permanente. Nous allons avoir un garçon de ce genre, j'en suis convaincu!

C: Quel regard jetez-vous sur votre parcours? De joueur à directeur, en passant par le capitaine en Coupe Davis... On peut dire que vous avez réussi votre reconversion!

G.F.: Mon premier sentiment, c'est que j'ai eu beaucoup, beaucoup de chance. Et que c'est un privilège énorme d'avoir pu vivre d'un sport qui était ma passion, qui m'a transmis des émotions formidables et qui m'a permis de me réaliser en tant qu'homme. Je dois tellement à mon sport... Aujourd'hui encore, je continue de côtoyer des gens extraordinaires, je fais des rencontres, je vis ma passion au quotidien. Je parle de tennis, j'essaie d'avoir des idées... Quand je suis à Roland-Garros, on évoque le futur du tournoi; quand je vais sur d'autres épreuves, je rencontre des gens de l'ATP pour travailler à l'évolution de notre sport.

C: Quelle est la suite? Quand on a fait autant de choses, cela ne doit pas être facile de penser à l'avenir...

G.F.: Tout a passé tellement vite! Cela me file parfois le bourdon d'y penser (rires) et c'est aussi pour cela que j'essaie de vivre à fond le moment présent. Ma carrière de joueur est passée à une vitesse incroyable, celle de capitaine aussi... Je vais peut-être me retrouver avec ma canne et mon chapeau avant d'avoir eu le temps de m'en rendre compte! Alors, non, je ne veux pas encore penser à l'avenir. C'est encore loin... mais cela arrivera vite! —



RETROUVEZ

L'ESSENTIEL !



**La terre battue
plus vraie que nature !**

SURFACES TENNIS © **RÉSINES**, TERRES ARTIFICIELLES

PADELS - EQUIPEMENTS DE TERRAIN

SLAMCOURT - tél : 06 79 79 70 00 ou 06 50 43 39 12

 **FRANCE**

 **BELGIQUE**

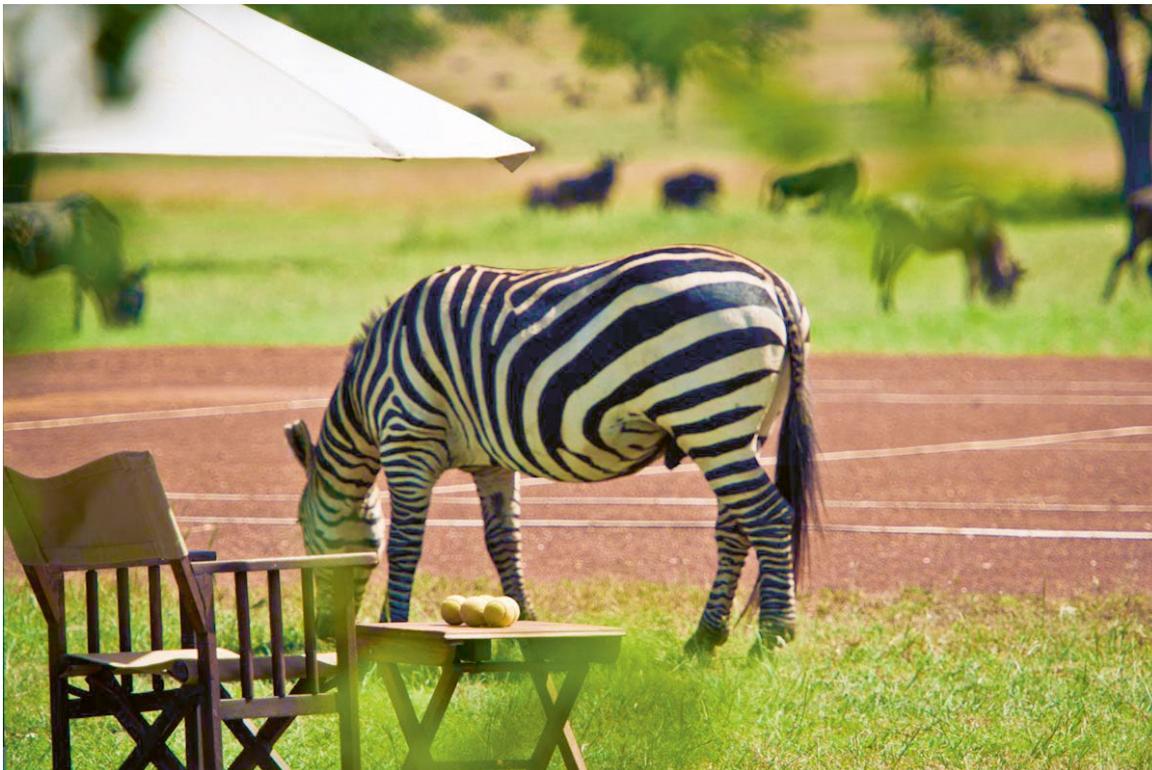
 **LUXEMBOURG**

email : infos@slamcourt-surfaces.com
www.slamcourt-surfaces.com



« À gauche de la chaise, Albert Camus... »

Par Rémi Capber



© singita.com

«*J'ai une patrie, la langue française.*» Ces mots évoquent peut-être quelques lointains souvenirs... Des bancs d'école un peu râpés, les chewing-gums collés sous les pupitres. L'odeur du Lagarde et Michard, qui n'a jamais chatouillé les narines des plus jeunes; celle des Bled élimés, tachés d'encre, de blanco, d'effaceur en fin de vie. Oui, ces mots d'Albert Camus ont résonné dans nombre de salles de classe. Peut-être les a-t-on oubliés... Mais ils inspirent encore, près de 60 ans après la sortie des *Carnets* posthumes de Camus des presses de Gallimard.

Ce sont d'ailleurs ces mots que Daniel Chausse, vice-président en charge, notamment, de la francophonie à la Fédération française de tennis, invoque lorsqu'il s'agit de définir les fondamentaux d'un ambitieux projet: fédérer le monde francophone du tennis, grâce à une association internationale et une académie installée en Afrique. «*Au bénéfice de nos jeunes élites*», détaille-t-il sur le site de la FFT, et «*pour mieux exister dans un monde dominé par la communauté anglophone*». Quelques termes bien choisis qui révèlent tout de go des enjeux transversaux: politiques, économiques, sportifs, mais aussi humanistes.

«*La Francophonie est porteuse de messages universels*»

Pour bien comprendre ce projet, encore faut-il cerner ce qu'on appelle francophonie. Un mot pas loin d'être sentencieux, lourd d'une sémantique pesante, charriant des merveilles sociales et culturelles dans le sillon d'une histoire coloniale difficile. Un mot que forgea Onésime Reclus, un géographe du XIX^e siècle, qui ferait, aujourd'hui, hurler tant par ses favoris anarchiques que par son impérialisme colonial. Mais pour qui les langues étaient aussi les racines mêmes des civilisations et de leurs relations. «*Subst. fém. Communauté de langue des pays francophone*»: telle est la francophonie ou son institution, la Francophonie et son F capital, clame le *Larousse* entre les mots «*francophone*» et «*franco-provençal*».

*«*La Francophonie est à la fois un concept et un espace habité par ceux qui ont le français en partage. Mais elle est aussi une manière**

d'appréhender, de comprendre, d'écouter, de communiquer, d'agir; bref, un comportement, un humanisme. Elle est plus encore un outil de communication interculturelle et le seul espace fédérateur de ceux qui veulent reconnaître, accepter et valoriser les différences. [...] Elle est plurielle, généreuse, respectueuse des autres et porteuse de messages universels.»

Jacques Barrat, géographe, *Géopolitique de la Francophonie*

Cette francophonie, c'est celle de *Courts*, qui attache autant d'importance à la petite balle jaune qu'aux mots qui la racontent. C'est aussi celle de la FFT qui lancera donc, en juin prochain... la première Association des fédérations francophones de tennis, l'AFFT. «*Une structure commune*», explique Daniel Chausse, qui néanmoins ne suffit pas et a besoin «*d'une maison commune*». «*Cette maison, ce sera une académie francophone de tennis qui devrait se trouver au Sénégal et qui pourrait avoir une antenne au Bénin.*»

Renforcer l'influence du monde francophone dans les instances internationales

Pourquoi? Pourquoi s'intéresser à la francophonie à l'ère du *franglais*, des infidélités à Molière et des *calls* à Shakespeare? «*Je vois plusieurs raisons*», explique le vice-président. «*L'une d'entre elles est politique. Il s'agit de plus compter dans les instances internationales, dominées par la communauté anglophone qui peut se targuer d'avoir trois des quatre tournois du Grand Chelem et une langue universelle. Renforcer l'influence de la francophonie, non pas en opposition, mais en apposition au monde anglophone, afin d'enrichir et de renforcer notre fédération internationale.*» Et ce n'est pas un enjeu à négliger à l'heure actuelle, tandis que le monde du tennis traverse une zone de turbulences prononcées, où soufflent les vents d'intérêts divergents.

Exporter et développer la marque Roland-Garros

«*Autre raison: l'économie. Roland-Garros représente 90% du budget de la FFT*», continue Daniel Chausse. «*En soutenant ce tournoi à l'international, nous soutenons le tennis de base. Nous avons intérêt à exporter plus fortement la marque Roland-Garros*

dans des pays qui sont en demande. En somme, enrichir la marque et, par un ruissellement naturel, soutenir le tennis à tous les niveaux jusqu'à celui du club.» C'est aussi un moyen de faire évoluer l'image élitiste du tennis dans l'Hexagone: les collectivités locales doivent avoir envie de soutenir ce sport en France et cela passe par une image plus populaire. « Ce sont ces collectivités qui permettent, très souvent, aux jeunes et aux moins jeunes de jouer sur des courts qui leur appartiennent et dont elles confient la gestion à des associations sportives. Et elles sont sensibles à l'image d'un tennis moins élitiste. »

« Le tennis n'est pas une fin en soi »

La dernière raison nous fait remonter le cours des ans, aux sources mêmes de la francophonie, perdues entre Camus et Reclus sur les rayonnages poussiéreux de nos bibliothèques. Cette francophonie qui touche à l'homme et à son développement. C'est, comme le confirme Daniel Chausse, « une raison humaniste ». « Le tennis n'est pas une fin en soi, c'est un prétexte pour faire avancer la cause sociale et humaniste dans un continent d'une richesse humaine inouïe avec lequel on partage une langue commune, ainsi qu'une histoire parfois malheureuse. »

Trois raisons dévoilant une genèse aux préoccupations transversales: « Notre communauté est en plein développement démographique et l'on comptera un milliard de locuteurs francophones dans quelques décennies. Le tennis francophone se devait de réfléchir aux façons d'accompagner cette évolution, notamment en Afrique subsaharienne. » Si le tennis s'y développe, l'AFFT prendra du poids, Roland-Garros poursuivra son expansion... et le tennis lui-même en sortira grandi. « Il suffit de vous rendre en Afrique pour constater qu'il y a une foultitude d'enfants qui ne demandent qu'à jouer. Mettez leur une raquette dans les mains, vous verrez! »

« L'identité est profondément liée à la langue, et vice versa. [...] On sait que c'est d'être formulées et dites que les choses prennent corps. [...] C'est avec des mots que se fait l'homme et c'est avec de l'homme que se fait la langue. Il faut y ajouter que langue n'est pas langue seulement, qu'elle n'est pas exclusivement

nominative, qu'elle est aussi syntaxe, c'est-à-dire logique, et allégorie, c'est-à-dire philosophie, ontologie, métaphysique. [...] Le français, grande langue internationale ouverte à toutes les directions de la rose des vents, a un rôle déterminant à jouer pour ces pays qu'elle aide à mieux respirer. »

Salah Stetié, écrivain, intervention à l'université de Balamand (Liban), avril 2007.

La création d'une Association des fédérations francophones de tennis...

Les paroles ne sont belles que lorsqu'elles sont en cohérence avec les actes. La FFT va donc concrétiser son projet d'AFFT afin de fédérer, dans son sillage, les fédérations francophones. « *L'union fait la force* », affirme Daniel Chausse. « *L'AFFT, c'est l'union de structures qui sont à des niveaux de développement différents: la France, la Belgique, la Suisse, le Québec, le Sénégal, le Bénin, le Gabon... Le fait que nous soyons tous regroupés au sein d'une même association permet d'ouvrir plus grand les portes.* » Ce n'est pas un exposé aride ou éthéré, c'est une réalité: « *Il est plus facile de s'adresser aux pouvoirs politique et économique, qui peuvent soutenir et accorder des aides, lorsqu'on est collectivement organisés.* » Dans le monde du tennis francophone africain, le besoin en financement est tellement important qu'il fallait une structure légitime et rassurante. « *Il faut aller chercher les soutiens pour financer les équipements, la formation des cadres administratifs et sportifs, structurer les clubs afin de leur permettre d'accueillir du tennis loisir et de compétition.* » C'est le rôle de l'AFFT.

... doublée d'une académie internationale, implantée au Sénégal

Ça le sera aussi de l'académie francophone de tennis. Implantée à Diamniadio, une ville nouvelle au Sénégal, située à 30 kilomètres de Dakar, elle constituera cette fameuse « maison commune » à la communauté francophone. « *Cette académie accueillera un club créé de toute pièce, labellisé Roland-Garros.* » Un label qui récompense des clubs répondant à plusieurs conditions: qu'ils soient nantis de courts en terre battue; qu'ils soient structurés avec des dirigeants, des bénévoles, des



© singita.com

salariés permanents; qu'ils possèdent une école de tennis permettant d'apprendre et de s'améliorer; qu'ils aient, si possible, un club-house; et qu'ils puissent dispenser des formations académiques à leurs membres, à travers une plateforme numérique éducative mise à disposition.

Installée dans ce club de Diamniadio, l'académie remplira de nombreuses missions. « Elle accueillera les jeunes élites du tennis francophone », développe le vice-président. « Les joueurs francophones de tous les continents viendront faire des stages collectifs dans cette académie. » De quoi leur

permettre de rencontrer des cultures différentes et de tirer le meilleur du cosmopolitisme. « Vous aurez, par exemple, des Français techniquement intéressants, qui ont besoin d'être dotés d'un mental plus affirmé. Et des jeunes Sénégalais ou Gabonais qui, eux, ont un mental à toute épreuve, une volonté sans limite, mais une technique parfois moins précise. »

L'académie sera également dédiée à la formation de cadres administratifs et sportifs. « Il n'y aura pas de développement du tennis en Afrique sans clubs. Mais il faut que ces clubs fonctionnent – et

cela passe par les cadres. Des dirigeants avec les compétences nécessaires, mais aussi des entraîneurs, des arbitres... Ces gens-là doivent avoir un lieu de formation au plus près du terrain.» Enfin, cette académie doit être « adossée à un sport-études tennis. C'est fondamental pour la création de cette élite tennistique africaine qui passe tant par la formation sportive que par l'éducation linguistique, civique... On l'a déjà fait pour le football et ça marche bien. Il n'y a pas de raisons que ça ne fonctionne pas pour le tennis! »

La création de clubs Roland-Garros et la diffusion d'un savoir-faire

Évidemment, une académie seule ne saurait être à l'origine du succès du tennis africain. Elle est un point de départ, qui doit ensuite être soutenu par la création de clubs labellisés Roland-Garros un peu partout en Afrique subsaharienne. Des clubs qui auront la responsabilité du développement du tennis dans les villes où ils sont situés et qui devront répondre aux critères définis plus haut. Tout doit être fait pour créer les conditions dans lesquelles une élite africaine verrait le jour et qui profiteraient à tous. « *À ce titre, l'AFFT sera là pour soutenir les clubs, les fédérations dans leurs démarches pour trouver des moyens financiers et une légitimité auprès du politique.* »

« *L'idée n'est pas de donner de l'argent* », conclut Daniel Chausse, « *mais d'apporter du savoir-faire* ». « *Le savoir-faire dans la formation, le repérage des jeunes Africains à haut potentiel, la terre battue... Aider à créer des tournois afin que ces jeunes puissent se confronter à ce qui se fait de meilleur sur le continent, mais aussi permettre aux joueurs d'obtenir des visas plus facilement pour les disputer – grâce à l'appui de l'AFFT. Mettre en place des projets avec les pépites repérées, discuter avec les familles... De toute façon, il y a une évidence: un territoire structuré, avec une académie, des clubs*

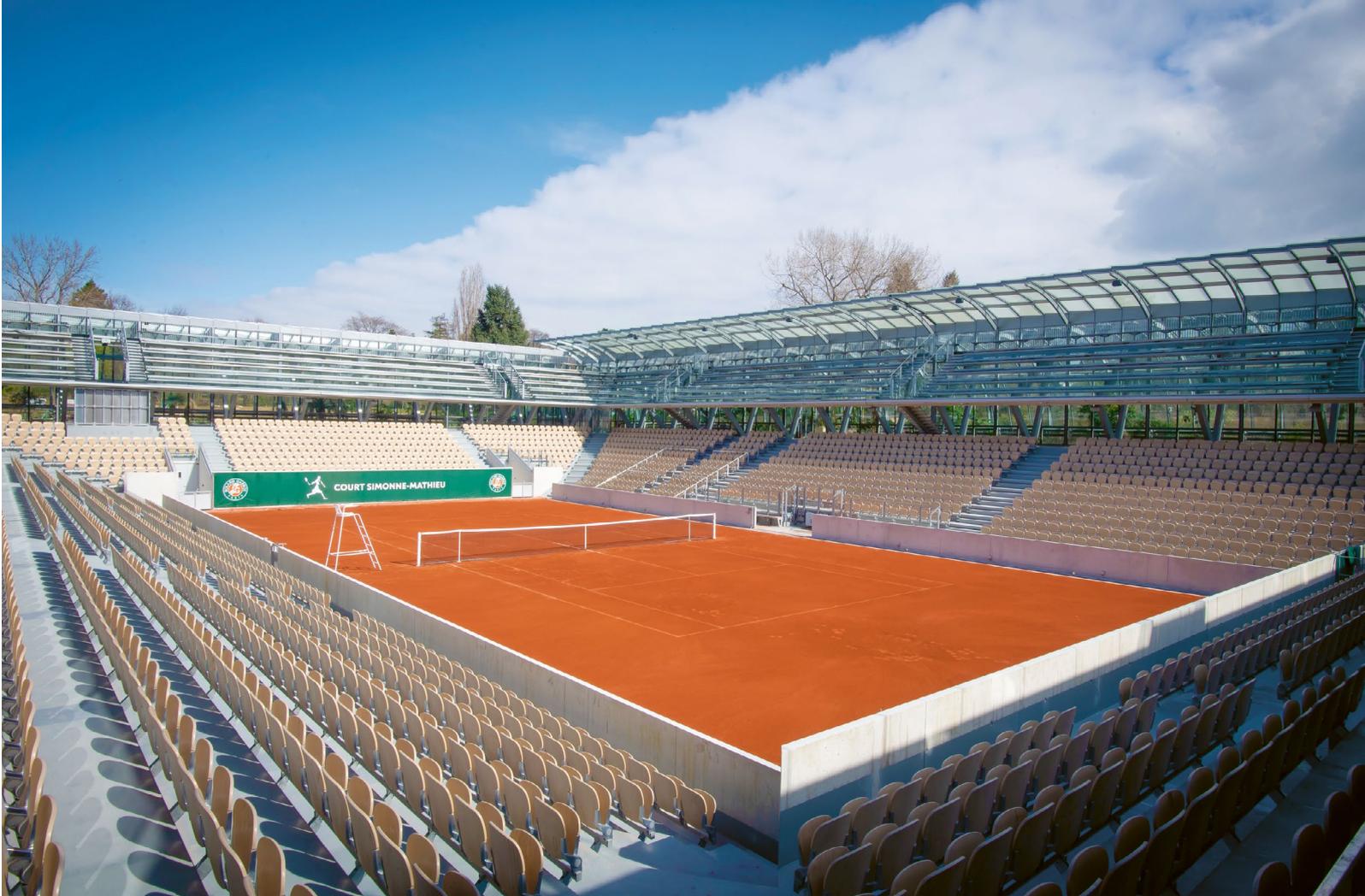
organisés et des cadres performants entre dans un cercle vertueux. Un cercle qui permettra la création de compétitions et l'émergence des talents. »

Un Africain vainqueur à Roland-Garros dans dix ans ?

Et qui amènera un jeune Africain à soulever, dans dix ans, la coupe Suzanne-Lenglen ou celle des Mousquetaires? Daniel Chausse y croit. Si tout est à construire, le potentiel africain paraît énorme. On ne recensait encore que 13 000 courts sur l'ensemble du continent il y a cinq ans, pour 1,3 million de pratiquants occasionnels ou réguliers... Mais c'est toute la force de la francophonie: faire converger les intérêts – du rayonnement économique d'un sport au poids politique d'une institution, en passant par l'exportation d'une marque, Roland-Garros, et la création de synergies entre fédérations.

Il y a la Suisse, son PNB de 558 milliards de dollars, ses 600 000 pratiquants, ses 900 clubs ou centres et « son » Roger Federer... Mais aussi le Burundi, ses 8,4 milliards de dollars de PNB, et ses quelques jeunes prometteurs qui, pour le moment, se dépatouillent comme ils peuvent. Sada Nahimana, par exemple, 17 ans, 35^e mondiale chez les Juniors, qui dressait ce constat en marge des jeux Olympiques de la jeunesse: « *Le tennis n'est pas populaire dans mon pays et il n'y a pas grand monde qui y joue. Nous n'avons qu'un seul grand club de tennis, l'Entente Sportive, à Bujumbura. Il y en a d'autres dans d'autres villes et des courts dans certains hôtels, mais c'est le seul qui soit vraiment important.* »

Ces deux pays ont la langue en commun. La seule patrie d'Albert Camus, et celle de tous les passionnés impliqués dans ce projet. « *L'ambition est grande, mais les besoins le sont au moins autant. Tout comme notre volonté!* » —|—



© Christophe Guibbaud / FFT

Par Jean-François Fournel

C'est beau un stade au jour naissant

Le Sud-Ouest parisien, où se trouve le stade Roland-Garros, est le cœur de l'architecture sportive française. Parc des Princes, stade Jean-Bouin, piscine Molitor... les meilleurs architectes ont rivalisé d'audace pour poser leur empreinte sur des édifices dont l'impact culturel et social a dépassé le seul terrain athlétique. Balade guidée entre le Point-du-Jour et le quartier des Princes, les deux bornes de ce croissant sportif.

Il est six heures, Paris s'éveille – ou s'endort – dans ce quartier résidentiel à la facture haussmannienne, saupoudré de confettis d'immeubles populaires reconnaissables à la couleur rouge de leur brique. L'aube ou le crépuscule ? La pureté de l'air dans la ville pas encore étouffée des miasmes automobiles ou au contraire la pollution poudroyant la lumière de fin de journée ? Nous choisirons l'aube sur ce quartier du Point-du-Jour, le bien nommé, qui commande le sud du triangle d'or de l'architecture sportive parisienne.

On peut le parcourir baskets aux pieds, nez en l'air, avec dans l'oreille la clameur ancienne d'exploits passés, chers à nos souvenirs d'enfants ou de jeunes adultes émerveillés. Ou agacés par la performance des champions de tennis, mais aussi de football, de rugby, de natation ou de handball qui s'ébattent tous les jours dans des stades tous plus incroyables les uns que les autres, répartis sur un bon kilomètre, le long du boulevard périphérique, en gros entre la porte de Saint-Cloud et la porte d'Auteuil.

Un chapelet sportif s'égrainant du nord au sud

Quelques-uns des beaux bijoux imaginés par des ingénieurs ayant mis leur équerre au service de la culture physique, se suivent sans se ressembler, chapelet sportif s'égrainant du nord au sud. Plein sud, le Tennis club de Paris, une des plus vénérables officines sportives créée en 1895 par une bande de polytechniciens conquis aux exercices géométriques de la raquette. Puis vient la salle de Coubertin dédiée au fondateur des jeux Olympiques modernes. Arrive ensuite le célèbre Parc des Princes, corbeille de béton, théâtre d'une tragédie sportive récente, sous forme de nouvelle élimination du club hôte, le Paris Saint-Germain. Puis on trouve le stade Jean-Bouin, merveille architecturale de béton mantille.

On garde le meilleur pour la fin, la piscine Molitor, cœur du tout-Paris sportif et culturel des années 1930 à 1960 et magnifiquement rénovée ; sans oublier l'apothéose architecturale du stade Roland-Garros, qui a inauguré ce 21 mars 2019 le fameux court Simonne-Mathieu, du nom d'une

ancienne vainqueur (1938 et 1939) partie rejoindre le général de Gaulle en Angleterre dès juin 1940. Il a été longtemps surnommé « le court des serres », en raison du choix de son maître d'œuvre Marc Mimram, qui a construit un court destiné au tennis en forme de serres abritant déjà des espèces rares de tous les continents. Et surtout au dialogue architectural entre le sport, la nature, la ville et ses monuments, comme les fameuses serres historiques et classées du jardin d'Auteuil, bâties à la fin du XIX^e siècle par Jean-Camille Formigé.

La proximité de ces serres historiques avec les projets d'extension du stade Roland-Garros a longtemps alimenté la chronique judiciaire. « *Cette fois, on y arrive* », soupirait l'architecte lors de l'inauguration en grande pompe du court Simonne-Mathieu, en présence de la maire de Paris et de l'ancien président de la République française Nicolas Sarkozy, amoureux du sport et de l'Ouest parisien. Cette concentration, probablement unique au monde, d'équipements sportifs prestigieux dans le même quartier tient à la décision de ses lointains prédécesseurs – chefs d'État du Second Empire (1852-1870) et des III^e et IV^e républiques françaises – de faire de ce Sud-Ouest parisien le cœur de la nation sportive.

Situé entre les Champs-Élysées qui, rappelons-le, abritent la demeure des présidents et le bois de Boulogne, cette zone située en lisière d'une boucle de la Seine a été élue pour abriter ce sport naissant à partir du milieu XIX^e siècle en Angleterre et qui s'est diffusé sous le Second Empire en France. Un événement considérable va accélérer le processus : la défaite de la France contre l'Allemagne lors de la guerre de 1870, prélude lointain aux boucheries du XX^e siècle. Dans une ambiance de repentir généralisé et de remise en cause de la supposée mollesse de la jeunesse française, responsable disait-on de la débâcle, les autorités civiles et militaires vont donner au sport une place nouvelle dans l'instruction nationale du peuple français.

Et quel meilleur champ de jeu que ce Sud-Ouest parisien, alors friche bucolique à portée de calèche des élégantes ? C'est dans ces allées, bientôt parsemées d'équipements bien loin des canons de



© Molitor

notre XXI^e siècle acquis au sport business de masse, que vont se nouer les premiers conciliabules sur les futurs jeux Olympiques modernes créés en 1896 par le baron de Coubertin. Un an tout juste après la fondation du Tennis club de Paris non loin de là par l'amicale des anciens élèves de l'École polytechnique, établissement encore militaire aujourd'hui. Cela ne s'invente pas, le Tennis club de Paris a longtemps fait halle commune avec la salle de Coubertin, l'alliance de l'armée et de la culture était alors (et est encore) une cause évidente.

Les serres du court Simonne-Mathieu

Mais n'anticipons pas. Notre parcours du jour commence de l'autre côté du quartier, au-delà de la porte d'Auteuil, le plus célèbre accès de Paris pour

les amoureux de la raquette, depuis la création du stade Roland-Garros en 1927 pour les besoins de la Coupe Davis 1928. On l'a dit, la rénovation du stade, décidée en 2010 juste après la décision de ne pas transférer le tournoi à Versailles comme cela avait été un temps envisagé, a connu bien des avanies et retards juridiques. Annoncée au départ pour 2018, la copie définitive sera rendue en 2021, mais le résultat dépasse les espérances.

Les heureux possesseurs d'un billet pour l'édition 2019 devront s'en souvenir en arpentant les travées, car ils bénéficieront d'un contexte architectural qui ne se reproduira plus jamais. Le court central, certes agrandi, ne sera pas encore couvert (le toit sera posé l'hiver prochain) et la

rotonde du mythique court n° 1 sera encore là, avant de disparaître sous les ultimes coups de pelle destinés à dégager l'accès à ce fameux court Simonne-Mathieu.

Les Français ont, disent les mauvaises langues, la fâcheuse habitude de se croire uniques au monde, à tort parfois... Mais là, il faut bien reconnaître que la copie rendue par l'architecte est introuvable ailleurs. Le court de 5000 places est semi-enterré et entouré de quatre serres protégeant des espèces tropicales pérennes venues des quatre continents, occupant chacune un côté de l'édifice : Asie, Afrique, Amérique et Océanie. Plus important encore, ce court fait partie intégrante du jardin d'Auteuil et sera donc accessible au public dès le dernier coup de raquette de la finale donné.

Tout comme à terme l'ensemble du stade Roland-Garros qui proposera des accès aux visiteurs, touristes et sportifs sur l'ensemble du site dès 2021. « *Le temps où les stades étaient des écrans étanches et vides en dehors des matchs est révolu, le sport c'est la vie et la ville* », clame l'architecte Marc Mimram, qui a également conçu le centre d'entraînement national de la Fédération française de tennis, situé à un jet de coup droit, pas loin du métro, et fermé au public pour des raisons évidentes.

Les graffitis de la piscine Molitor

La visite se poursuit de l'autre côté de la rue, dans un tout autre univers. Nous voici à la piscine Molitor, luxueux établissement de bains, restaurant et hôtel de luxe rénové par le fonds d'investissement américain Colony Capital (un temps propriétaire du Paris Saint-Germain). Là aussi, l'accès est possible, à condition de consommer au bar, au restaurant, ou de prendre une chambre dans cet endroit unique, mélange de luxe, d'art de vivre et de culture contemporaine. Le ton est donné dès le hall principal avec la présence d'une Rolls décapotable graffée par le célèbre plasticien JonOne. Cette voiture, un temps propriété du footballeur Éric Cantona, a été rachetée par Colony Capital à la Fondation Abbé Pierre, à laquelle le fameux joueur, aujourd'hui acteur et dessinateur, l'avait offerte en vue d'une vente pour récolter des fonds.

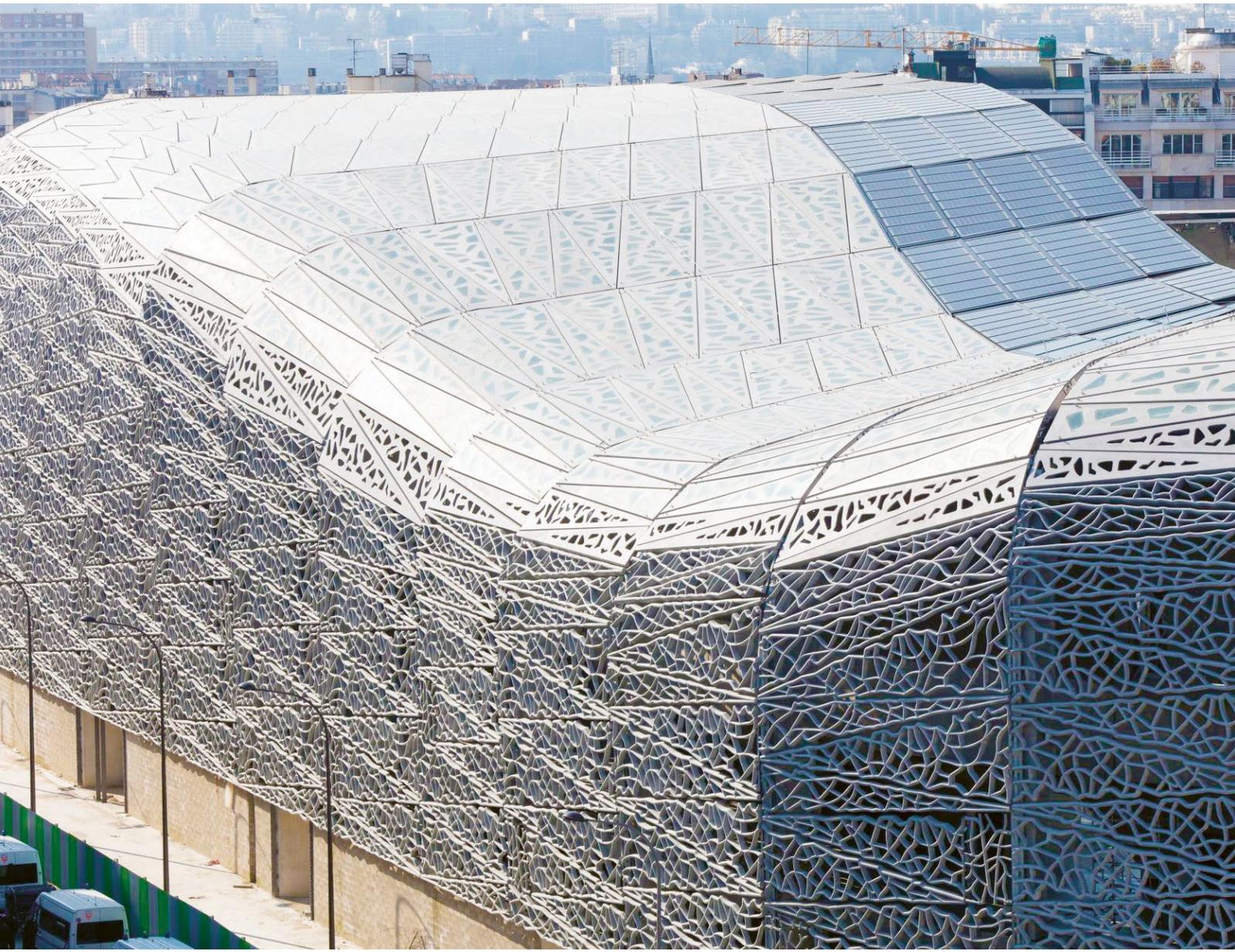
On aurait tort de s'en tenir là, car l'établissement propose sur rendez-vous (à prendre via le site Internet) des visites guidées liées à la vie précédente de l'établissement. Laissés à l'abandon entre 1989 et 2010, il était devenu un lieu de retrouvailles pour les amateurs de fiestas nocturnes plus ou moins autorisées. Ses murs se sont transformés au cours des années en espace de création pour les meilleurs graffeurs. C'est ce passé artistique un rien sauvage que les promoteurs de la villa Molitor ont souhaité honorer, payant leur tribut à cet art de rue aujourd'hui entré dans le rang. Les plus fameux graffeurs français et internationaux ont eu droit à leur cabine de bain (en fait deux cabines réunies pour leur donner plus d'espace), où ils ont pu donner libre cours à leur inspiration.

Cette curiosité n'a d'ailleurs rien d'anachronique puisque cette piscine, œuvre de l'architecte ingénieur Lucien Pollet, inaugurée en 1929 par Johnny Weissmuller, a toujours entretenu des relations étroites avec son temps. À l'époque, on nageait, dansait, flirtait, créait dans ce lieu qui fut le théâtre de bien des audaces. Le premier bikini y fut présenté en première mondiale en 1946. Les deux bains d'hiver et d'été, toujours là aujourd'hui, proposaient pour le second un solarium réservé au nu intégral de ces dames. On dit que le maire du XVI^e arrondissement de l'époque, dont l'appartement était situé juste en face, n'avait rien fait pour mettre un terme ce scandale visuel...

Les arabesques du stade Jean-Bouin

C'est aussi une affaire de vue plongeante qui a conditionné la forme de la partie supérieure, une vague irrégulière, du stade Jean-Bouin voisin, puisqu'il fallait dégager les fenêtres du dernier atelier du célèbre architecte français Le Corbusier. La communauté mondiale de l'architecture s'est émerveillée à l'inauguration du MuCem, le musée de la Méditerranée à Marseille, dentelle de béton ouvragé, dont l'inauguration a défrayé la chronique. En réalité, cette technique très particulière de coulage de béton adoptée par le même architecte Rudy Ricciotti a d'abord été testée par ses équipes pour la construction du Stade Jean-Bouin.





© consolis.com

Destiné au Stade français, un des plus vieux clubs parisiens de rugby, qui disputa la première finale du championnat de France, en 1892, contre l'ennemi juré local, le Racing, le stade Jean-Bouin est une magnifique forme aléatoire dont on peut faire le tour sans jamais capter le même reflet. Au petit matin, côté Est, les rayons dorés se lovent dans ses arabesques qu'on retrouve à l'Ouest en fin de journée. Au cours de la nuit, un astucieux jeu de lumière fait scintiller le joyau qui, malheureusement, ne se visite pas. À moins de se grimer en étudiant d'architecture pour une visite d'étude ou en responsable de la communication d'une société, en vue d'une location d'un des nombreux salons disponibles pour des opérations *corporate*.

Un Parc des Princes pionnier

Il faudra attendre encore un peu pour découvrir les arcanes de son prestigieux voisin. Longtemps ouvert à la visite – il a même accueilli un temps le musée du Sport français –, le Parc des Princes a fermé ses portes aux curieux en 2013, après l'engagement de travaux de rénovation qui sont en concours d'achèvement. « *On me susurre (sic) que la réouverture aux touristes devrait avoir lieu en début d'été* », dévoile comme un secret d'État le patron de la communication du PSG.

C'est le moins que puisse faire le fonds d'investissement qatari, propriétaire du club, pour ce stade dont il est l'hôte et qui appartient, rien de moins, au patrimoine de l'architecture mondiale. Cette corbeille de béton brut est en effet le meilleur témoin de son époque architecturale, cette fin des années 1960 qui a découvert qu'un stade pouvait aussi être une œuvre. Les deux fleurons les plus connus de cette époque pionnière sont le stade olympique de Munich, construit pour les Jeux de 1972 et ce bon vieux Parc des Princes, inauguré dans sa troisième version en 1972.

Cette enceinte unanimement saluée par la communauté des architectes grâce aux trouvailles imaginées pour la vision (aucun poteau ne bouche la vue de la pelouse) et l'ouïe (l'acoustique est exceptionnelle) reste le symbole d'une époque où l'architecture sportive était d'abord utilitaire. « *Cela fait maintenant longtemps qu'on ne construit*

plus les stades uniquement pour les besoins sportifs », ajoute Emmanuelle Borne, rédactrice en chef de la revue *Architecture d'aujourd'hui*. « *On y fait bien d'autres choses que du sport, ne serait-ce que pour rentabiliser les équipements. Un stade joue désormais un rôle social qui va bien au-delà de sa fonction originelle.* »

Le mythique stade Pierre-de-Coubertin

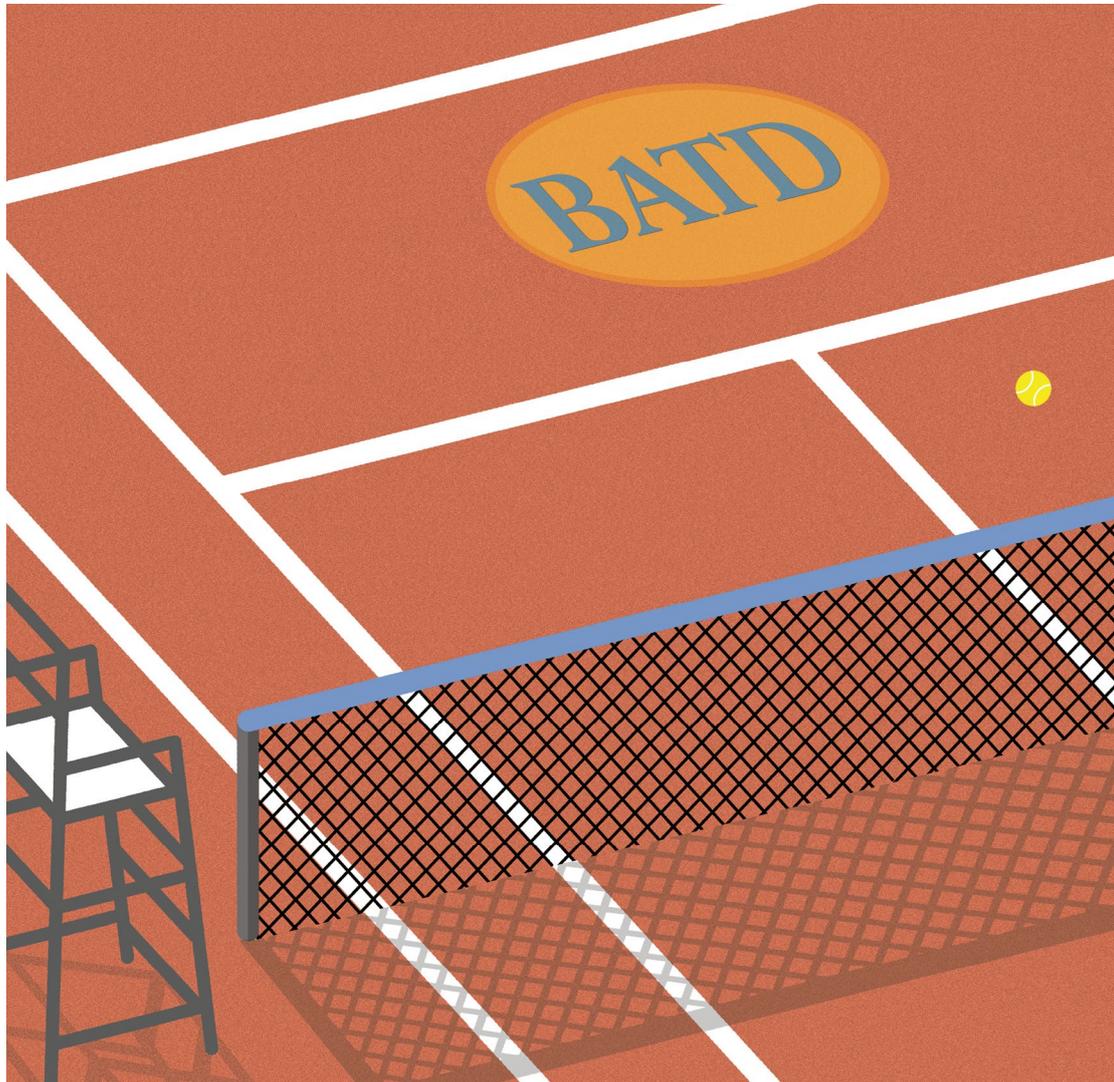
Après ces monstres architecturaux, la visite se termine par des monuments plus modestes, à la mesure de leur temps. Le stade Pierre-de-Coubertin, dont l'architecture monumentale – des piliers puissants à la facture antique reliés par des murs en brique – rappelle les tentatives mussoliniennes de l'époque, était la première grande enceinte sportive couverte lors de son inauguration en 1937. Exilée loin de ses prestigieux cousins, cette salle mythique dans le cœur des sportifs français est constituée d'une grande halle de béton entourée de gradins, où évolue aujourd'hui la section handball du PSG.

On peut y entrer sans problème, à condition de montrer patte blanche auprès de l'employé municipal veillant à l'accueil. Mais il faut être au fait des arcanes des 500 bâtiments sportifs de la ville de Paris pour avoir connaissance d'une petite porte, aujourd'hui condamnée, entre cette halle et son prolongement au nom célèbre, Jean Borotra, un des quatre mousquetaires français qui domina le tennis mondial durant les années 1930 et commissaire au sport sous le régime de Vichy. L'architecte fit en effet cause commune avec les polytechniciens du Tennis club de Paris, de l'autre côté de la porte, qui s'ébattaient alors sur six courts de tennis en parquet jusqu'à une période récente.

L'accès au TCP, situé derrière Coubertin, en direction de la tour TF1 qui barre l'horizon, est bien entendu réservé à ses 2 200 membres, dont un peu plus de 1 000 ont une licence de tennis, les autres profitant plutôt du spa, de la piscine ou de la convivialité du club-house. Mais on peut tenter de presser le petit bouton sur l'interphone donnant sur un portillon délicieusement rétro. Il y a de fortes chances que la porte s'ouvre sur ce joli parc et ses 12 courts en plus des six de la halle Jean-Borotra. Mais chut... je ne vous ai rien dit. —

30 ANS

DE COMPLICITÉ TENNISTIQUE,
D'ÉCHANGES, DE VALEURS, D'ÉMOTIONS...



Notre philosophie est basée sur le respect du joueur. On s'adapte à l'enfant au profit de son épanouissement; le tout avec de la discipline et de l'enthousiasme. Notre mission est pédagogique et humaine.

Notre défi est d'enseigner, transmettre une passion et faire en sorte que l'enfant, l'adulte, le joueur, progressent tout en s'amusant !



Belgian Association for Tennis Development
www.batd.eu

Rau - Zev

Nov 2006/14 - 1553

6-6-190

1 - kishiro (miser - 57 2nd) 10

2 - h 1-1 (or 6/10)

1 - h 2-1

2 - h 3-1

1 - h 4-1

2 - h 5-1

1 - h 6-1

sa 11/1 coach

h 2 are

h 3 - slide net.

h 4 - vally w

2

land stay up @ 1st set

2 - h 1-0 (2 OF)

1 - h 2-0

2 - h 2-1

1 - h 3-1

2 - h 4-1 (OF)

1 - h

2 - h 6-1

3

3 h 6-1

1 - h 6-1

1 - h 6-1

2 - h 2-1

1 - h 2-2

1 - h 3-2

1 - h 3-3

Notes prises par le journaliste Ravi Ubha lors du dernier Open d'Australie pendant le match opposant Milos Raonic à Alexander Zverev.

AZ

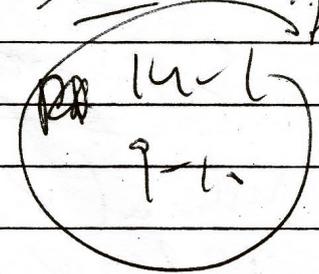
(19) 2 10/14

A - 5 1/4

Hya ch 132

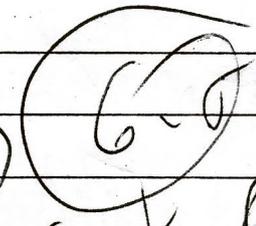
20/14

20/10



h 10
 h 11
 h 12

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
1										
2										
3										
4										
5										
6										
7										
8										
9										
10										



Des hiéroglyphes sur mon carnet

Par Franck Ramella

« À quoi bon ? », se demanderont les mauvaises langues. À quoi bon tout pointer, jusqu'à la plus anonyme d'une deuxième balle du quatrième point du troisième jeu du premier set, quand vraiment plus rien n'y oblige ? Plus personne ou presque ne prête aujourd'hui attention à la restitution du compte rendu exhaustif d'un match. Long, ennuyeux, dépassé, dit-on. Il faut faire court et vite, *people* plus que technique. Dans le monde frétilant des nouveaux médias numériques, le suiveur est rivé au *desk*, les yeux sur tous les écrans de tous les matches, pour assurer la réactivité sur le web et twitter à gogo. Il est partout, et nulle part. Oui, pourquoi se noyer dans les détails alors qu'un GIF restituera mieux que tout l'atmosphère d'une rencontre ? Pourquoi s'échiner à synthétiser sur papier le revers court croisé (rcc ou revcoco ou bhcc, on y reviendra) à 4-4, 30-40 à grand renfort de points d'exclamation et/ou de surlignages à gros traits alors qu'un appel aux nouvelles techniques – dans l'intranet du site d'un tournoi – permettra de commander ledit point pour le revisionner pépère à l'écran ?

Et pourtant, si. Le carnet, secondé par son bic (quatre couleurs, c'est mieux), reste encore le meilleur ami des reporters, même les plus verts et les moins papivores. Personne ne regarde un match en *freestyle* avec sa mémoire comme seule alliée.

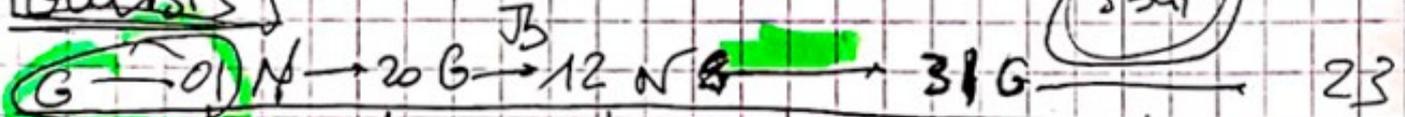
Tout le monde écrit quelque chose, fébrilement ou pas. Et toujours dans des proportions bien supérieures aux besoins requis. La prise de notes, comme jadis à l'école, reste l'éternel et indispensable pense-bête. Cet exercice, primordial, dit tout de celui qui la rédige. L'analyse y distingue le névrosé, le maniaque, le distrait, l'appliqué, le pointilleux, l'artiste ou le négligent. Celui qui, d'un coup, peut restituer le pourcentage de deuxième balle dans les trois derniers jeux du match n'est pas loin de rendre la copie parfaite. Un autre vous dira combien chaque point aura fourni d'échanges : celui-là est incontestablement le champion du monde.

Mieux qu'un traceur GPS, la lecture des notes d'autrui vous signalera quand il s'est absenté, si le score passe brutalement de 1-2 à 3-3 sur la feuille blanche (pause pipi ?). Ou s'il a travaillé dans les conditions d'une *deadline* trépidante, au vu des mots bâclés qui commencent à s'envoler sur la copie en forme de hiéroglyphes inachevés, en suivant la courbe du palpitant de son auteur qui doit tout à la fois suivre le match et écrire son article.

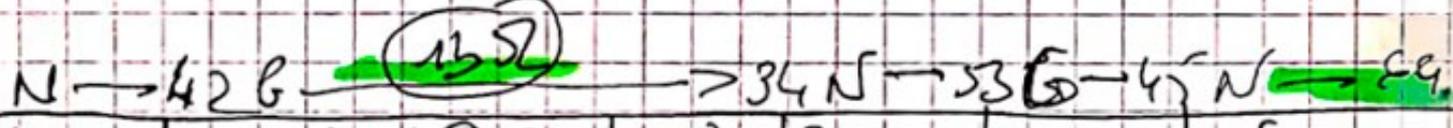
Il n'y a pas plus fidèle qu'une prise de notes pour prouver l'univers géométrique, mathématique et artistique du tennis. Les chiffres et les lettres s'imbriquent dans ce qui peut ressembler à

NADAL
BULLIS 16/14

(35/1)



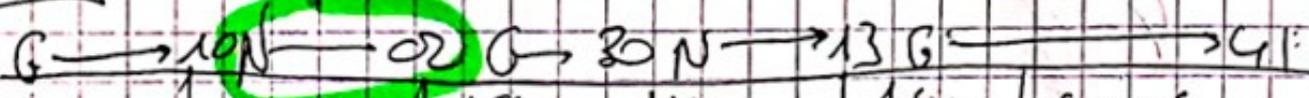
15+ 11 Sic 31 Star' 33. G (34) ② j. Rew	01. ② 11 cd 31 e, cd 33 e, am+R 43. So j. Stacc	1 3. 46 ac j. SG Lache vcken 8+ Comp.	1 St Soma +te M. Sida 31. also! 33 J (34) 23!!! ac → R = St am 2 bantyr	N SG j. St	1 amf 11 ad 13. Sid (14) Sic (34) dx = ② x6 ② = 12 d'	xG ② ³ = . cd (34) uf = % dG am+R j. S+ac ↑ G plus agreat d'ess
--	--	---	--	---------------	--	--



1 St 3 St 4 SG 21 SC 43. d-6 j. St	1 ② zu 11 vel → R 31 add 33 aut 43 SG = 2ac - R dG svany = S+cd	(34) Ro = 460! dG and' = 605 xG add = . Ro dG SG = 2	xG ② j. R	3 St 60 d'	1 3cc 3 ② 4 St j. p.f. Nadal trebuch	1 d. 3 G 31 anatro' 33 R. Rew' (34) pc → d's = S (34) G! = eRo! xN SG (34) j. d'
---	--	---	--------------	---------------	---	---

v 6 18
f 2 22

SETZ



01 03 66 23 43 cpdt, fanti	1. 3 30 # (34) d'fam+R = S xN chf.	1 R 3 Stcc 31 Sfb 41 R. j. Su	1 St 3. 31 SmW 33 Staccw 43 o ad j. S	1 Stcc M 13 G 33 S ^{er2} 43 ② ²¹⁴ = Cw xN SG	xG Stacc h j. (13) d' S
--	--	---	--	--	-------------------------------

1000
NADAR 44

N → 24 G → 52 N → 165 → 35 G → 38

722 726
W 5 18
E 13 14

16m. sul	01	1.86	AN Plan	1 ① 10
3 2a	M 86	3 R	ad:	3 Stc
31 2ae	31 ae'	31 R=111		31. Si Ro
33 S.R.F	41 st	33 et...		41 Stau
43 E'	43 W.P.R	43 R		<u>62</u> 1449
↓ S'	↓ st	Staw		↓ P+RF
		(R6) eRoc		
		G' 1444		

Exercices de Nidel au 2j au

feu part
Gygon

sur R. gline →

883 3 Red puissance - Gulinu ne recule pas. N ne fait pas mal

165 → 10 G → 11 N → 21 G → 22 N → 32 G → 33

01 2oe R	(2400)	1. am:	1 cw	1.86	1. S.R.R.	01 anti
11 am G = Red		Regardn.	11 2ae'	3 p.R.T.P.A	- R	03 Stact.!!
13 R 1'		3 ②?	31 art	31 am = pc	bouca	ERI (3)
33 2ae'		Sibbi	4 SC	41 ② 12	3 abeuh	09 St+Co
34 14 E, art		4 5 + R		N bouc	4 B.R.W	(14) St
taut v'		4 lat v		la tête	↓ Stce	(39) St+ac
= S.G.C.G.		↓ st		② 13		= 86
AN sul, lab G						(14) = R.W
centon						Stact
↓ St+ac						AG. and ukw

↓ ac → v2

165
N. → 43 G → 44 N → 54 G

01. RF:	01. 2ae	01 B. ambe	01. am G
M. R.W	11 2ae	am	- Cant P
31 R.W	13. α + R	1-1	03 amid
33. art	33 ② B	13 act on	adl.
41 abou...	34 act lit	33 amb' ar	(64) Gules
↓ R!	= St (p...)	→ P	→ c
		63 C/R F	N 2466

SALUT

des gribouillis ou des estampes. On y traque le *scoring*, les séries de points consécutifs, le pourcentage de premières balles dans un jeu à forte tension, le nombre de balles de break sauvées, l'archivage des aces, le minutage des instants fatidiques, la multiplication des jeux blancs, la tendance lourde en fautes directes de revers. Tout l'art du reporter-robot est de synthétiser ces données pour qu'elles soient toutes analysables en un coup d'œil à la fin, quelle que soit la durée du match.

Presque tout un art quand on connaît la multiplication des temps de jeu dans un match de tennis. L'objectif – et la raison première de la prise de notes – est de tout noter pour ne rien rater du ou des moments essentiels d'une rencontre qui peuvent intervenir à n'importe quel moment. Parfois, le premier point est celui qui va tout déterminer. Le « *shift of the momentum* », comme disent les Anglais, peut aussi se cacher dans la jungle du deuxième set. 80 % des interactions d'une rencontre peuvent être déterminantes. Mais seules quelques-unes d'entre elles feront la différence. Raison de plus pour tout noter, afin d'être sûr d'extraire la substantifique moelle d'une partie qui peut partir dans tous les sens.

Le reporter fait aussi appel à la prise de notes – il ne faut pas s'en cacher – pour être bien sûr de rester concentré dans cet univers parfois anesthésiant d'une balle qui ne cesse de voler au cours de matches qui ne cessent de s'enchaîner. Pour garder le contrôle d'une attention qui peut s'égarer dans les tribunes, vers les nuages ou au plus près de son téléphone portable, le pointage méthodique de tous les points reste un moyen plus dynamique que l'absorption d'un double café serré.

Reste à savoir comment dompter son art de la synthèse et du gribouillage. On a l'impression de lire parfois un message codé en temps de guerre. FD CD II (faute directe en coup droit long de ligne); BH UE (*backhand unforced error*); SG (service gagnant); Co (coup droit out); e (échange); Vf (volée filet); BB (balle de break)... et on en passe. C'est un langage universel, mais tout le monde adopte ses propres codes. Un voisin ne pourra

jamais copier pour s'y retrouver dans le décompte d'une partie. Il y a mille manières de nommer les choses. Une double-faute sera DF pour les uns (un grand classique, certes), mais aussi X pour d'autres. Sans parler des Japonais qui brisent tous les codes. Un petit rond vide pour un coup gagnant, un petit triangle pour signaler une faute directe, un triangle noirci pour une double-faute, et un XX pour le break: nous voilà plongé dans un univers poétique qui détonne avec les rendus plus cliniques en pattes de mouche ou abréviations.

Certains arrivent à tout faire tenir en une ou deux pages, éclairées de touches de couleur pour alerter sur les moments forts, souvent les balles de break ou les balles de match. D'autres s'étendent sur plusieurs pages d'un petit carnet d'une écriture uniforme, sans aspérité, parfois même sans revenir à la ligne à chaque nouveau jeu, au point qu'on se demande comment ils arrivent à redonner du sens à ce magma. Mais ils y arrivent. S'il fallait signaler ceux qui auraient pu faire école dans l'art de l'extraction des données d'un match, on nommerait Philippe Bouin, l'ancienne plume de *L'Équipe*, à qui on rend toujours hommage en s'attelant au « bouin par bouin » – lire point par point – avant les gros matches pour tenter de rester aussi précis qu'il l'était. On pourrait aussi conseiller aux nouveaux la patte de l'Italien Ubaldo Scanagatta, qui tout au long de ses carnets de Grand Chelem archivés (il en a 151...) duplique sa façon bien à lui d'aligner les points du serveur au-dessus d'une ligne (et ceux du receveur en dessous), de compter le nombre de points de l'un ou de l'autre dans un jeu (4-1 à 40-15) pour les consigner en fin de set, d'encercler l'initiale de celui qui perd son service, etc.

Et l'émotion dans tout ça? Oubliée dans cet univers pointilleux où s'enchaînent les 30, les 15, les gros points noirs (et les petits), les cercles et les carrés? Un point d'exclamation bien senti, parfois, en dit beaucoup, certes. Mais ce serait oublier l'ajout d'une marge aux côtés de cet alignement des scores et des points. Pour une fois, tous les suiveurs sont d'accord. C'est là, dans cet espace réservé, qu'ils placent les remarques en tout genre qui humaniseront leur transcription mécanique. —|—

Handwritten symbols and text: 53, 8, 193, 205, FC, 200

Handwritten symbols and text: 9, HHH, SM, SBP, BN, SW

Handwritten symbols and text: SM, Bh, D2, 2, SM, D

Handwritten symbols and text: ABC, D, BP, D, SW

Handwritten symbols and text: D6, FW, FS, BP3A

Handwritten symbols and text: 10, DSN, BL, DSN, FR, 64

Handwritten scribbles and symbols

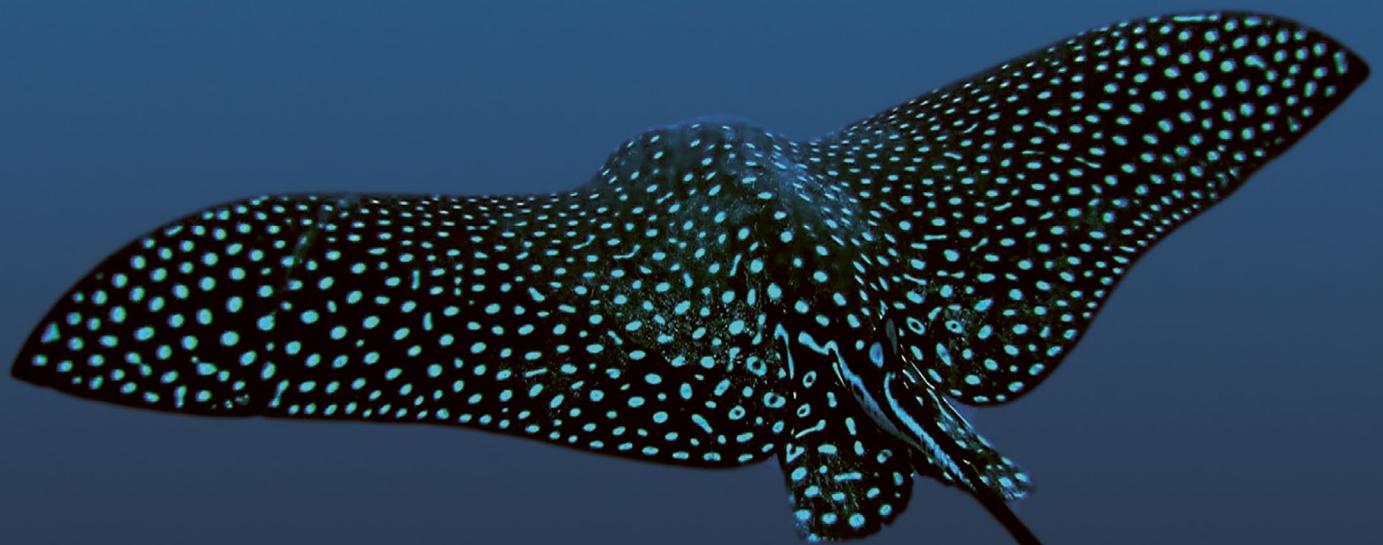
Handwritten symbols and text: 1, #, FC, FC, 5, 9

I WANT TO
STEAK FRITES

Frites and Curry

PAPERLAND

PRINTING WITH PASSION





Par Vincent Schmitz

Les arts de la table (et de la raquette)



© Book Club Kelly Anna exhibition - Ollie Trenchard



Des raquettes réinventées par des artistes de renommée internationale et des incroyables tables à jouer devenues toiles de pop art : *Art of Ping Pong* revisite le tennis de table en lui ajoutant encore plus de fun. Et pas que : l'argent récolté grâce aux ventes aux enchères a déjà permis de récolter plus de 22 000 euros en cinq ans, reversés à différentes associations.

Algy Batten, designer depuis 1998 et organisateur-curateur de AoPP (*Art of Ping Pong*), est un joueur de ping-pong amateur mais ingénieux. Avec ses collègues de l'agence londonienne Fivefootsix (qu'il a contribué à créer en 2005 et dont il était le *creative director*), ils remportent en 2011 la *Battle of agencies*, un tournoi entre agences de la ville. De quoi donner envie de passer à la vitesse supérieure : pour transformer la table de la cuisine en table de ping-pong, il imagine une « sur-table » adaptée. Amateur, ingénieux et particulièrement mordu : avec ses associés, ils tentent des championnats nationaux. « *C'est là que nous avons réalisé que nous jouions très mal* », plaisante-t-il. Mais germe alors dans son esprit une idée qui l'emmènera plus loin que prévu : organiser des soirées ping-pong avec les autres studios créatifs du coin, et illustrer quelques raquettes pour les vendre aux enchères au profit d'associations caritatives.

Mission

Ce qui était un rendez-vous détendu autour de la raquette prend rapidement plus d'importance. « *Ça a commencé avec dix amis illustrateurs la première année* », se rappelle Algy. « *Fivefootsix travaillait alors pour BBC Children in Need (qui vient en aide à la jeunesse défavorisée du Royaume-Uni, ndlr). Il y a eu tellement d'intérêt que nous avons poursuivi, et ça a grandi d'année en année*¹. » Suivront quatre autres ventes enchères et autant d'expositions, avec toujours plus d'artistes. De *side project* à boulot tout court, *Art of Ping Pong* occupe désormais une bonne partie du temps de Batten. Fivefootsix a fermé en 2016 après « *11 ans de succès* » et il travaille désormais comme consultant en design, en plus de continuer à développer son idée de « *célébrer la popularité et la sous-culture du ping-pong en l'entrechoquant avec les couleurs et le fun de l'art* ». Plus encore, une « *mission pour devenir la marque de ping-pong la plus dynamique de la planète* », selon ses mots.

« *La part la plus gratifiante d'AoPP, c'est que cela nous offre une plateforme avec une liberté totale de création. C'est quelque chose qui a rapidement grandi à partir d'une passion, et qui est capable de prospérer sans y placer d'attentes superflues.*

¹ « The real art of ping pong », Huckmag, octobre 2016

² « Journal Algy Batten »,

Lecture in progress, mai 2018

³ « The Art of Ping Pong 2015 », Coolhunting, novembre 2015

C'est dans cet espace créatif l'on peut se challenger, expérimenter, recommencer et avoir la liberté nécessaire pour se tromper », nous précise Batten.

Tables tableaux

En plus de l'exposition-vente annuelle (via un système d'enchères similaire à eBay), on trouve maintenant des sacs, affiches et *goodies* de toutes sortes. Il est également possible d'acheter des tables. Des « ArtTables » impressionnantes « maxi » (prix sur demande) ou des « mini » de couleur vive (entre 460 et 500 euros) qui s'accrochent au mur comme un tableau. Algy Batten est décidément un homme ingénieux... et toujours tourné vers la bonne cause. Quand 21 tables sont vendues, une autre est offerte à une « maison de soins » parce que « *les études ont montré que le ping-pong a des effets bénéfiques chez les personnes atteintes d'Alzheimer. Et des couleurs vives apportent de la joie dans n'importe quel environnement* ».

« *C'est une idée que j'ai eue quand ma petite amie m'a demandé de me débarrasser de la table de ping-pong qui était dans le garage* », explique Batten qui y a travaillé ces deux dernières années. « *J'ai réfléchi au moyen d'en garder une dans la maison, qui ne prendrait pas toute la place ou qui ne serait pas trop laide quand elle n'est pas utilisée. C'est comme ça que j'ai pensé à une mini-table qui, une fois les pieds repliés, peut s'accrocher au mur comme une oeuvre d'art*². »

De plasticiens à joailliers

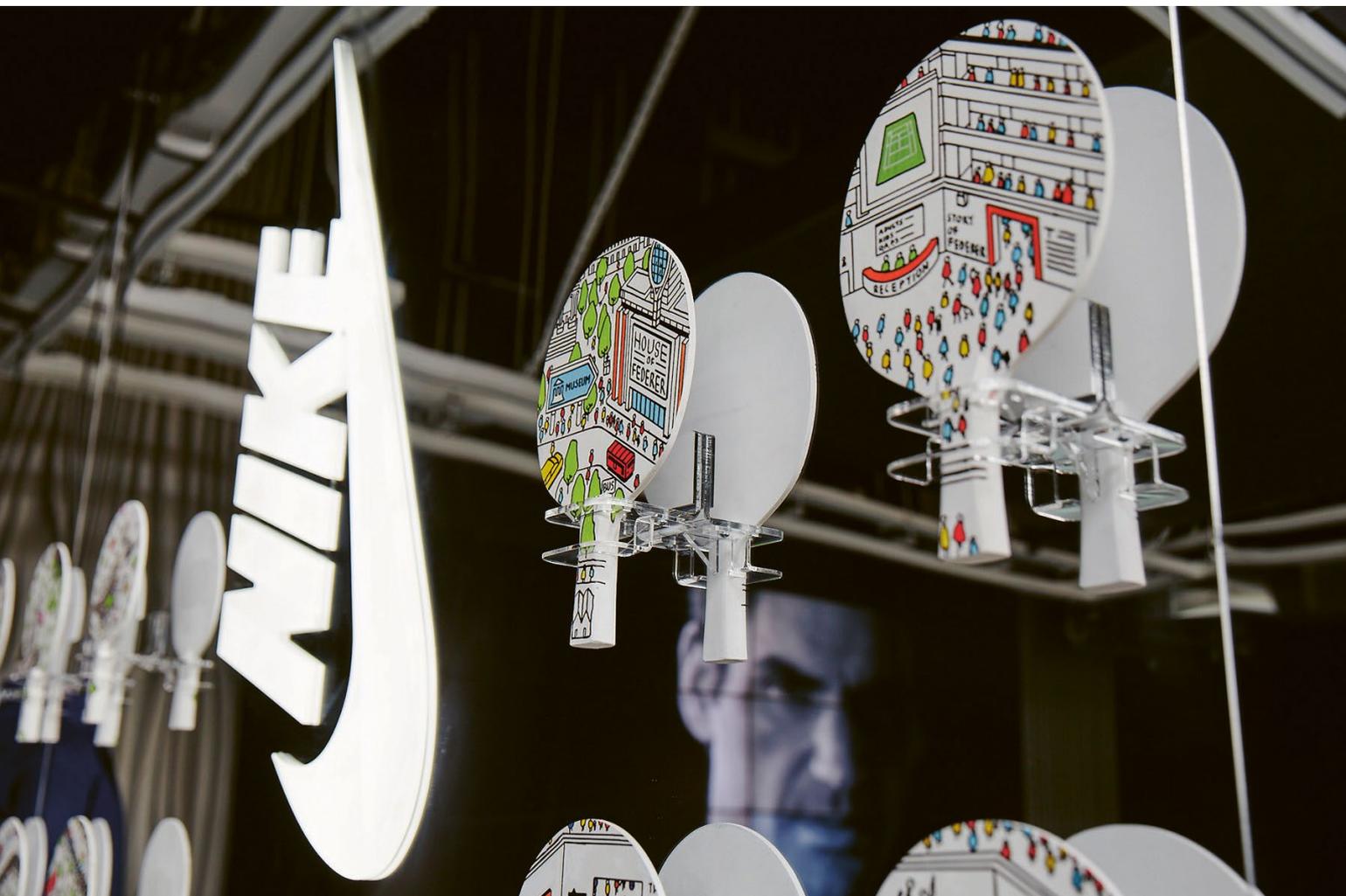
Au fil des années, les artistes sollicités pour chaque vente sont à chaque fois différents : des illustrateurs, des designers joailliers, des sculpteurs, des graphistes, des décorateurs... Des raquettes déformées, trouées ou en 3D, abstraites ou pop, monochromes ou multicolores, graphiques, typographiques, humoristiques ou engagées, d'inspiration cubiste ou primale... « *Fondamentalement, c'est carte blanche. On définit ensemble la vision mais ce que nous aimons vraiment, c'est constater à quel point l'approche est différente pour chacun. Chaque artiste reçoit une raquette blanche et la façonne comme il veut*³. » Lors de la dernière édition, ce sont



Hattie Stewart | Thierry Noir | Anthony Burrill | Malika Favre | Matt Blease | Morag Myerscough | Jake & Dinos | Camille Walala | Crispin Finn



© theartofpingpong.co.uk



© Tom Hull / Nike Collab

pas moins de 27 artistes qui se sont prêtés au jeu pour gonfler le panel de cette centaine de pièces uniques. Parmi les noms des participants, on peut citer George Hardie, l'homme derrière la pochette de *The Dark Side of the Moon* des Pink Floyd, la Française Camille Walala qui a séduit Londres, l'artiste Mr Bingo, le graphiste Anthony Burrill, les plasticiens Jake et Dinos Chapman et le sculpteur Wilfrid Wood. Ou encore le designer joaillier Nylon Sky et l'artiste multidisciplinaire Zuza Mengham qui expliquait « *aimer l'idée de créer un moment figé dans un jeu très rapide* ».

Et puisque Roger n'est jamais loin : citons encore, parmi de nombreuses collaborations, la participation à la collection NikeCourt x Roger

Federer en 2016 : une installation d'une soixantaine de raquettes de ping-pong customisées par des artistes, pour décorer l'espace autour de la collection et capturer les différents aspects de la carrière du champion. Des raquettes dont les ventes ont évidemment été destinées à la Fondation Roger Federer, qui soutient des projets d'éducation dans la région de l'Afrique australe et en Suisse.

Jusqu'à la mi-mai, une exposition en collaboration avec l'artiste Jimmy Turrell est abritée par le Book Club dans le très tendance quartier londonien de Shoreditch. Une nouvelle vente aux enchères de raquettes est également prévue avant la fin de l'année. À suivre sur le site theartofpingpong.co.uk. —



***CERTAINS PROMETTENT
DES RÉVOLUTIONS.
CLASH EN EST VRAIMENT UNE.***

Une raquette extrêmement flexible qui ne compromet pas la stabilité ? personne n'aurait imaginé cela possible. Mais Clash l'a fait – en procurant à chaque joueur une confiance totale et un contrôle lors des frappes jamais ressenti auparavant. Certains appellent ça une innovation. Nous appelons ça une Révolution. Et la Révolution c'est Clash.

Serez-vous des nôtres ?



LA
RÉVOLUTION
EST LÀ

THERACKETREVOLUTION.COM



Peinture fraîche

Par Loïc Struys



© David Bogaert



© David Bogerit

Des raquettes de tennis relookées et inédites sont l'œuvre de Caroline Watteyne, une artiste belge dont l'originalité, la passion et le don cadrent avec la tendance actuelle à la personnalisation.

Un atelier en sous-sol attenant à la maison familiale. Un espace coupé du monde où œuvre Caroline Watteyne, une artiste carolorégienne, et où s'entrechoquent raquettes de tennis, imagination, talent et odeur de peinture fraîche.

À l'image de nombreux créateurs, cette designer de formation s'inscrit dans une contre-proposition à la mondialisation des styles, une tendance de plus en plus répandue qui associe art et mode. Caroline Watteyne transforme l'objet fétiche du joueur de tennis en pièce unique: désormais, celui-ci n'est plus obligé de changer de cadre, il peut le relooker.

« *Un coup droit, c'est un coup de pinceau* », poétisait le peintre Joël Blanc¹. Caroline Watteyne, elle, applique plutôt des coups de pistolet sur les cadres de raquette, grâce à une technique apprise et développée par Didier Coubeau, son mentor. « *Le hasard m'a placée sur son chemin. Je lui dois tout. C'est une personnalité connue dans le milieu de l'aérogaphie à Charleroi. Il m'a prise sous son aile, j'ai pu perfectionner ma technique à ses côtés et mettre au point mes secrets de fabrication qui garantissent une qualité identique au vernis d'origine.* »

Elle autorise de nombreuses fantaisies aux joueurs et joueuses, sous la forme d'une phrase de motivation, d'un symbole personnel ou du prénom d'un proche. « *La superstition dans le tennis est universelle. J'apporte une petite contribution au niveau psychologique en veillant à respecter la marque, le poids ou l'équilibre de la raquette.* »

L'originalité de la démarche séduit de plus en plus d'amateurs et de professionnels et dépasse les frontières belges. « *Les commandes viennent de partout: j'ai déjà préparé des raquettes pour Steve Darcis, Pierre-Hugues Herbert ou Bernard Tomic* », nous répond-elle, presque surprise par cette notoriété soudaine, à la fois due à sa dextérité et à ses prix, volontairement démocratiques. —|—

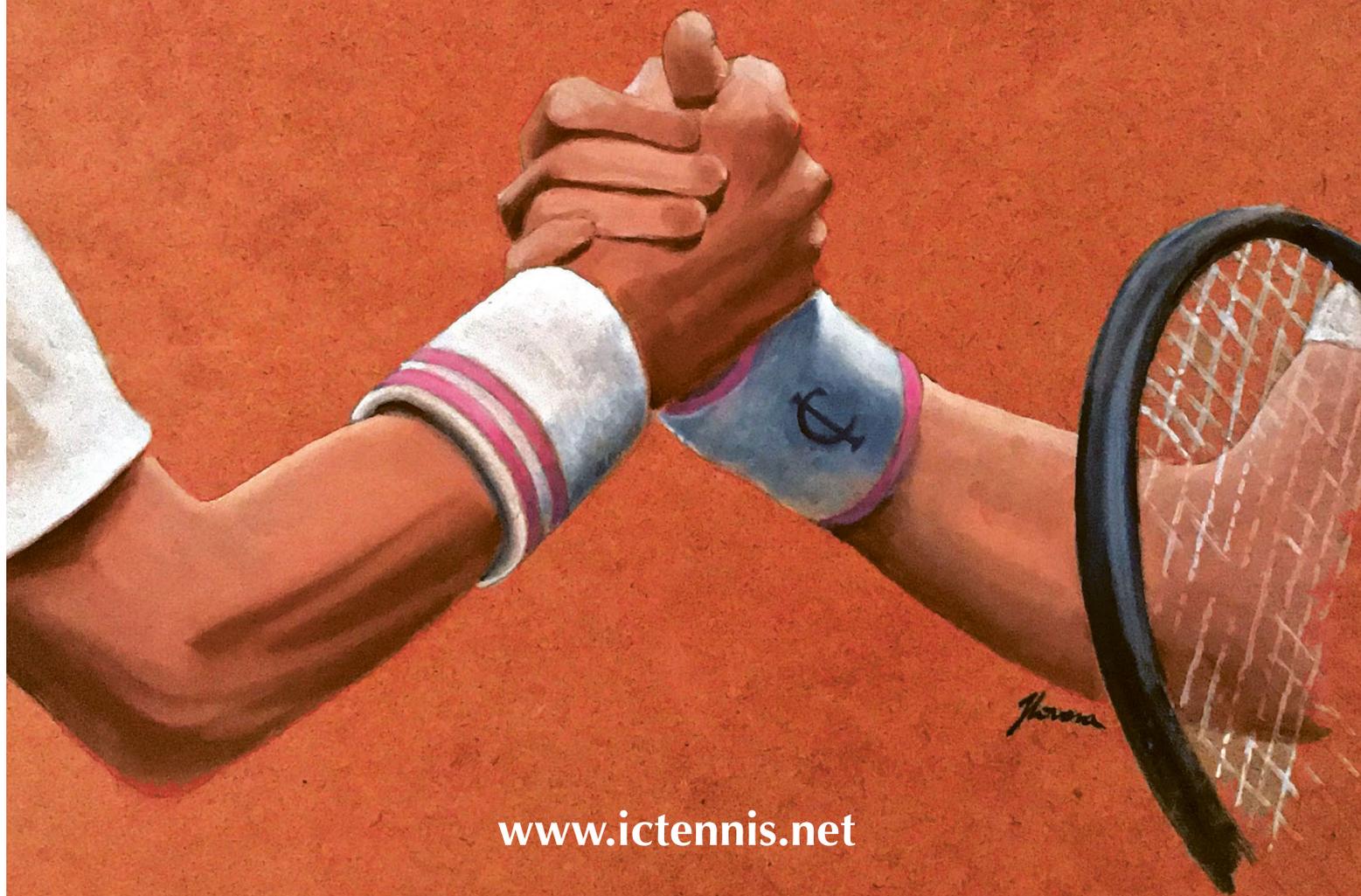
¹ « Un coup droit, c'est un coup de pinceau », interview de Joël Blanc, Courts n°1, avril 2018

IC WEEK

90^{ème} anniversaire de l'IC de France

Centre Pierre de Coubertin - Le Touquet-Paris-Plage

Du 8 au 12 septembre 2019



www.ictennis.net



LACOSTE



SPS
Swiss Post Solutions



BRÈVES DE COURTS

Par Giovanni Curtopassi



Tennis Fan
Stephan Würth
Damiani, 2019
Ghost Town (2011)
et *Ikinga* (2016)
chez le même éditeur.

L'art du noir et blanc en 10 ans et 64 images.

Des tirages Kodak rigoureusement en noir et blanc, rassemblés pour illustrer l'histoire d'un seul sport, la passion d'une vie, sublimés à l'aide d'une grammaire visuelle qui fixe l'essentiel. Luxe et lumière dévoilés dans une simplicité absolue. Ce retour inédit aux fondamentaux proposé par l'objectif de l'Allemand Stephan Würth, nous rapproche de la réalité. Une fois de plus, l'œil de l'artiste, dénué de toute fioriture, va droit au but, à l'essence même du sujet. En l'occurrence, le tennis, ses rituels, ses masques et ses secrets, revisités à travers le monde, sans détour possible ni concession.

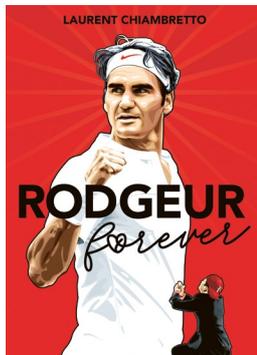
« C'était instinctif. Il s'agissait pour moi de documenter tout ce qui me rappelait le tennis », disait Würth. « Que ce soit une pub des US Open collée sur le flanc d'un bus, d'un match de tennis à la télé, ou simplement de mon sac de tennis posé à l'arrière d'un de ces jolis taxis-vespas en Italie: chaque fois que j'allais jouer, ou que j'avais quelque part, quelque chose à voir avec le tennis, j'essayais de prendre des photos. »

Chaque photographe nous livre à sa façon une tranche d'existence, issues d'un singulier apprentissage artistique. Les grands maîtres du noir et blanc, Robert Doisneau ou Henri Cartier-Bresson ont très vite compris l'importance de la créativité artistique au sens le plus technique et paradoxal du terme. Dépouiller l'œuvre du superflu consiste à la ramener à l'état pur afin de véhiculer un message authentique, chargé d'interpréter la réalité. D'ailleurs l'art n'est-il pas une des interprétations possibles de ce monde ? Le crayon du dessinateur, l'objectif du photographe permettent de porter un regard précis

sur le volume ignoré des surfaces et les mouvements imperceptibles de la vie. Le grain de la peau, la texture d'une balle de tennis : ces labyrinthes microscopiques, troublants et mystérieux, se perçoivent souvent bien mieux sans l'effet de la couleur.

Würth le sait mieux que quiconque. En compagnie de Nadal, Federer, Cilic et les autres, ses images sobres et vivantes nous parlent de tennis. Encore et surtout du tennis. Au Brésil, au Belize, en Italie, il est toujours là. D'un tournoi à l'autre, ou en pleine séance d'entraînement, il se cache soigneusement derrière l'objectif. Il attend pour fixer l'instant en mouvement. Témoin fantôme et silencieux d'un jeu intemporel, il laisse parler la balle.

Stephan Würth est un photographe professionnel à succès, diplômé de l'institut d'art de Fort Lauderdale aux États-Unis. Il vit à New York. Ses clichés ont notamment été publiés par *Vogue*, *Playboy*, *Esquire* et *Porter Magazine*.



Rodgeur Forever
Laurent Chiambretto
Solar
Paris, 2019

La carrière exceptionnelle de Federer, racontée par son plus grand fan, M. Toulemonde. Avec passion et humour, Laurent Chiambretto retrace l'in vraisemblable comeback de Roger Federer au sommet du tennis mondial. Mais également l'incroyable impact qu'a eu le Suisse sur le sport en général. Pour ce faire, l'auteur est entré dans la peau d'un fan absolu qui articule sa vie autour des matchs du Suisse. Un père de famille classique qui nous fait partager sa passion et ses excès 100% «Rodgeur». Un Monsieur Toulemonde qui nous embarque dans son quotidien de supporter comblé, perdant tout

sens de la mesure à chaque apparition du Suisse. À travers ses propres yeux, nous allons vivre ou redécouvrir avec exaltation la carrière et les plus grands exploits de son héros.

Laurent Chiambretto, ancien 2^e série et responsable d'un grand club de tennis parisien, est l'auteur des ouvrages *Top 5 Tennis* et *Le Dico bien frappé du tennis*.



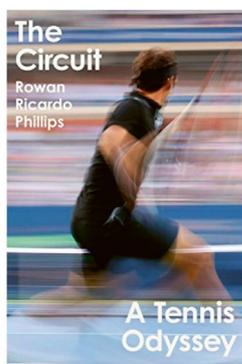
Les Gestes blancs
Gianni Clerici
traduit de l'italien
par Nathalie Castagné
Viviane Hamy
Paris, 2000

Homme de sport et de plume, écrivain et journaliste sportif, Gianni Clerici est un Italien distingué qui appartient à une lignée romantique en voie de disparition : celle de la génération perdue des héros de Scott Fitzgerald et d'Ernest Hemingway, celle du *Grand Gatsby* et du *Vieil Homme et la mer*.

Il a su nous tenir en haleine pendant des décennies et nous emprisonner dans ses filets, avant de nous faire plonger et remonter à son gré. Et puis nous faire vibrer encore d'incertitude et d'agonie au son des balles perdues ou gagnées, des défis et des sets de folie remportés à Wimbledon et ailleurs par les meilleurs joueurs d'hier et aujourd'hui, les icônes de l'herbe sacrée et de la terre promise de Roland-Garros.

Né à Côme en 1930, Gianni Clerici est un grand narrateur du tennis international. Il débute par des chroniques sportives à *la Gazzetta dello Sport* avant de poursuivre sa carrière à *la Repubblica*. On lui doit de nombreux ouvrages sur le tennis, mais aussi des romans, des poésies, des essais, des récits et des pièces de théâtre. *Les gestes blancs*, ce sont précisément les gestes à vide,

les *shadow swings*, à exécuter régulièrement pour développer la mémoire gestuelle du sport. Exercices un peu ingrats à accomplir, ils nous protègent, nous inspirent confiance et finissent par nous sauver des erreurs, telles les répétitions incontournables et cultivées de l'histoire et de la vie en général. Trois romans, trois clins d'œil, trois leçons à tirer : Londres 1960; Côte d'azur 1950; Alassio 1939. Une trilogie sensible et audacieuse, élégamment déclinée dans l'espace du temps et de l'Europe en mouvement. Un beau voyage au bout de la nuit et de l'Italie de Mussolini, avec arrêt entre Cannes et Beaulieu, destination tennis.



The Circuit
A Tennis Odyssey
Rowan Ricardo Phillips
216 pages
Farrar, Straus & Giroux
2018

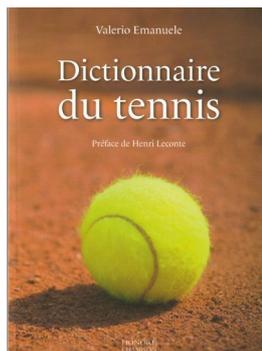
«Le rôle du poète n'est-il pas de se mêler de ce qui ne le regarde pas? Car tout le regarde et ce serait singulièrement réduire sa tâche que de le limiter à l'encre.» (Jean Cocteau, 1938.)

Voici une prose anglo-saxonne généreuse et vivante, délicate et poétique. Celle de Rowan Ricardo Phillips. Un passionné de tennis et de basketball. Entre New York et Barcelone, il aurait pu devenir musicien ou photographe, mais il a choisi d'être poète. Finalement, Phillips reste un peu tout à la fois, ce qui est le propre de nombreux artistes. Sa plume parvient à faire rimer sport et littérature, au gré d'un livre qui tient debout tout seul, droit comme un magnum de champagne millésimé. On y voit une explosion de bulles pétillantes, qui jaillissent comme de grandes et majestueuses fleurs colorées, à tour de rôle, avant de faire littéralement sauter le bouchon du circuit ATP 2017.

Cette brève et fulgurante odyssée du tennis nous ramène l'espace d'une année à son point de départ : l'amour inconditionnel pour le sport de raquette et de balle et sa narration. Depuis l'Open d'Australie en janvier jusqu'au tour final à Londres en novembre. Des mots simples et concis traduisent gestes et émotions, talent, rage et volonté. Ils livrent les combats des dieux, les secrets de la potion magique, mais aussi les faiblesses, les blessures et les déceptions des joueurs contraints à l'abandon. Point d'orgue : l'inattendue et éternelle résurrection de Roger Federer et de Rafael Nadal. Des monstres sacrés en orbite venus d'une autre planète. Ils tournent impitoyables autour du soleil et anéantissent les météores terrestres de ce monde.

Il serait trop simple de prétendre résumer le décryptage poétique de l'auteur en quelques paragraphes. Le circuit de la vie et du tennis ne coule pas souvent tel un long fleuve tranquille. Loin s'en faut. Tout n'est pas qu'ordre et beauté autour des courts. L'horizon 2017 est chargé d'incertitude. Aux États-Unis, Donald Trump a remporté l'élection présidentielle. Sa vision populiste d'une grande et nouvelle Amérique, libérée de l'immigration et teintée de préjugés raciaux, inquiète considérablement Phillips. Reste alors le tennis : « *Un jeu que mes parents m'ont transmis* », nous confie-t-il, mais aussi un mode de vie – des valeurs et des principes à respecter – aussi important à ses yeux que l'art ou la littérature.

Au fil des matchs nous héritons en direct d'un tableau vivant de David Goffin, assorti d'une jolie gouache du gaucher Albert Ramos Viñolas, et d'un portrait de Nick Kyrgios. L'œil exercé du poète filme et capture inlassablement les multiples facettes d'un spectacle passé désormais en mode court-circuit. Chapeau au photographe-cinéaste et artiste peintre, Rowan Ricardo Phillips ! Picasso dit un jour à Jacques Prévert : « *Tu ne sais pas dessiner, tu ne sais pas peindre, mais tu es peintre.* » Phillips lui, sait tout être à la fois : poète du sport et de la vie, romancier, traducteur et journaliste. Son œuvre poétique lui a déjà valu de prestigieux prix littéraires. Aujourd'hui, il enseigne à Harvard et Princeton.



Dictionnaire du tennis
Valerio Emanuele
Honoré Champion
Paris, 2019

Ésope le bègue, fabuliste grec et philosophe de l'Antiquité, disait à qui voulait l'entendre : « *La langue est la meilleure et la pire des choses.* » Peut-on en dire autant du savoir, dans l'histoire et aujourd'hui ? Il y a bien là matière à réfléchir et disserter.

Près de deux siècles plus tard (380 av. J.-C.), Aristote avait compris l'importance de la définition des mots. Selon sa méthode, définir consiste surtout à identifier les attributs essentiels et à en préciser les différences. Ainsi, le mot *balle*, dérivé de l'italien *balla* ou *palla*, au sens large du terme, indique une pelote sphérique remplie d'air qui a la faculté de pouvoir rebondir.

En 2012, Rafael Nadal nous décrit le terme en mode tennis : « *Une balle n'est jamais semblable aux autres – jamais. Dès le moment où une balle est en mouvement, elle peut prendre un nombre infini d'angles et de vitesses ; plus ou moins liftée, coupée, frappée à plat, plus ou moins haute.* »

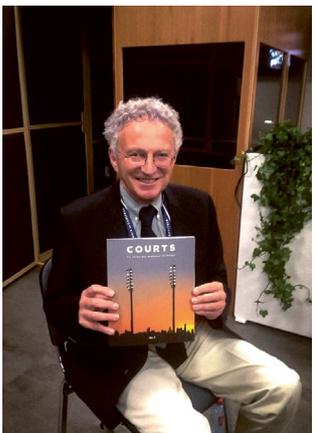
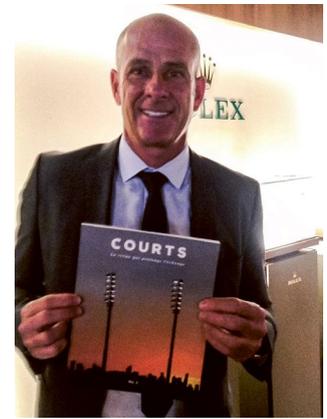
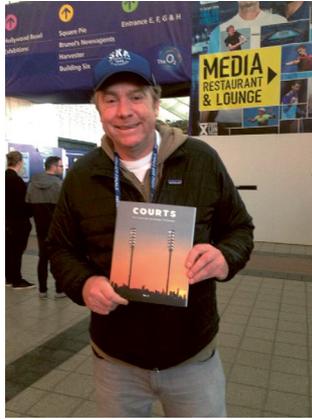
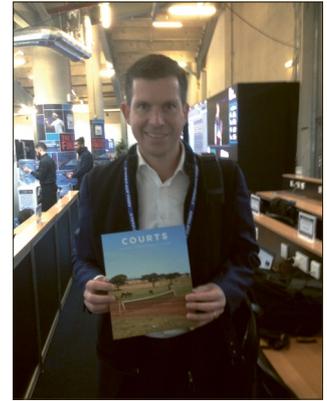
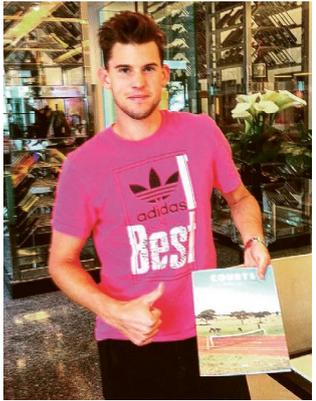
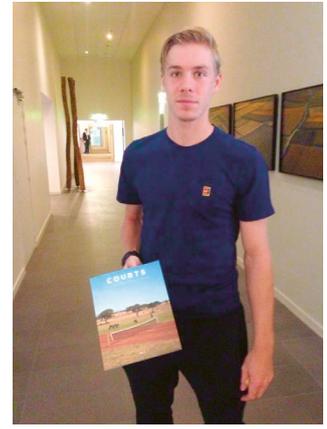
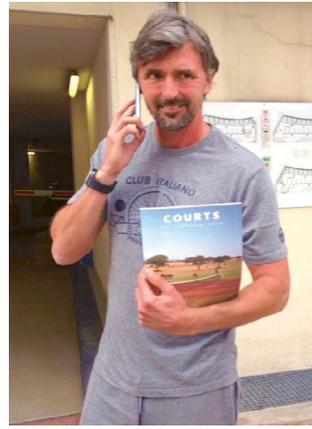
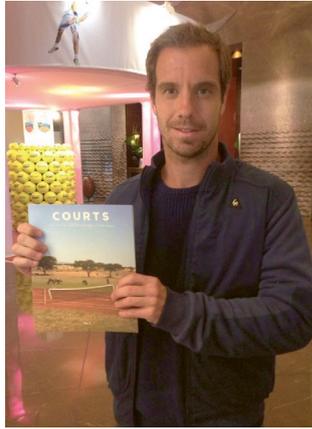
Cette année, le *Dictionnaire du tennis* livre à son tour l'origine étymologique du mot ainsi qu'une description technique et détaillée, couplée à une liste des expressions les plus répandues associant le mot *balle* au langage tennistique contemporain. À première vue, cela peut sembler le fruit d'une vaste et pénible recherche, aussi laborieuse que méticuleuse. Surtout si ce travail rigoureux regroupe des milliers d'entrées lexicales ! En réalité, c'est infiniment plus et mieux. Son auteur, l'Italien Valerio Emanuele, a accompli un effort titanesque, destiné à combler un vide ressenti au plus profond de son âme sportive et scientifique.

Il existait bien un dictionnaire du football ou du rugby en France, mais aucun ouvrage de référence digne de ce nom sur le tennis, susceptible de satisfaire à la fois la curiosité de l'amateur et les exigences du spécialiste. Jean Pruvost, maître de recherche lexicographique à l'université de Cergy-Pontoise a su encourager son ex-élève, Valerio Emanuele, à combler cette lacune. Une œuvre cohérente sur le savoir du tennis, riche et accessible à tous, était devenue indispensable, non seulement en France mais dans un monde aux prises avec la globalisation, où le sport rime le plus souvent avec l'argent et l'ignorance du public.

Le nouveau dictionnaire débute dans la clarté, avec une chronologie événementielle sur l'histoire du tennis et ses moments-clés. Une trentaine de pages suffisent amplement à l'auteur pour résumer l'évolution de ce sport. Il le parcourt courageusement, raquette à la main, depuis la naissance du jeu de paume au XII^e siècle jusqu'aux récentes victoires de Roger Federer et Rafael Nadal en 2018. La section maîtresse de l'ouvrage est constituée par le grand ensemble des mots techniques, des locutions et des anglicismes, ainsi que par les expressions dérivées du tennis et recensées dans la vie courante.

Cerise sur le gâteau, un bel aperçu encyclopédique fournit au lecteur les connaissances nécessaires pour s'y retrouver dans le cadre des tournois du Grand Chelem ou des jeux Olympiques et de la Coupe Davis, mais également « en dehors du terrain » si l'on peut dire, dans des univers multiples reliant le tennis aux médias et à la communication. Pour conclure, une bibliographie ciblée balaie les ouvrages sur le tennis parus au cours des cinq dernières années, presse sportive et revues spécialisées comprises.

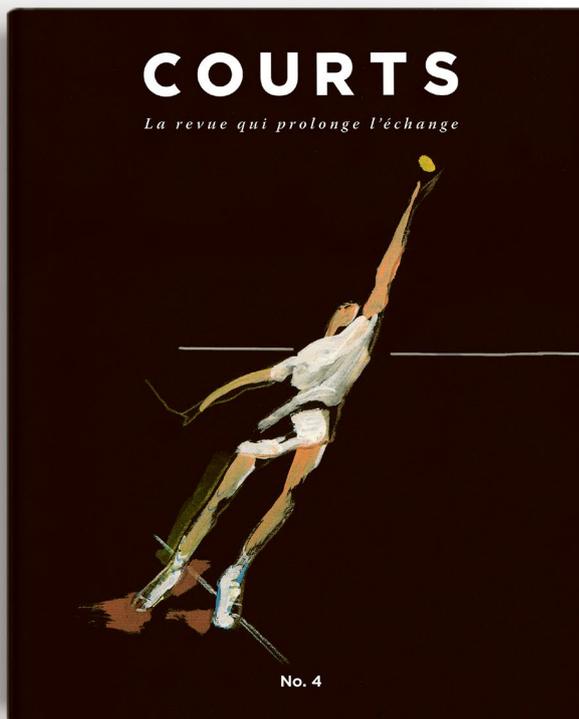
La préface est signée Henri Leconte. Simple et touchante, elle est criante de vérité et prend toute sa place au sein de tant d'érudition. Lisez-la, elle saura vous parler. —|—



À QUAND VOTRE TOUR ?

POUR VOUS ABONNER :

courts-mag.com

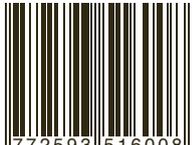






9 €

ISSN 2593-516X



9 772593 516008